

Les rêves échoués

CARINE JOAQUIM



Les Rêves échoués

OceanofPDF.com

Du même auteur

Nos corps étrangers

La Manufacture de livres, 2021

OceanofPDF.com

Carine Joaquim

Les Rêves échoués

LA MAISON DE L'ART DE L'ÉCRITURE
la manufacture de livres

OceanofPDF.com

Si vous souhaitez recevoir notre catalogue
et être tenu informé de nos publications,
envoyez vos coordonnées, en citant ce livre à :

La Manufacture de livres, 101 rue de Sèvres, 75006 Paris

ou

contact@lamanufacturedelivres.com

www.lamanufacturedelivres.com

ISBN 978-2-35887-881-4

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

OceanofPDF.com

« En ces heures où le paysage est une auréole de vie, et où rêver n'est que se rêver soi-même, j'ai élevé, mon amour, dans le silence de mon intranquillité, ce livre étrange où s'ouvrent, tout au bout d'une allée d'arbres, les portes d'une maison abandonnée. J'ai cueilli pour l'écrire l'âme de toutes les fleurs et, des instants éphémères de tous les chants de tous les oiseaux, j'ai tissé un réseau d'éternité et de stagnation. »

Fernando Pessoa, *Le Livre de l'intranquillité*

« *Pelas rochas se quebrou
E se perdeu a onda deste sonho
Depois ficou uma franja de espuma
A desfazer-se em bruma* »

« Sur les rochers s'est brisée
Et s'est perdue la vague de mon rêve
Puis il n'est resté qu'une frange d'écume
Qui s'est confondue avec la brume »

Amália Rodrigues, *Triste sina*,
Jéronimo Bragança/ Nobrega e Sousa

OceanofPDF.com

La porte se referme et nous voilà tous attablés dans un silence lourd, à nous mater les uns les autres, les lèvres tirées dans un simulacre de sourire pour masquer notre anxiété.

Maman triture ses ongles nerveusement. Elle gratte, pince, tord les minuscules peaux qu'elle arrache ensuite d'un geste sec et précis, le regard toujours fixé sur la principale assise au centre, juste en face. C'est elle qui préside, évidemment.

À ma gauche, le coude sur la table, la tête appuyée contre son poing en mode j'en-ai-rien-à-foutre, papa semble mourir d'ennui. Il observe lui aussi Mme Salignes qui, occupée à chercher un document au milieu du dossier posé devant elle, prend l'air important et détaché.

À côté de Mme Salignes siège son adjointe. Gênée par ses doigts épais, elle termine avec peine de taper un texto. Mon regard balaie le reste de l'assemblée : M. Cossu, conseiller principal d'éducation, Mme Lamaret, ma prof principale, et Basset, cette salope de prof de maths qui baisse les yeux dès que je la fixe. Si je pouvais, je te crèverais, connasse.

« Bonjour à tous, nous sommes ici réunis en commission éducative, pour évoquer la situation de Clarisse Destremont, élève de 4^e 1. »

Mme Salignes se tait, m'observe avec un air lourd de menaces et, comme si ma vue lui était insupportable, retire ses lunettes et en replie les branches avec une lenteur excessive. Puis elle invite chacun de nous à se présenter. Et voilà que, les uns après les autres, comme des débiles, nous déclamons docilement notre identité. J'ai honte lorsque ma mère, intimidée, bute sur son propre nom et se mord la lèvre en rougissant. Quand vient le tour de papa, elle arrache un bout de peau de son index droit et une goutte de sang perle sans qu'elle la voie.

Mme Lamaret présente mon cas. Je suis « une jeune fille au profil

atypique, diagnostiquée EHP¹ en fin de maternelle, qui pose de sérieux problèmes de comportement depuis son arrivée au collège, lesquels se sont considérablement aggravés en classe de cinquième. Actuellement, la situation est inquiétante. » Elle détache bien les syllabes, pour que la prononciation du mot soit en adéquation avec sa signification : « in-qui-é-tan-te ». C'est le moment que choisit papa pour retirer son coude planté sur la table et se redresser. Un instant j'ose croire qu'il va intervenir, faire taire cette bande de cons et leur hurler de cesser de parler ainsi de sa fille, mais il n'interrompt personne. Au bout de dix secondes, il change de bras et, comme s'il la trouvait trop lourde, repose sa tête sur son autre main pour reprendre une position similaire.

« ... se bat avec un camarade en cours de français, continue Mme Lamaret, lance un compas sur son voisin, traite d'enculé un autre élève de la classe. »

Maman a le tour des ongles à vif. Elle abandonne la main droite malmenée et, de ses doigts endoloris, elle s'attaque à la gauche, jouant avec les cuticules, pinçant la chair tout en écoutant la longue liste de mes méfaits.

« ... a dit à sa prof de mathématiques, Mme Basset ici présente : « *C'est ça ouais, t'as qu'à me sucer la bite !* » C'est le dernier incident en date. »

Aucune réaction particulière ne se lit sur le visage de papa. Maman se mord l'intérieur de la joue. Je le devine à la grimace discrète qui lui déforme les traits. Je suis sûre que ça pisse le sang et qu'elle trouve dans le goût métallique qui inonde sa bouche, autant que dans la douleur irradiant du bout de ses doigts, un soulagement expiatoire. Les joues de Mme Basset s'empourprent.

– Mademoiselle Destremont, dit la principale en s'adressant directement à moi, qu'avez-vous à dire ?

Elle est sérieuse, elle ou quoi ? Qu'est-ce qu'elle veut que je lui dise ?

Rien, fais-je, d'une voix à peine audible.

– Pourtant, poursuit Mme Salignes, nous sommes réunis ici pour vous entendre.

Et elle attend.

J'ai envie de lui dire de sucer ma bite, elle aussi, juste pour voir la gueule qu'elle ferait. Mais j'aperçois une nouvelle goutte de sang près de l'ongle du majeur gauche de ma mère, et je me contente de baisser la tête.

Mme Basset s'en mêle, elle raconte avec quelle application je pourrais son cours. Son débit est saccadé, sa voix geignarde, son regard un peu fuyant. Elle fait pitié, la vieille, à pleurnicher. Ce qu'elle ne dit pas, en revanche, c'est qu'elle s'est mise à chialer comme une vache, en pleine classe, le jour où j'ai décidé de la faire craquer. Peut-être qu'elle essaie de garder un semblant de dignité devant les autres adultes du collège, à défaut de s'imposer face aux élèves.

Maman parle, j'écoute à peine, blabla, j'étais une enfant difficile, blabla, elle m'a emmenée chez la psy très tôt, blabla..., et là, horreur, elle essuie une larme et expose aux yeux de tous ses doigts gonflés par les mauvais traitements qu'elle leur a infligés, sanguinolents, dégueulasses. Je détourne la tête, contrite.

– Et vous, monsieur... ? s'enquiert soudain M. Cossu en apostrophant mon père.

Papa tressaille, bat des paupières comme s'il venait de se réveiller, comprend après quelques secondes de flottement que l'on s'adresse à lui et se redresse. Il semble avoir pris dix centimètres, mais son expression demeure inchangée : pas tout à fait indifférent, mais las, blasé. Ennuyé.

– Oh, avec moi, ça va. Clarisse a toujours été assez indépendante, et je respecte ça. Elle est responsable et autonome à la maison. Nous n'avons pas de difficultés particulières.

Mme Salignes m'interroge d'un mouvement de tête, j'opine mollement sans prononcer un mot. Responsable et autonome, c'est tout à fait moi. Il faut dire que je n'ai pas trop eu le choix, vu que depuis que je suis petite il sait me faire comprendre, dès que je le sollicite, que je le dérange. Pour que je lui foute la paix, il a vite trouvé des solutions : il m'a acheté une tablette quand j'avais six ans, un ordinateur deux ans plus tard, sans compter le Smartphone. Tant que je suis collée à l'un ou l'autre de mes écrans, il est content et considère que tout se passe bien. Ce qui, soyons honnêtes, est en partie vrai. C'est largement mieux qu'avec maman qui, malgré toutes ses tares, s'accroche à des idéaux éducatifs et me gueule dessus sans arrêt. Évidemment ça me saoule, mais j'arrive à laisser glisser. C'est elle, la pauvre, qui ne s'en remet pas. Il n'y a qu'à voir la tronche qu'elle tire.

– Et donc, insiste M. Cossu, Clarisse vit une semaine chez papa, une semaine chez maman, c'est bien ça ?

Je me désintéresse de ces échanges. Ma vie se résume à ça, des adultes qui parlent de moi, qui cherchent des solutions pour moi, qui veulent me faire entendre raison, me pousser dans le rang, tu es avec les autres, comme les autres, vas-y marche, marche et avance, c'est bien, on ne te distingue presque plus au milieu de la foule, bravo ma fille, dissous-toi, dilue-toi, on est si fiers de tes progrès, bientôt tu seras une marionnette creuse, ce sera parfait, maman est si contente.

Je croise les bras. Il est presque dix heures vingt, la récréation va commencer dans quelques instants. C'est ce qu'attendent tous les élèves du monde après des cours chiantes à mourir. Je les vois d'ici dans les salles de classe, ils prennent leur agenda, notent les devoirs, déjà résonne le bruit des affaires que l'on range et des sacs que l'on traîne, et moi je suis là avec tous ces guignols qui veulent que je leur explique ce qui ne va pas chez moi, ce qui m'a pris de dire suce ma bite, est-ce que les filles ont des bites, d'abord ? Non, vraiment, Clarisse Destremont, on vous laisse encore une chance, mais après, ce sera le conseil de discipline, et on ne pourra plus rien pour vous. Blablabla.

– Oui, bien sûr, je vais faire des efforts, finis-je par lâcher pour abrégé.

Maman sourit, la joue gonflée et les doigts à vif. Papa dépose un baiser bref sur mon front, s'en va sans échanger un mot avec la femme qu'il a larguée comme une merde des années plus tôt, et les adultes du collège parlent déjà d'un autre élève.

Bande d'enculés.

1. Enfant à haut potentiel

Suce ma bite.

L'un de mes premiers souvenirs d'enfance.

Tout est flou, les scènes ne se succèdent pas forcément dans le bon ordre et il faut recourir à l'imagination pour tisser une trame permettant aux sons, aux impressions, aux odeurs de cet après-midi-là de tenir ensemble pour devenir quelque chose de cohérent. Mais l'essentiel est là.

Dans cette bite sucée dans un parc, un jour de printemps.

OceanofPDF.com

Depuis le divorce, maman alterne entre dépression et nymphomanie. C'est simple : le soir, soit elle chiale et picole, soit elle s'habille en chaudasse pour aller rejoindre je ne sais quel type.

Comme tôt ou tard elle se fait inévitablement larguer, elle noie son désespoir à coups de vin blanc. Parfois, elle attaque sitôt rentrée du boulot, l'air de rien, feignant de décompresser d'une éreintante journée de travail et s'enfile le premier verre d'une longue série en discutant avec moi sur un ton faussement décontracté. Il m'arrive de retrouver les bouteilles le matin, quand elle oublie de les mettre à la poubelle.

Et puis un jour vient où ça s'arrête, elle réduit sa consommation d'alcool, ressort les robes sexy, le maquillage, le fer à lisser et part, le cœur léger, le sourire aux lèvres, vers un bonheur de pacotille qui n'existe que dans ses petits rêves de femme abandonnée.

Elle est peu disponible pour signer les mots qui s'accumulent dans mon carnet de correspondance : qu'elle soit amoureuse et absente, ou présente, mais bourrée, c'est du pareil au même. Je n'explique pas aux profs, c'est gênant, de toute façon ils ont lâché l'affaire d'eux-mêmes, fatigués de mettre des heures de colle auxquelles je ne vais jamais.

Chez papa c'est différent. Il est toujours là, lui, ne sort pas, à croire qu'il se contente de branlettes solitaires. Pourtant, c'est un peu la cause du divorce, son appétit sexuel et son goût pour la diversité des expériences, alors je me doute bien que, s'il essayait de sauter la terre entière du temps où il était marié, ce n'est pas pour prôner l'abstinence maintenant qu'il est célibataire. Forcément, il s'organise pour faire ses trucs crades la semaine où je suis chez maman. Il doit en ramener, des salopes excitées, j' imagine trop la scène. Il les renverse sur le lit, les attrape par les cheveux en leur ordonnant « suce ma bite », avant de les larguer sans se préoccuper si elles se torchent la gueule ensuite, pour oublier qu'elles

vieillissent seules et qu'aucun homme ne les trouve suffisamment intéressantes, touchantes ou bandantes pour faire de leur solitude un souvenir.

Lorsque je suis là, il me prépare à manger ou commande des pizzas, des sushis, rapporte du McDo le soir quand il a la flemme de cuisiner ou quand le frigo est vide. Il se pose devant la télé sans jamais lâcher son téléphone. Il lui arrive de boire de la bière, une au maximum, et c'est tout.

On se parle peu. Il ne me demande pas comment je vais, comment s'est passée ma journée, si j'ai des ennuis, des joies, du chagrin, rien à battre. Je lui apporte mon carnet en douce, il ne fait jamais d'histoires, signe les mots sans même les lire, c'est à peine s'il regarde où il griffonne. Il paraphe pour prouver qu'il est là, personne ne peut nier l'authenticité de la trace qu'il laisse sur mon carnet de correspondance, mais il reste à trouver un pont de la main au cerveau, du cerveau au cœur, de lui à moi.

Ce qui me console, c'est que chez lui ma chambre est géniale. J'ai rarement envie d'en sortir. L'ordinateur est au top, gros disque dur, connexion Internet qui ne plante jamais. Je peux embarquer ma part de pizza et bouffer devant l'écran, ça ne lui pose aucun problème, à papa. À moi non plus, d'ailleurs. Tu m'étonnes qu'on se dispute assez peu. Ce n'est pas comme maman qui, entre deux séances de sexe et deux bouteilles de pinard, se souvient qu'elle est chargée de mon éducation et entreprend de m'emmerder avec application pour des raisons toutes plus ridicules les unes que les autres. Sa dernière lubie en date, c'est m'obliger à faire le ménage, pour que je « participe à l'intendance de la maison ». C'est ça, ouais. J'y participe déjà, quand je balance ses bouteilles vides dans le conteneur de recyclage de verre situé au bas de l'immeuble, et elle n'a jamais jugé utile de me remercier pour ça.

Elle a mal pris que je lui suggère d'investir la pension alimentaire que papa lui verse dans les services d'une femme de ménage, parce qu'il est hors de question que je recrue les chiottes. En plus, c'est elle qui les dégueulasse, la plupart du temps, à force de vomir dedans après ses cuites.

Ce soir, avec papa, nous faisons un vrai repas. Avec entrée, plat, dessert

et tout. Ça fait tellement officiel, presque guindé, que je m'attends à la grosse conversation prise de gueule, quasiment inévitable après la commission éducative de ce matin. Je suis raide tout au long du dîner. Papa ne parle pas beaucoup en général, mais quand il se lance dans une conversation sérieuse il ne plaisante pas, il voit les choses en grand, adopte le ton qu'il imagine convenir à un père responsable, dont l'autorité efficace et bienveillante saura parfaitement maîtriser les dérapages de sa fille de treize ans.

Au dessert, toujours rien, et je commence machinalement à me ronger les ongles, jusqu'à ce que l'image des peaux effilochées et des extrémités rougeâtres des doigts de ma mère me fasse cesser cette activité mutilatrice.

Mon père semble tout aussi mal à l'aise que moi. Je le fixe avec un peu d'insistance, mes yeux verts rencontrent les siens, ils ont la même couleur, exactement, ce vert d'eau si clair qu'il paraît presque jaune quand le temps est maussade et que l'éclat du soleil n'en ravive pas la teinte. Nous nous regardons, et la communication devient possible. Mon père est là, et il a enfin quelque chose à me dire.

– Clarisse, ma puce...

Il s'arrête. S'essuie le front.

– Ma puce... reprend-il après avoir dégluti, je dois te parler de quelque chose.

Sans blague ? Je n'aurais pas deviné.

– Oui ? dis-je.

– J'ai rencontré quelqu'un.

Le silence qui suit est si parfait que sa phrase, lancée à travers la pièce, semble rebondir plusieurs fois sur chaque mur avant de venir se mettre entre nous. Papa a baissé les yeux, nos iris semblables se sont perdus, et je sens un creux grossir à l'intérieur, repousser une immense boule vers le haut, là, elle est montée, le ventre est vide et la gorge est pleine, obstruée d'un paquet de morve et de déception.

Je retiens ma respiration.

Elle s'appelle Tatiana, elle est brésilienne et il l'a rencontrée par l'intermédiaire d'un ami à lui qui est adepte du *forró*, une danse brésilienne. Papa se met à me raconter l'origine de cette musique du pays

des cocotiers, je n'en ai rien à foutre, moi, où est-ce qu'il veut en venir ? Je le coupe.

– Bon. Tu comptes vivre avec elle ?

– Euh... non, non... balbutie-t-il. Du moins pas tout de suite, concède-t-il finalement.

– Alors pourquoi tu me parles d'elle ? Tu ne pouvais pas juste continuer à la baiser, sans rien me dire ?

Et le voilà qui fait mine de se fâcher, d'élever la voix, une fille ça ne parle pas comme ça à son père, enfin ! Qu'est-ce que c'est que ça, pas étonnant que j'aie des emmerdes au collège, et maintenant je fais tout pour que ça aille mal à la maison, que je file dans ma chambre immédiatement, nous reprendrons cette conversation plus tard.

Tatiana.

Je tape ce prénom sur Google sans trop savoir pourquoi. Des images de femmes s'affichent : une femme d'affaires vêtue d'une veste stricte et le cou orné d'un collier de perles, look de mémère et regard de salope ; une autre, blonde, moche, la raie sur le côté, pas du tout la tronche à sucer des bites ; puis la photo d'une pute en porte-jarretelles, super belle, la bouche entrouverte pour bien marquer le contraste avec la coincée d'avant...

Je ne sais pas ce que je cherche, à écrire juste un prénom comme ça, un prénom ça ne dit rien hormis la colère que j'essaie de déverser en dehors de moi.

Tatiana. Fait chier.

Est-ce qu'elle cherchera à jouer les mamans avec moi ? Ou la bonne copine ? Peut-être même qu'elle voudra être une sorte de grande sœur, pour un peu que mon abruti de père ait eu l'idée de se taper une nymphette de vingt-cinq ans en guise d'élixir de jeunesse, afin de mieux digérer le passage de la quarantaine.

Je consulte ensuite mon compte Instagram. La plupart des élèves du collège me suivent, je crois qu'ils m'aiment bien, tous ces demeures. Je ne les calcule jamais pourtant. Mes stories restent vides la plupart du temps, et quand d'aventure je m'essaie à la communication en partageant une photo ou une vidéo tout le monde la like compulsivement, quoi que je

mette. Véridique. Il y a trois semaines j'ai balancé la photo d'une feuille morte toute moche, même pas une belle feuille orange posée sur un brun tapis forestier, non, juste une feuille à moitié pourrie, aux contours cabossés, et malgré cela cent cinquante débiles sont venus cliquer sur le bouton *j'aime*. Je me suis marrée pendant une heure, et puis je suis allée raconter cette bizarrerie à Sergio.

Sergio a seize ans, il est au lycée et il a un scooter rouge dont il parle souvent. Il est entré dans ma vie il y a un mois à peine, mais j'ai l'impression de le connaître depuis longtemps déjà. Il m'a proposé plusieurs fois de le rejoindre à Paris pour que nous allions faire un tour tous les deux. J'ai dit oui, mais je ne vois pas bien quand je trouverai le temps de prendre le RER, faire l'aller-retour, tout en casant la balade en deux-roues, sans que personne s'en aperçoive. Que je sois chez mon père ou chez ma mère, c'est grillé. Ils ne font pas tellement gaffe à moi, mais quand même, ils sont capables de voir si je suis dans l'appartement ou pas.

Sergio ne manifeste pas d'impatience. En attendant, on passe des heures à discuter. De tout, de rien, de mon enfance, de nos centres d'intérêt, de nos lectures. C'est la première fois que je rencontre un garçon qui a lu autant de livres. Et la manière dont il en parle, pfiou... Il pourrait en écrire, sans doute, tant ses phrases sont précises, tant elles imposent leur rythme aux battements de mon cœur... Je serais capable de parler toute la nuit avec Sergio. Toute la vie peut-être. Parfois je me dis ça. Toute la vie.

Mais cet état d'esprit ne dure pas longtemps. L'amour se résume à sucer une même bite pendant quelques mois, quelques années si on a de la chance, et puis un jour c'est terminé et il faut recommencer avec un autre, si on a le courage. Et quand on n'a plus la force d'aller à la rencontre d'un nouvel amour – d'une autre bite à sucer – , il y a l'alcool pour s'engourdir.

Pourtant, je souris à mon écran d'ordinateur en rêvant au scooter rouge de Sergio.

On s'est rencontrés par hasard, en suivant le hashtag #FuckLesProfs. J'ai commenté la vidéo d'un cours catastrophique filmé en douce par un

élève, il a réagi, et nous avons rapidement poursuivi la conversation en privé.

On se raconte nos journées merdiques de cours, dans nos établissements merdiques, avec nos profs merdiques. Puis, d'échange en échange, nous avons tissé, sans jamais nous voir, ce lien qui me donne envie de partir n'importe où, pourvu que ce soit sur un scooter rouge.

Quand je déciderai de me casser pour de bon, c'est Sergio que je rejoindrai. C'est vers lui que je me tourne, de plus en plus, comme ce soir où je suis à la recherche de réconfort. J'en ai marre, Sergio. Mon père a rencontré une fille, une Tatiana, non je ne l'ai pas vue encore, mais c'est une Brésilienne, c'est forcément une pétasse si elle est brésilienne, non ? Du genre à promener son cul en string partout dans l'appartement dès qu'elle se sentira installée, je parie.

Et Sergio dit oui, c'est la merde, je comprends que tu sois mal mon bébé, si seulement j'étais près de toi, ma Clarisse à moi, viens me voir quand tu veux, je serai toujours là pour toi.

Ses paroles me consolent, et lorsque je m'endors je me mets à rêver d'une connasse en bikini qui débarque chez moi sur un scooter rouge au son d'une *batucada* endiablée.

La salope.

Encore une fois, je suis en retard. La grille vient de se refermer sur les élèves, et, à la manière d'une brebis égarée, je cours pour rejoindre, moi aussi, le troupeau.

Je cavale comme si j'étais pressée. Je suis même essoufflée lorsque j'arrive devant le collège, et c'est tant mieux parce que je suis si occupée à inspirer que ça m'évite d'envoyer chier le CPE qui me gueule dessus, comme si cela lui faisait du bien de démarrer la journée par quelques cris puissants. Un peu comme des vocalises qui décrassent les cordes vocales.

Je file en cours, tout le monde est déjà installé en classe, évidemment, et je décide de prendre mon temps pour gravir les deux étages qui me séparent de la salle de maths. Je monte les escaliers à cloche-pied, en comptant consciencieusement les marches. À chaque demi-palier, je change de pied, je fatigue plus à gauche qu'à droite, si ça se trouve ça se voit que l'une de mes jambes est plus musclée que l'autre. Cette pensée m'inquiète quelques secondes, pas longtemps puisque me voici arrivée, et bientôt je serai assise en face de Basset, je n'aurai que ça à faire de mater sa gueule pendant une heure – ah non, quarante minutes finalement, indique ma montre –, et il faut reconnaître que cette perspective est bien plus emmerdante que l'éventuelle asymétrie de mes cuisses.

Devant la salle 215, j'ouvre la porte et j'entre. Comme d'habitude, c'est le bordel, les élèves tournent presque tous le dos à la prof qui fait comme si elle ne s'en rendait pas compte et parle dans le vide avec beaucoup de conviction. Je suis sûre qu'elle s'imagine avoir devant elle une assemblée d'adolescents studieux, une espèce de décor de réalité virtuelle construit par la seule force de son esprit. Elle est balèze, quand même.

Lorsque je déboule dans la classe, un grand silence s'installe d'un coup, cela me fait marrer parce que j'ai l'impression de détenir une sorte de pouvoir magique. J'essaie de me frayer un chemin jusqu'à la chaise.

Discrètement, avec trente regards qui me suivent.

– Clarisse, d'où sortez-vous ?

Basset s'évertue à vouvoyer ses élèves. Cela met une distance entre elle et nous, mais pour ce qui est d'asseoir son autorité c'est raté.

– Euh... de chez moi, fais-je.

À question débile, réponse débile.

– Pourquoi êtes-vous en retard ? insiste-t-elle.

Elle commence à me gonfler.

– Ben parce que je dormais, et que ça me saoulait de venir au collège, alors j'ai trouvé tout ce que j'ai pu pour me ralentir et voir ta gueule le moins longtemps possible.

Un murmure s'élève dans la salle, et quelques rires éclatent. Le visage de Basset s'empourpre, elle manque de s'étouffer, lutte pour avaler de l'air et, après l'inspiration salvatrice, elle se met à hurler en brandissant son doigt vers la sortie :

– Dehors ! De-hors ! Vite !

Il y a des gens qui ne savent pas s'énervier. Ils affichent pourtant toutes les caractéristiques de la fureur, la rougeur des joues, le phrasé saccadé, les veines du cou gonflées par la pression accrue du flux sanguin, mais il n'y a rien à faire, personne n'est dupe et personne n'a peur. Surtout pas moi, mais une fois dans le couloir je regrette tout de même l'évanouissement de mes belles promesses, la déception qui se lira dans les yeux des parents et mon incapacité à devenir normale. Ce n'est pas que la normalité me tente particulièrement, mais il faut reconnaître qu'elle offre au moins une certaine tranquillité d'esprit. Mme Salignes me le répète assez, je me crée mes propres ennuis, comme si je le faisais exprès. Mais pourquoi donc ? C'est ce qu'on veut savoir depuis toujours.

Parce que vous êtes moches, les gens. Vous êtes moches et vous puez le conformisme, la résignation insatisfaite que vous déguisez en réussite, histoire de légitimer votre échec en l'érigant en exemple. Parce que tant que la perspective de devenir comme vous sera le seul avenir qu'on me propose je continuerai à le saboter avec beaucoup d'application.

En salle de permanence, je rumine, persuadée qu'après ce nouveau coup d'éclat on va me virer pour de bon, mais quand retentit la sonnerie on me laisse repartir normalement, aller en cours de français, puis en récréation. Je finis presque par oublier l'incident du matin lorsqu'un surveillant vient

me chercher dans l'après-midi, direction le bureau de la principale. Et merde.

Je ne saurais dire combien de fois j'ai vécu la même scène. C'est comme une toupie qui tourne, encore et encore, et quand elle fait mine de ralentir on la fait virevolter d'une simple pichenette et ça recommence, les questions, les explications, les reproches, les menaces, la perspective d'une exclusion définitive qui ne vient jamais, mais qui, finalement, réglerait les choses une fois pour toutes. Je n'écoute plus, j'observe une photo accrochée au mur dans un gros cadre en bois un peu pompeux, c'est Salignes et un mec que je n'identifie pas, mais vu la manière dont elle le fixe c'est un type important, elle a l'air tout impressionnée et reconnaissante tandis qu'il lui tend quelque chose, peut-être une récompense, car elle est efficace la Salignes, regardez comme elle sermonne bien les élèves rebelles dans mon genre.

– Vous m'écoutez ? fait-elle en essayant d'établir un contact visuel.

Surprise qu'elle s'extraie de son laïus et m'arrache à mes propres divagations, je réponds sans même réfléchir :

– Ben non, je ne vous écoute pas.

Je vois à la grimace qui lui tord la face que j'aurais mieux fait de me la fermer. Effectivement, elle se met à crier d'un coup, je crois que là, ça y est, c'est fini la bienveillance, elle a sacrément envie de m'en coller une sans pouvoir le faire, et plus elle crie, plus je me concentre sur sa photo encadrée, il est vraiment moche ce type, c'est qui ? Le maire ? Le préfet ? Le recteur ?

– Je pense que cette fois je vais convoquer le conseil de discipline, assène Salignes.

Il fallait bien que ça arrive. Je quitte le collège, les épaules plus basses qu'à l'accoutumée. Assise en retrait, j'attends que le flot d'élèves se disperse et s'éloigne. Je ne sais pas exactement pourquoi je ne rentre pas tout de suite. L'appréhension du coup de fil passé aux parents sans doute, le discours à se farcir encore, tous les adultes de mon entourage les uns après les autres – faites la queue s'il vous plaît, c'est chacun son tour –, les jérémiades, les supplications, les réprimandes, Clarisse, vilaine fille, qu'est-ce qu'on va faire de toi ?

Sur le parking extérieur, je repère la voiture de Basset, une Fiat à la carrosserie défoncée qui montre qu'elle est aussi efficace dans la conduite que dans l'enseignement, et je me dis que c'est peut-être le bon moment. J'ai tout ce qu'il faut sur moi. Depuis une semaine, je trimballe dans mon sac la petite bouteille remplie d'alcool à brûler et le briquet, sans pour autant aller au bout de mon idée. J'ai bien conscience que, si je franchis ce cap, il sera difficile de revenir en arrière. Mais maintenant que Salignes a prévu de me virer définitivement, qu'est-ce que j'ai encore à perdre ?

Je revois le visage de Basset, je me remémore toutes les vacheries qu'elle m'a dites depuis le début de l'année, ses phrases humiliantes lancées comme des flèches amères et je me lève. La Fiat a une peinture verte qui, en d'autres temps, a dû être métallisée, mais qui désormais, entre les bosses et les rayures, tire sacrément la gueule. À mon avis, ça fait longtemps qu'elle est bonne pour la casse, ce n'est pas comme si j'allais foutre le feu à une Ferrari rutilante. Cela dit ç'aurait été marrant, aussi.

Après avoir vérifié que personne ne traîne dans le coin, je sors le briquet et le flacon de mon sac. J'approche de la voiture pourrie avec le cœur qui bat si fort que je ne m'entends plus penser, ça cogne dans la tête, les oreilles, la poitrine, une voix intérieure me supplie d'en rester là, de rentrer à la maison, mais à cette idée j' imagine mon père me parler de sa pétasse brésilienne, ma mère avec son haleine alcoolisée et ses doigts rongés, et j'ouvre la bouteille, plus déterminée que jamais, avant de verser son contenu sur le capot et le pare-brise. Le liquide coule en grosses gouttes sur le sol, c'est le moment ou jamais. Bras tendu pour éloigner le briquet, je l'allume et...

Merde. Si je le lance comme dans les films, la flamme s'éteindra avant d'embraser la voiture. Si je m'avance trop, pour pouvoir aller moi-même mettre le feu, je risque de cramer moi aussi et ça, non merci, je vais éviter. Le temps que je réfléchisse, il me semble apercevoir une silhouette sortir du bâtiment principal du collège. Impossible de savoir de qui il s'agit à cette distance, d'autant plus que la nuit est déjà tombée.

En quelques secondes, je tire de mon sac une vieille copie d'histoire, sur laquelle est évidemment posée une sale note, j'en arrache un bout, le tords pour en faire une sorte de mèche et j'approche le briquet. Le papier brûle une seconde à peine. Je recommence, insiste davantage, et cette fois ça brûle vraiment. Avant que la flamme n'atteigne mes doigts, je lance le

projectile en lui donnant assez d'élan pour parvenir jusqu'à la flaque qui grossit sous le capot.

La silhouette se rapproche de la grille, et je crois bien que c'est Basset qui arrive. Mon misérable bout de copie tombe à côté, mais trop loin pour embraser le véhicule et je m'éloigne, vaincue par le sentiment d'avoir tout foiré, même mes conneries, quand soudain je sens la chaleur derrière moi, le crépitement des flammes et les cris qui ne tardent pas à résonner dans la rue. Je me retourne pour regarder la tôle noircir, et ce n'est que lorsque les vitres explosent et que la fumée sombre monte vers le ciel en s'épaississant que je m'enfuis en courant, en espérant ne pas avoir été repérée. Comme si cela avait encore une quelconque importance.

OceanofPDF.com

Voilà, cette fois c'est fait. J'ai juste pris un sac à dos, quelques vêtements basiques, jeans, tee-shirts, un pull ou deux. Ma paire de baskets aux pieds, je suis partie à l'heure d'aller au collège. Ma mère buvait son café et, quand j'ai lancé un vague au revoir, elle a à peine levé la tête et a marmonné, sans me regarder, quelque chose qui ressemblait à une réponse. Comme d'habitude, quoi.

Un bus m'a emmenée jusqu'au RER, à l'intérieur duquel je n'étais pas très sûre de savoir me repérer, et je suis résolument montée dans le train qui me permettrait de rejoindre Sergio.

Il ne sera disponible que ce soir. En attendant, j'ai marché toute la matinée dans les rues de Paris avant de me poser une partie de l'après-midi sur les quais de Seine. Une pointe d'anxiété fichée dans le cœur, j'ai observé le monde en mouvement, et, depuis le point fixe de mon regard inquiet, tout m'a semblé si rapide et désordonné que le bourdonnement d'agitations individuelles m'a filé la nausée. À moins que ce ne soit le fait d'avoir zappé le déjeuner, je ne sais pas bien.

Les minutes ont défilé avec paresse et les heures, longues et creuses, leur ont succédé. Le ciel est devenu lourd, à l'image de l'humeur maussade qui croissait en même temps que mon désœuvrement. Des touristes asiatiques ont agité le bras avec enthousiasme pour me saluer depuis le Bateau-Mouche où ils admiraient un Paris de carte postale. J'ai levé les yeux vers eux et, agressée par leurs faces fendues d'un large sourire, je me suis redressée. Debout, le nez au vent, bien droite devant l'objectif de leur coûteux appareil, je leur ai adressé un majestueux doigt d'honneur. Tenez les Japs ! Pour vos photos de vacances.

Maintenant que je suis là, devant une entrée secondaire du Forum des Halles, que la nuit tombe et que les passants accélèrent pour se soustraire

à la pluie fine qui commence à traverser mes vêtements, je ne suis plus très sûre de moi.

Sergio m'a donné rendez-vous à dix-neuf heures. Cela fait plus d'une heure que j'aurais dû être chez moi. Ma mère rentre en fin d'après-midi la plupart du temps, ce qui signifie que ça doit se passer en ce moment même. Je l'imagine ouvrir la porte, dire mon nom. Aller dans ma chambre. Se rendre compte qu'elle est vide et essayer de me téléphoner, avant de paniquer. J'attrape mon portable, scrute l'écran : il n'y a rien. Aucun appel en absence. C'est certainement comme ça que je vais me faire avoir, d'ailleurs. Quand elle préviendra les flics, qu'ils traceront mon téléphone pour suivre a posteriori tous mes déplacements, avant de venir me récupérer dans les bras de Sergio.

J'éteins le téléphone d'un appui prolongé sur le bouton et, par précaution, je retire la carte SIM pour m'assurer que, même neutralisé, l'appareil ne mouchardera pas.

– Clarisse ?

Une voix grave. Bien davantage que ce que j'avais imaginé dans mes rêves solitaires. Je me retrouve face à un type chauve, aux yeux hagards et un peu asymétriques, qui me fixe avec la mine d'un débile égaré. Surtout, il est vachement moche. Et vieux. D'où il sort, celui-là ?

Il enchaîne en bafouillant tous les trois mots.

– Je viens... euh... de la part de Sergio... Il attend euh... là-bas euh... avec son scooter.

Aussitôt je me lève, prête à le suivre, mais je lui demande malgré tout pourquoi Sergio n'est pas venu lui-même. Et lui, c'est qui, d'abord ? Son père ? Son oncle ? Qu'est-ce qu'il fout là ? Ce n'était pas prévu.

Il fait nuit noire maintenant, l'obscurité s'est installée en même temps que le froid qui mord la peau nue de mes mains. Merde, mes gants. Je savais que j'avais oublié un truc.

– On va où exactement ? fais-je au type qui marche devant.

Sa respiration est saccadée et un peu sifflante. Je l'observe mieux. Son embonpoint l'empêche de galoper aussi vite qu'il le voudrait, mais il a l'air sacrément pressé et ne répond pas. J'insiste.

– Il est au parking, là-bas, grommelle-t-il en accélérant encore le pas, tout en jetant des coups d'œil furtifs à droite et à gauche.

– Vous êtes qui ?

– Son cousin.

Nous nous sommes éloignés du centre commercial, et les rues, très animées à quelques centaines de mètres, sont maintenant vides. La pluie s'est remise à tomber de plus belle et les rares passants baissent la tête sous leur parapluie, pressés de rentrer chez eux.

Je stoppe net, et le gros ne s'en rend pas compte tout de suite. Quand il s'en aperçoit, il revient en arrière et se penche légèrement vers moi. Il transpire. Des gouttelettes perlent au-dessus de sa lèvre supérieure. Il est dégoûtant. Tout cela me paraît anormal, et je songe un instant à téléphoner à mes parents. Je glisse une main dans ma poche pour me saisir de mon portable avant de me souvenir que l'appareil est éteint.

– Ça ne va pas ? Tu ne veux plus rencontrer Sergio ? Il était impatient pourtant... murmure-t-il d'une voix douce.

J'ai un mouvement de recul, à peine perceptible, mais cela suffit pour que son regard perde subitement toute aménité. Il se rue sur moi et, de sa main droite, m'empoigne violemment. Mon cri de surprise n'est qu'un gémissement plaintif qui n'attire l'attention de personne. Dans un sursaut, il me pousse contre le mur et plaque son autre main sur ma bouche tout en accentuant la pression sur mon bras.

– Ta gueule, petite salope !

C'est un hurlement de colère proféré à voix basse au creux de mon oreille, dans lequel je perçois nettement la folie, la violence, la menace. Je me débats vainement et suffoque derrière sa main dont l'odeur aigre de sueur remonte dans mes narines.

– Tu vas descendre avec moi dans le parking. Tu vas la fermer, ordonne-t-il. Tu entends ? Tu la fermes.

Comme je ne réponds pas, il me coince avec un genou sur le bas-ventre tandis que la main qui a lâché mon bras vient se glisser sous mon pull. Les larmes se mettent à couler, de rage, de dégoût autant que de peur, et quand le gros porc pince mon téton mon sanglot de douleur lui arrache un sourire satisfait, presque *épanoui*.

– Tu aimes ça, hein ? Hein... ? Tu aimes, n'est-ce pas ?

Il jouit de ses propres paroles, savoure mon angoisse et recommence, pince plus fort et appuie sur mon visage pour étouffer mon cri, ce qui écrase davantage l'arrière de ma tête contre le mur. Son genou me meurtrit l'entrejambe, sa main pétrit mes seins, et il se met à gémir. C'est

dégueulasse.

Ce qui me sauve, c'est la pulsion de se branler à laquelle il ne résiste pas. Il est bien obligé de lâcher ma bouche pour aller chercher sa misérable bite, et alors qu'il râle en s'astiquant je hurle de toutes mes forces. Il ne s'arrête pas pour autant, mais change de tactique pour me réduire au silence. Il attrape mes cheveux, les tire d'abord et me suspend presque par la mèche qu'il a enroulée autour de ses gros doigts avant de me contraindre à m'agenouiller dans la ruelle sombre.

Suce ma bite.

On en revient toujours à ça.

Je ne l'ai pas entendu approcher. J'ai juste senti le gros porc se détacher de moi. Il a trébuché soudainement et s'est retrouvé le cul sur le trottoir mouillé, l'air de ne pas comprendre ce qui venait de se passer. De sa braguette béante dépassait encore un monstrueux bout de sexe. Un haut-le-cœur m'a plié en deux, je me suis tenu le ventre pour contenir les spasmes, certaine de vomir. Et puis ça s'est calmé.

« Dégage ! lui a-t-on hurlé. T'entends ! Dégage ! »

Il s'est relevé, le déchet qui m'a souillée, il s'est tenu sur ses jambes et a hésité quelques instants avant de détalé dans la nuit.

Je ne vois d'abord que ses chaussures, des baskets noires immenses. Comment peut-on avoir de si grands pieds ? Sa main s'est tendue vers moi, je l'ai prise et ce n'est qu'une fois debout que je le découvre vraiment. C'est un jeune homme brun, avec des joues pâles sur lesquelles repousse une barbe drue. Il fixe sur moi des yeux gris.

– Sergio ? C'est toi ?

Il me regarde comme si je venais d'une autre planète.

– J'ai une gueule à m'appeler Sergio ?

Effectivement, il semble plus vieux que les seize ans annoncés par Sergio. Je lâche un soupir de déception. Le jeune homme s'approche de moi, puis il pose une main rassurante sur mon épaule.

– Ça va ? s'enquiert-il en allumant une cigarette.

Je lui réponds par une moue incertaine, il n'insiste pas, et nous restons ainsi quelques instants à nous fixer à travers les volutes de fumée qu'il recrache.

– Bon, finit-il pas dire, rentre chez toi. Va chez les flics. Et fais gaffe à toi, ajoute-t-il en vérifiant d'un regard circulaire que le pervers a bien décampé.

Il s'éloigne. Et soudain c'est comme si la rue déserte se rétrécissait et se refermait sur moi. Où vais-je aller ? Pourquoi Sergio n'est pas venu ? Et si le taré me chope un peu plus loin ?

Un élan de terreur me pousse en avant, je cours pour le rattraper et l'assaille de reproches tout en trotinant derrière lui. Il va vraiment m'abandonner là ? C'est une blague ou quoi ? Je lui crie dessus pour qu'il ralentisse.

– Qu'est-ce que tu veux de plus ? siffle-t-il en s'arrêtant brusquement. Je t'ai aidée. Maintenant, rentre chez tes parents. Lâche-moi.

Je reste là tandis que sa silhouette se confond avec l'obscurité à mesure qu'elle s'éloigne. Les battements de mon cœur accélèrent, cognent dans mes oreilles, ça frappe si fort que le vacarme floute ma vue, la brouille, l'embrume. Tous ces picotements qui remontent le long de ma colonne vertébrale font exploser ma tête en même temps qu'une bouffée de chaleur, vite transformée en nausée, me jette à terre.

Je suis seule à Paris, il fait froid, il fait nuit, je viens d'être agressée sexuellement par un taré, et Sergio n'est même pas là. Pour ne rien arranger, je suis en train de m'évanouir dans une rue déserte, et il est à parier que je serais morte avant qu'on me trouve. Putain de merde. Si j'avais su que ça allait se finir comme ça, je me serais jetée sous le RER ce matin, ça aurait fait gagner du temps.

J'ignore combien de claques il m'a mises, je sais juste que, lorsque je reviens à moi, il est en train de me gifler avec application. Déjà, la sensation de feu se fait sentir sur ma joue. Je me redresse, retrouvant en un clin d'œil toute ma vivacité d'esprit.

– Non, mais t'es malade ! Pauvre taré !

Il a un mouvement de recul, esquisse un sourire en coin, presque un rictus et, encore penché sur moi, il dit avec dédain avant de se relever : « Ben voilà, je le savais que c'était du cinéma ! » Puis, sans prêter attention à ma mine courroucée, il enchaîne :

– Bon, tu préfères quoi ? J'appelle les flics ou les pompiers ?

– Ni l'un ni l'autre, lui dis-je en bondissant sur mes jambes, peut-être un peu trop brusquement, car soudain, je chancelle et crains de perdre de nouveau connaissance.

Il me rattrape de justesse.

– Oh là ! fait-il plus doucement. Ça n'a quand même pas l'air d'aller très fort. Où est-ce que tu habites ?

Je baisse la tête. Je me sens bête de ne pas trouver de réplique sarcastique et spirituelle et, devant la banalité de ma condition de fugueuse, je fonds en larmes. De grosses larmes, bien pathétiques, avec hoquets et soubresauts pour couronner le tout, qui me réduisent, de longues minutes durant, à l'état de créature productrice de morve.

Au moins, ça m'évite de donner davantage d'explications. Le type, là, il m'observe sans un geste de consolation, ce sale crevard, et il attend que l'humiliation achève de me liquéfier pour me dire froidement :

– Bon, O.K., arrête ton cirque et viens avec moi. Mais juste ce soir. Demain matin, tu dégages.

Et moi, va savoir pourquoi, je le suis sans même protester.

Il habite au bout de la ligne 4, à Montrouge. Durant tout le trajet, il a marché devant, en vérifiant à peine de temps à autre que je continue à le suivre comme un petit chien apeuré. Et moi, je suis restée à côté de lui dans le métro, guettant chacun de ses gestes, tressaillant au moindre de ses mouvements, au cas où l'idée lui viendrait de descendre subitement du wagon, sans prévenir, juste pour me semer. Mais il est demeuré près de moi, m'accordant tout de même un hochement de tête presque rassurant quand mon regard se faisait trop interrogateur. Au terminus, nous sommes sortis avec le flot de banlieusards que l'envie de rentrer chez eux faisait cheminer d'un pas rapide malgré la fatigue.

« C'est à cinq minutes à pied », a-t-il précisé. Puis, alors que nous étions presque arrivés, il s'est tourné vers moi et m'a demandé mon nom.

– Clarisse, ai-je répondu. Et toi ?

– Tony.

Et contre toute attente, au moment où il a prononcé son prénom, il a souri.

Durant le trajet, j'ai repensé à mille choses. À Sergio, qui n'est jamais venu. À ma mère, sans doute affolée depuis longtemps. J'ai essayé d'imaginer à quoi pouvait ressembler l'endroit où ce type désagréable m'emmenait, et j'avais la certitude que l'appartement serait sombre, crasseux, encombré de piles de linge sale entreposées aux quatre coins de la pièce.

En réalité, rien de tout ça. Le logement est propre, les murs et les plafonds sont blancs, aucune vaisselle ne s'entasse dans l'évier. L'inquiétude m'a saisie, car, s'il habite chez une mère maniaque, celle-ci ne manquera pas de se demander d'où je sors ni de signaler ma présence aux flics. Je n'ai vu personne, ni hier ni ce matin, je n'ai pas non plus posé de question, je me suis juste jetée sur le lit que Tony m'a montré et, contre toute attente, j'ai dormi d'une traite jusqu'au petit matin.

Je me décide enfin à me lever. Je fais le tour de la chambre : un lit, une armoire, une commode. Des meubles au bois clair et des murs blancs. Rien d'autre. J'ouvre précautionneusement la porte, laquelle donne immédiatement l'alerte en faisant hurler des gonds mal huilés, et je sors de ma tanière.

L'appartement est de superficie moyenne. De la chambre, on tombe directement sur la pièce à vivre qui comprend le salon, la salle à manger et un coin cuisine. Plus loin, les toilettes et la salle de bains, où je suis passée hier soir avant de me coucher, et enfin une autre pièce qui doit être la chambre de Tony. Je regarde ma montre : huit heures. L'heure à laquelle je pars habituellement pour me rendre au collège. Quel jour sommes-nous ? Mardi ? Dans trente minutes commencera le cours d'anglais, avec tous ces débiles qui restent assis dans leur posture passive et qui sont condamnés à mourir d'ennui maintenant que je ne suis plus là pour assurer l'animation.

Je m'efforce d'ignorer le pincement au cœur qui me coupe la respiration quelques instants lorsque je me représente ma mère, attablée dans la cuisine, cernée, pleurnicharde, imaginant déjà mon cadavre démembré, jeté hâtivement dans quelque fossé du bord de l'autoroute.

C'est bien ce qui a failli t'arriver.

Chut. Ta gueule.

Le pervers, là. Le cousin de Sergio, ou Dieu sait qui il était. Il t'aurait violée, vu qu'il était bien parti pour le faire. Et ensuite... quoi ? Il t'aurait laissée repartir tranquillement ? Non, voyons. Il t'aurait achevée. Par strangulation, peut-être ? Et après, comment il se serait débarrassé du corps ? Réfléchis deux secondes.

Je réprime un frisson et coupe court au dialogue intérieur. Je retourne m'allonger et fixe le plafond pour passer le temps.

J'ai fini par me rendormir, car quand Tony vient me tirer du lit il est déjà tout habillé. Sur la table sont posées une corbeille de viennoiseries et une bouteille de jus d'orange.

– Tiens, sers-toi, me lâche-t-il sans quitter son air bourru.

Sitôt assise, j'avale trois croissants et bois plusieurs verres de jus, à toute vitesse, à deux doigts de m'étouffer, tout en faisant valser les miettes autour de moi comme une poignée de confettis.

– Depuis combien de temps tu t'es barrée de chez toi ?

– Je suis partie hier.

– Il est sans doute temps de rentrer alors, conclut Tony sur un ton sans appel.

– Non, dis-je simplement, la bouche pleine.

– Non ? Mais pourquoi ?

Je cesse soudainement de mâcher. Ses yeux se laissent accrocher par mon regard, ils sont d'un gris un peu étrange, comme un ciel d'orage qui avance masqué pour pourrir une belle journée d'été. On reste comme ça quelques instants, lui attendant l'explication, moi refusant toute confiance, jusqu'à ce qu'il comprenne qu'il ne saurait rien.

– Et tu vas aller où maintenant ?

– Aucune idée.

Il se lève, s'approche de la fenêtre, l'ouvre en grand malgré le vent froid qui s'engouffre dans la pièce, puis il allume une cigarette en me tournant le dos.

Je finis tout de même par lui lâcher quelques informations. Je lui raconte Sergio, mon prince du Net au scooter rouge qui devait m'emmener loin de cette vie pourrie dans laquelle je me desséchais. Tony écarquille les yeux à mesure que je parle, et sa stupéfaction se mue en un grand rire incrédule.

– Tu es en train de m'expliquer que tu as fugué de chez tes parents pour aller retrouver n'importe qui rencontré sur Internet ? Mais t'es débile ?

Je me vexe, bien sûr, même si je sens confusément qu'il a raison.

– Mais cherche pas, le voilà, ton mec, poursuit Tony qui semble cette fois franchement en colère, il était au rendez-vous le Sergio ! C'était le salaud qui a essayé de te violer ! Tu crois vraiment qu'un « vrai » Sergio t'attendait quelque part sur son beau scooter ?

Il hésite entre rire et fureur, entre moquerie et réprimande. Ma stupidité est telle qu'elle échappe à son entendement. Il se tient le front d'une main, secoue la tête un peu tristement d'un air de dire « 'Tain, trop conne, c'est pas possible un truc pareil », et plus il fait ça, plus je sens le contact des doigts du vieux porc sur mes seins, plus son désir nauséabond me rattrape, me chavire, appelle une remontée de bile que je ravale à grand-peine.

– Ta gueule !

Ça sort comme ça. Pour qui il se prend ? Il m'a aidée, c'est vrai, mais cela ne lui donne pas le droit de me mépriser ensuite. Alors je lui crie d'aller se faire foutre. Comme si ça ne suffisait pas d'avoir reniflé la queue puante d'un vicieux en liberté, comme si j'avais besoin qu'il me rappelle

qu'au fond je l'avais bien mérité, comme si la vie n'était pas assez envahie de bites crades et de malheurs pour qu'il en rajoute encore !

Quand ça monte, je ne sais plus vraiment ce que je dis, ni ce que je fais. La colère prend le pouvoir, elle m'oblige à me retrancher dans un tout petit coin de moi-même où je me recroqueville en attendant que la vague se retire. Pendant ce temps, c'est elle qui est aux commandes. Et elle tourbillonne et s'agite à la manière d'un oiseau entré par erreur dans une pièce qui chercherait, sans le trouver, l'orifice vers la liberté. Elle s'écrase contre les obstacles, bourdonne dans mes oreilles et menace de faire craquer les parois de verre qui, difficilement, me maintiennent entière. J'entends rugir les mots depuis les profondeurs de ma rage, et c'est par des hurlements qu'ils quittent ce corps trop petit pour de si grandes émotions.

Étourdie par la pression croissante à l'intérieur de mon crâne, j'ai soudain la certitude que mes globes oculaires vont sauter hors de leurs orbites pour rouler aux pieds de Tony, comme des bouchons fatigués incapables de contenir davantage le liquide dans leur bouteille, et ensuite je resterai là, énucléée, aveugle, à la merci de n'importe quoi. Une chaleur m'irradie tout entière, et je m'arrête enfin, pantelante, échevelée, épuisée.

La table du petit-déjeuner est renversée, et le jus s'est répandu sur le sol, le couteau à beurre perdu au milieu de la flaque orange où flottent quelques miettes de croissant. Le silence médusé qui s'abat sur l'appartement sonne comme un gong de fin. Je cours dans la chambre, enfile mes vêtements avant de m'enfuir sans même refermer la porte d'entrée.

Tony me retrouve à deux pas de chez lui. J'ai parcouru quelques centaines de mètres à peine avant de me laisser choir sur un banc. Cela fait peut-être une heure que je reste le cul posé là, quand il me rejoint. Parvenu à ma hauteur, il s'arrête, s'invite dans mon champ de vision, s'y aventure d'abord timidement, puis il se plante résolument devant moi. Mon absence de réaction le lasse, et, dans une sorte de renoncement, il s'assoit à mes côtés et se met à fumer.

Je suis décidée à ne pas parler la première et je serre tellement les dents pour m'en empêcher que ma mâchoire contractée à l'excès finit par devenir douloureuse. Tony semble moins attaché au jeu du « ce ne sera pas moi » et rompt la glace :

– Tu vas faire quoi maintenant ?

Je regarde ma chaussure. Un morceau de feuille morte, ou un vestige difficilement identifiable de ce qui fut peut-être, jadis, un mégot de cigarette s'est collé à l'avant de ma bottine. D'un geste rapide de la main, je m'en débarrasse. Il atterrit plus loin sur le trottoir, près d'une crotte de chien à moitié desséchée.

– Je ne sais pas, dis-je en continuant de fixer mon pied.

– Est-ce que tu veux que je te raccompagne chez toi ? Tu habites où ?

Son ton s'est radouci, et moi-même, un peu honteuse de mon emportement, je suis moins sur la défensive. Je refuse malgré tout sa proposition. Maintenant que je suis partie, que j'ai passé plus de vingt-quatre heures hors de chez moi, je n'envisage pas d'affronter mes parents, ni de leur fournir les explications qu'ils ne manqueront pas de me réclamer. Puis je pense aux flammes consumant la caisse pourrie de Basset, et cela confirme aussitôt l'impossibilité du retour. Je reconnais, bien qu'il m'en coûte, que je n'ai aucune solution.

Tony finit par se lever et me dit en écrasant son mégot : « Allez, viens. »

Alors que nous marchons côte à côte, je l'observe à la dérobée et je lui murmure : « Merci. » Il continue d'avancer sans ralentir, fouille dans sa poche pour s'assurer de la présence de ses clés. Leur tintement métallique est englouti par le vacarme d'un bus qui passe à vive allure, et sans m'accorder un regard il répond : « De rien. »

Nous sommes médusés, l'un et l'autre, devant la télé.

« Une jeune fille de 13 ans et demi a disparu hier à Paris. Elle avait fait la connaissance d'un homme sur Internet, qui se faisait passer pour un garçon de seize ans. Mathieu Lapaulit, 42 ans, est connu des services de police. Il a été interpellé à son domicile parisien, mais l'adolescente demeure introuvable. »

Une photo d'identité du pervers s'affiche sur l'écran. Instinctivement, j'ai un mouvement de recul.

– Je peux utiliser ton ordinateur ?

Tony accepte d'un hochement de tête, et ensemble nous cherchons des articles plus détaillés sur ma propre disparition.

Je suis partout. Maman a filé aux journalistes le portrait pris le jour de la photo de classe, en début d'année, sur lequel j'ai une gueule horrible. Cette tronche au large sourire niais exposée par tous les médias aggrave tous les griefs que j'avais déjà contre ma mère.

Mon agresseur est donc un certain Mathieu, c'est un vieux, et il y a quelques années il s'est fait choper une première fois pour des attouchements sur une gosse, plus jeune à l'époque que je ne le suis aujourd'hui. On a retrouvé sur son disque dur une impressionnante quantité de photos pornographiques mettant en scène de très jeunes filles. Le gros porc.

Je continue ma lecture. *Clarisse Destremont, disparue depuis bientôt quarante-huit heures, a apparemment entretenu avec lui une correspondance par l'intermédiaire des réseaux sociaux, alors qu'il se faisait passer pour un adolescent de seize ans prénommé Sergio.*

Sergio. L'image que je me suis construite de lui vole en éclats, et avec elle tous les moments de complicité, de confidences et de partage. Leur anéantissement rend insondable le sentiment de solitude qui m'envahit. Qu'est-ce que je lui avais écrit déjà ? Mon bébé, j'ai envie d'être dans tes

bras ? Mon Dieu. Je me revois dans la ruelle avec le visage du taré penché sur moi, sa main sous mon pull, la menace de sa voix et ensuite...

Suce ma bite.

Le hoquet remonte, secoue ma poitrine, me coupe le souffle avant de s'échapper en un couinement aigu et misérable au moment où j'entrouvre la bouche pour inspirer un peu d'air. Une brûlure inattendue atteint mes sinus, attaque mes yeux, et, soucieuse de faire le moins de bruit possible, je me mets à pleurer doucement.

Nous restons là longtemps, Tony et moi, dans le jour déclinant, sans songer à allumer la lumière.

Comme un rempart face au réel, le silence nous enveloppe. Tony a laissé couler mes larmes. Il s'est contenté de m'offrir sa présence, s'est rapproché jusqu'à ce que nos bras se frôlent et que sa chaleur, sa respiration deviennent les moteurs mêmes permettant à l'univers d'exister encore.

– Ne t'en fais pas, me dit-il finalement.

Je me colle contre son épaule. D'un mouvement presque imperceptible, il libère un creux aux dimensions exactes où ma tête alourdie peut trouver sa place.

Nous parlons beaucoup, cette nuit-là.

Tony a tout juste vingt et un ans. Je compte. Sept ans et demi nous séparent.

Il a grandi à Montrouge, à quelques pas d'ici, jusqu'à l'âge de quatorze ans. Ensuite, ses parents sont morts. Il dit cela sans émotion particulière, et aussitôt un intense sentiment d'envie me traverse, la liberté à quatorze ans, quel extraordinaire cadeau la tragédie offre parfois !

Un accident de voiture survenu pendant les vacances. Ils passaient l'été au bord de la mer, comme chaque année, dans une station balnéaire du Sud de l'Europe. Le quotidien était aussi léger que le mois d'août l'autorise, entre baignades, grillades et douces soirées sur la terrasse avec vue sur la mer. Le monde de Tony tournait rond, le soleil se levait chaque

matin avec bienveillance et régularité sur une nouvelle journée d'insouciance, et seul le camion qui doublait sans aucune visibilité avait brutalement interrompu la farandole du bonheur lorsque la voiture familiale s'était encastrée dessous, au tournant d'une route sur laquelle tous les automobilistes roulaient beaucoup trop vite.

Après ça, il était allé vivre chez ses grands-parents maternels, dans le V^e arrondissement de Paris. « Des bourgeois friqués, à la mentalité aussi étriquée que leur compte en banque est fourni », balance Tony d'un ton laconique où pointe une touche d'amertume.

À dix-huit ans, avec l'héritage parental dont il disposait désormais librement, il s'était acheté cet appartement de Montrouge, près du quartier où il a grandi. Entre-temps le métro s'est invité dans cette banlieue qui chatouille Paris depuis l'autre côté du périph, et Tony s'y plaît suffisamment pour ne pas envisager de vivre ailleurs.

La lumière des réverbères atténue à peine la pénombre dans laquelle nous sommes plongés. Tandis qu'il se raconte, je ne vois de Tony que le profil dont l'ombre contraste avec le mur blanc qui a pris, dans la nuit, quelques nuances de gris. À un moment, il baisse la tête, renifle discrètement et se frotte les yeux tout en s'empressant de préciser :

– Je suis fatigué. Allons dormir.

Mais quand le soleil pointe derrière le rideau bétonné des immeubles, je n'ai toujours pas fermé l'œil.

On parle de moi au moins une fois à chaque journal télévisé. Toujours les mêmes photos qui tournent : la mienne, et celle de l'autre. Mon agresseur. Mon meurtrier, maintenant, à en croire les médias qui disent à demi-mot qu'il m'aurait zigouillée après s'être débarrassé de ses frustrations de détraqué sexuel. Les flics cherchent probablement un cadavre plutôt qu'une jeune fugueuse. Ils ont tout fouillé : son appartement, sa cave, sa maison de campagne, et ils ont trouvé largement de quoi aggraver les charges qui pèsent contre lui. Ce crade gardait, dans des albums confectionnés à la main avec le plus grand soin, une série de photos de gamines dénudées, qu'il avait prises lui-même. Sur les clichés, on pouvait reconnaître les petites filles, aujourd'hui devenues adultes, de nombreuses familles du village dans lequel il avait sa résidence secondaire.

Il sait tout de moi, ce sale tordu. Mes embrouilles avec les profs. Avec mes parents. Avec lui, je m'abandonnais aux confidences. Je me revois dans ma chambre, en train de me livrer à un être imaginaire qui n'était que l'appât virtuel d'un dangereux pervers.

Comme à chaque fois que j'évoque la chimère Sergio, mon cœur se serre et l'odeur rance du sexe humide me revient comme s'il essayait de me le fourrer dans la gorge en cet instant précis. C'est quand même pas croyable d'être aussi conne.

– Tiens, dit Tony un soir en lançant une boîte sur le canapé où je suis assise. C'est pour toi.

Curieuse, je la saisis. Il s'agit d'une teinture pour cheveux. D'un noir de jais, si j'en crois la photo d'illustration.

– Tu t'imagines que je vais mettre ça sur la tête ?

– Non, moi je m'en moque. Mais tu ne sembles pas décidée à rentrer chez toi, alors si tu ne veux pas qu'on te reconnaisse c'est sûrement la meilleure solution.

Je suis un peu honteuse de ne pas y avoir pensé moi-même.

– Je vais ressembler à un corbeau dépressif.

– Je ne crois pas que cela changera grand-chose, dit-il, moqueur.

Puis, devinant ma colère sur le point d'éclater, il ajoute : « Mais non, je déconne. Ça fera ressortir tes yeux. »

Dans la salle de bains, avant de procéder à ma transformation, j'observe dans le miroir mes cheveux châtain clair parsemés de reflets blonds. Je caresse les mèches du bout des doigts, songeuse, je m'approche de la glace pour scruter la couleur de mes iris, puis, en reculant, je souris.

Une fois que c'est fait, le résultat ne me déplaît pas. Je parais plus vieille de quelques années. Les gens auront bien du mal à reconnaître, dans celle que je suis devenue, la petite collégienne à l'air un peu idiot dont le visage s'affiche sur l'avis de recherche officiel. Je sens bien, pourtant, que la situation ne peut pas s'éterniser. Ce n'est qu'une question de temps avant que les flics me ramènent par la peau du cou à des parents inquiets et furieux. Ou alors Tony se lassera avant et me demandera, tôt ou tard, de déguerpir. C'est déjà surprenant qu'il ait continué de m'aider.

Malgré cette épée de Damoclès, le soulagement l'emporte. Avec une nouvelle apparence, sortir devient plus facile, et je profite de l'absence de Tony, le lendemain, pour aller faire un tour.

Je quitte l'immeuble à pas feutrés, comme si la discrétion commençait par le silence au milieu du brouhaha urbain. Je marche tête basse, fixant mes pieds avec insistance, comptant les pas qui me séparent du supermarché de quartier situé à quelques centaines de mètres de l'appartement. Avec les vingt euros que m'a laissés Tony, je prends un plat surgelé, des fruits et un paquet de bonbons.

La journée est longue sans lui. Je me demande où il est, avec qui, s'il travaille... Il est peut-être en congé ? Qui donc pourrait vivre sans emploi ?

Après avoir déjeuné, en proie à un ennui croissant, je fouille le buffet du salon. Dans le premier, j'y trouve d'épais dossiers étiquetés : factures, courriers divers, héritage. Cette dernière pochette cartonnée est la plus

volumineuse. Je la prends, la soupèse et, peu surprise de sa lourdeur, je la repose à la même place, tout au fond du tiroir. Mon exploration se poursuit jusqu'à ce que, lassée de la banalité de mes découvertes, je retourne devant l'ordinateur. Après avoir consulté les principaux sites d'infos, je me mets à fouiner dans le disque dur de Tony. Sans réelle intention dans un premier temps, juste comme ça. Il y a des jeux vidéo, un répertoire où il a téléchargé pléthore de films en tous genres, action, fantastique, science-fiction, drames, quelques MP3 dont les titres ne me disent rien et que je n'ouvre même pas.

Ensuite je trouve les photos.

Tony est très organisé. Tous les fichiers sont rangés dans des dossiers nommés très clairement, et les clichés sont classés tout aussi méthodiquement par date.

Des images d'anniversaire, des adultes qui rient, qui trinquent. Les parents de Tony ? Leurs amis ? Je n'ouvre que les photographies qui attirent mon attention depuis la vignette où je les aperçois. Une série faisant apparaître des visages d'enfants attise ma curiosité.

Tony, préadolescent, est en compagnie d'une fillette. Elle sourit à l'objectif sans se rendre compte que Tony lui colle, avec ses doigts, des oreilles de lapin derrière la tête. Sur une autre, ils courent sur une plage où des rochers trempent dans une eau turquoise. La même gamine se trouve là, quasiment sur toutes les photos, jusqu'à ce que l'une d'elles me renseigne davantage sur son identité : Tony et elle tendent en direction d'un homme à l'épaisse chevelure brune un immense paquet cadeau sur lequel est distinctement écrit : « Bonne fête papa. »

Sa sœur ? Tony a une sœur ?

J'essaie de retrouver quelque chose de Tony dans les traits délicats de la petite, mais je ne décèle aucune ressemblance. Pourquoi ne m'aurait-il pas parlé d'elle alors qu'il a évoqué ses parents ?

Je fais un calcul rapide, d'après la date indiquée. Tony a environ douze ans à cette époque-là. Maxi. Il est tout petit, a l'air fragile, sans aucun signe de puberté. Et elle, elle a peut-être cinq ans. Ce qui signifie que maintenant, elle a sans doute... admettons...

Je m'arrête, sous le coup d'une émotion soudaine. Aujourd'hui, cette fille doit avoir mon âge.

Je voulais l'attendre. Je me suis juste assise quelques instants sur le lit et sans même m'en rendre compte je me suis endormie comme une masse. Les paupières à moitié collées, la bouche pâteuse, je pose un pied mal assuré sur le sol et sors de la pièce.

Il fait nuit. J'aperçois, abandonné sur le canapé, le blouson de cuir de Tony. Il est rentré.

En m'approchant de la chambre, je perçois le son de mouvements répétés, des murmures, presque des feulements qui me font ralentir le pas, la respiration suspendue, les sens en alerte et l'oreille tendue.

– Tony ? dis-je, beaucoup trop bas pour qu'il puisse m'entendre.

J'avance encore. Les bruits se précisent. Arrivée devant la porte, je l'ouvre juste assez pour entrevoir ce qui se passe dans la pièce.

Tony est nu sur son lit, et il est avec une fille. Une fille blonde, avec des fesses énormes qui se soulèvent et retombent lentement tandis qu'elle pousse des petits gémissements ridicules pour rythmer sa chevauchée. Je les observe quelques secondes jusqu'à ce qu'elle se cambre brutalement et que Tony, en la faisant basculer pour se mettre sur elle et prendre les commandes, croise mon regard.

Nos yeux restent accrochés. Ni lui ni moi ne les détournons. Tony ne cille pas. Au contraire il me fixe, tout en donnant des coups de reins appliqués, de plus en plus vigoureux à mesure que la blonde à gros cul intensifie les gémissements tout en griffant son dos, et je les regarde baiser encore, hypnotisée, écoeurée, anéantie.

C'est moi qui, la première, baisse la tête, et je regagne ma chambre après avoir doucement refermé la porte derrière moi.

Les jours qui suivent, nous n'abordons pas le sujet. Je ne pose à Tony aucune question concernant sa sœur, il n'évoque pas davantage la pétasse blonde.

D'ailleurs nous ne parlons plus vraiment, ni de cette nuit-là, ni d'autre chose. Je dégage une hostilité palpable et, à chaque fois que nous nous croisons, je trouve le moyen de détourner le regard. Il supporte cette situation un jour ou deux, avec un flegme dont j'ignore s'il est le résultat de sa patience ou de son indifférence.

Le vendredi, il finit par crever l'abcès.

– Bon. Balance.

– Balance quoi ?

– Arrête tes conneries deux secondes, Clarisse. Qu'est-ce que t'as ?

L'image du gros cul empalé sur Tony me revient, et aussitôt j'ai envie de le tuer. Tous des porcs.

Il attend. Sans signe de nervosité. Simplement il attend, et il ne me laissera pas me défilier.

– J'ai vu les photos sur ton ordinateur, lui dis-je.

Tony n'a aucune réaction. Impassible, il ne bouge pas le moindre muscle et se prépare à la suite.

– C'est qui, la fille avec toi sur les photos ? La petite ?

Seul son sourcil droit tressaille légèrement. Ce n'est rien, mais cela suffit à faire tomber le masque. Son visage perd la rigidité qu'il affichait obstinément, et une réelle détresse se lit soudain sur ses traits dépouillés. Puis il fait mine de se reprendre et, avec un regard qui ne s'attarde sur rien de précis, d'une voix monocorde que je ne lui connais pas, il commence à parler.

Bien sûr, c'était sa sœur. Émilie, officiellement. Mais son père disait Emilia, ou Milla, le plus souvent.

Tony et elle ne s'entendaient pas toujours très bien, mais leur différence d'âge leur permettait d'avoir des préoccupations et des centres d'intérêt suffisamment éloignés pour ne pas constamment entrer en concurrence, comme ces membres plus rapprochés d'une fratrie pour qui la rivalité l'emporte sur l'affection.

Il y avait quand même des moments de grâce, Tony qui lui lisait une histoire, elle qui l'écoutait en suçant son pouce, pleine d'admiration pour ce grand frère pourtant si peu exemplaire, qui la trouvait souvent collante et rêvait secrètement d'être fils unique.

Évidemment que Tony aimait Milla, mais il lui arrivait aussi de se sentir négligé lorsque chacun des progrès de la petite prenait, à la manière dont les parents s'exclamaient, des allures d'exploit, quand les propres performances de leur aîné ne semblaient pas susciter la même inconditionnelle fascination.

– Tu crois qu'elle était leur préférée ?

Instinctivement, je parle d'elle au passé. Tony sourit, un peu amer.

– Non, bien sûr que non. C'était moi qui voyais les choses comme ça à l'époque, parce que j'étais un gosse égocentrique et que j'aurais voulu un monde qui tourne exclusivement autour de moi, comme avant sa naissance. Et parce que je n'imaginais pas que j'aurais tant de temps pour vivre sans elle, après.

Il baisse la tête brièvement, puis la relève. Ses yeux restent secs.

Le jour de l'accident, Milla et Tony s'étaient disputés. Elle lui avait piqué un jeu vidéo sans même le lui demander, il lui avait mis une claque, la petite était allée se plaindre aux parents qui avaient passé un savon au grand. Tony se revoit leur dire, au moment où ils étaient partis pour la promenade du jour : « Je m'en fous, je ne viens pas ! » Comme séparer les deux enfants quelques heures durant était sans doute la meilleure solution, les adultes n'avaient pas insisté et avaient laissé seul leur fils de quatorze ans en lui recommandant de réfléchir, en leur absence, à l'attitude qu'il avait eue.

Ils n'étaient jamais revenus.

Je devine que le comportement qu'il a eu ce jour-là n'a pas fini de le

faire réfléchir.

– Vas-y, dégage. Ce sont les derniers mots que j'ai dits à Milla. Vas-y, dégage, répète-t-il.

Son visage semble de marbre, mais il serre le poing si fort que ses articulations blanchissent. Nous l'entendons tous les deux, cet écho assourdissant que le temps qui passe peine à engloutir.

Vas-y, dégage.

– Où est-ce que c'est arrivé ?

– Quoi donc ? demande Tony d'une voix faussement distraite, tout en roulant un joint.

– L'accident.

– Au Portugal, répond-il. Mes parents avaient... enfin j'ai toujours... bref on a un appartement là-bas.

– Pourquoi tu ne m'as pas parlé de Milla avant ?

– Pourquoi je t'en aurais parlé ? dit-il avec dureté.

Pourquoi, en effet ? Une fille surgie de nulle part, ramassée dans la rue, dont il n'arrive plus à se débarrasser, et il devrait lui faire des confidences en plus ? Vaincue par l'évidence, je n'insiste pas.

Avec toutes ces révélations, j'ai presque oublié la blonde callipyge. Alors que je cherche une manière d'aborder le sujet, Tony se tourne brusquement vers moi.

– Et toi ? me demande-t-il.

– Et moi, quoi ? fais-je sans comprendre.

– C'est quoi ton problème ?

– Pas grand-chose, dis-je.

Il laisse échapper un rire sans joie.

– Tu te fous de moi ? Pourquoi tu n'es pas tranquillement chez toi, avec tes parents, alors ? Si tu les fuis, c'est qu'il y a quelque chose qui te poursuit, que tu n'as pas réussi à régler. Soit avec eux, soit avec toi-même.

Il tire sur son splif, puis il se lève et s'éloigne en recrachant la fumée, sans attendre une réponse que, de toute façon, je serais bien en peine de lui fournir.

« Ne dis rien à maman. »

Voilà ce qu'il m'a répété sur le chemin du retour.

« Ne dis rien, d'accord ? Tu es grande. Les grandes filles savent garder un secret, n'est-ce pas ? On n'en parlera plus, si tu veux. Ça n'arrivera plus. S'il te plaît, ne dis rien. »

Et comme on ignore, à quatre ans, à quoi les serments solennels engagent, j'ai promis.

OceanofPDF.com

Tony dort depuis plusieurs heures et, les yeux ouverts sur cette interminable nuit, je me repasse les événements de la journée.

J'en avais marre de rester enfermée, alors de bon matin j'ai dit à Tony que nous allions sortir. Ce n'était pas une question, je n'attendais ni son avis ni son accord. Je pensais qu'il protesterait face à ma démonstration d'autorité, mais Tony a vite cédé à mes envies de plein air. En fin de matinée, nous sommes donc partis en bus, lui et moi, en direction du parc de Sceaux. Nous avions préparé un pique-nique, je m'étais d'ailleurs donné beaucoup de mal pour lui faire une quiche, et même si elle était légèrement trop brunie sur les bords j'étais plutôt contente de moi.

Le soleil éclatant atténuait un peu la fraîcheur hivernale, et il y avait foule, ce samedi. Tony a pourtant rapidement commencé à montrer des signes de nervosité au moment du repas. Je le voyais surveiller les alentours, sans jamais parvenir à se concentrer sur notre conversation. À mon tour j'ai observé subrepticement les promeneurs. Il a suffi de quelques regards croisés pour me mettre mal à l'aise. Malgré la teinture brune qui me vieillissait sans doute, certaines personnes me dévisageaient avec insistance. Bien sûr, quelle imbécile. Cela fait des jours et des jours que l'on voit mon visage partout.

Nous avons pris peur, l'un et l'autre, et c'est d'un commun accord que nous nous sommes sauvés, comme d'authentiques fugitifs. Dans le bus du retour, chaque échange, chaque excuse assortie d'un sourire après une bousculade ou un coup de coude involontaire provoquait une puissance montée d'adrénaline. Tony, lui, semblait sur le point de céder à la panique et s'éloignait étrangement de l'image qu'il m'avait jusque-là donnée de lui, celle du gars calme, posé, que rien n'atteint.

De retour à la maison, il s'est enfermé dans sa chambre sans m'adresser un mot, et moi je suis là, incapable de fermer l'œil.

Dans le salon, le tic-tac mécanique d'une vieille horloge martèle le silence, avec une entêtante régularité qui finit par la rendre assourdissante.

Je me lève. Aussitôt mon cœur s'affole et couvre le bruit du temps qui passe. Je traverse le couloir, m'arrête plusieurs fois, tremblante.

Qu'est-ce que tu fais, Clarisse ?

T'inquiète.

Qu'est-ce que tu fous ? Ça ne va pas, non ?

Ta gueule !

J'avance encore. J'hésite. Pas longtemps, mais un peu quand même. Puis quelque chose d'impérieux m'enveloppe. Une volonté insoupçonnée grandit en moi, sort de mon corps pour flotter quelque part au-dessus de ma tête et devient la main de fer d'un marionnettiste omnipotent qui referme sa poigne sur les fils qui me meuvent. Soumise, impuissante, j'ouvre la porte de la chambre de Tony.

Je la sens, cette palpitation humide dans le bas-ventre, où se diluent mes contradictions, où la peur recule face à l'envie et où le désir l'emporte sur l'aversion.

Il dort. Sa silhouette se dessine dans un rai de lumière échappé du store entrouvert. En approchant, je perçois sa poitrine qui se soulève tandis que se fait entendre sa respiration profonde et paisible. Je l'observe, prête à rebrousser chemin, quand l'élancement dans mon ventre revient, accompagné d'une colère importune qui s'invite en même temps que l'image des grosses fesses de la blonde engloutissant le sexe de Tony.

Mon cœur bat maintenant si fort que, persuadée de ma chute imminente, je tends la main pour chercher un appui. J'attrape le bois du lit et me retrouve penchée au-dessus de Tony.

Nous y voilà.

Avec l'index, j'effleure timidement sa tempe, écarte une mèche de cheveux. Il bouge à peine sous le contact de mon doigt et reste plongé dans les mystères du sommeil. Je soulève alors les draps, me fige lorsqu'il fait un mouvement brusque, puis, après son retour au calme, je me glisse dans le lit à côté de lui.

Il est nu. Je sens ses jambes poilues frotter contre les miennes. Sous la

couette, j'avance à tâtons dans la chaude torpeur et, arrivée au but, sans atermoiements, je saisis son sexe et le mets dans ma bouche.

Il gémit.

Ce murmure plaintif m'enhardit, m'encourage, me fait perdre le contrôle, et, tout abandonnée à mon embrasement soudain, je mets quelque temps à comprendre que non seulement Tony s'est réveillé, mais que ses soupirs satisfaits sont devenus des protestations.

– Clarisse ! Qu'est-ce que tu fais ? Arrête, Clarisse !

Il se cambre, se retire, me saisit par les cheveux pour me faire remonter des profondeurs des draps froissés. Nous nous retrouvons face à face et restons un long moment à nous fixer, les yeux dans les yeux, réduits au mutisme par la gêne. Dans l'obscurité, je ne perçois du regard de Tony que l'intensité d'une indéchiffrable lueur. C'est au moment où je suis sur le point d'éclater en sanglots qu'il me serre contre lui et, doucement, effleure ma tête en répétant, catastrophé : « Clarisse ! Mais qu'est-ce que tu as fait ? Qu'est-ce que tu as fait ! »

Je ferme les yeux, renifle l'odeur moite de Tony, me laisse bercer par sa caresse pleine de reproches, et c'est ainsi, l'un contre l'autre, que nous nous réveillons au petit matin.

La femme se tient au pied de l'escalier, l'œil brillant d'excitation, le rictus réjoui, comme un prédateur embusqué qui n'attend qu'un signal pour croquer sa malheureuse proie.

Elle me saute dessus dès qu'elle me voit.

À mesure qu'elle me parle, elle se rapproche lentement, d'un pas résolu, tout en fixant mon visage avec une curiosité intrusive. J'ai un mouvement de recul, qu'elle compense en avançant davantage. Je ne comprends pas tout de suite ce qu'elle me dit. Je bredouille d'instinct quelques inintelligibles inepties en guise de politesses.

Mais la femme est coriace et me suit hors de l'immeuble.

– ... un colis pour Antoine Castro. Je peux vous le laisser ? Vous habitez bien avec lui ?

Je m'arrête. Sa paupière gauche est agitée de tressaillements réguliers, et mon silence ne fait qu'intensifier ses spasmes d'impatience. Je comprends qu'il s'agit de la concierge, mais je ne fais pas tout de suite le rapprochement entre Tony et le mystérieux Antoine dont elle me parle, avant de saisir que Tony est un diminutif, tout comme Milla était celui d'Émilie.

– Euh oui, fais-je, incertaine, mais... je ne peux pas le prendre maintenant, je...

– Oh, me coupe-t-elle en souriant avec satisfaction, comme si le fait que je prenne ou non le paquet avait perdu son importance, oui je comprends, vous le prendrez au retour ? Vous lui donnerez ?

– Oui, dis-je avant de lancer « bonne journée » pour prendre congé, mais la femme me poursuit encore et fait l'erreur de me retenir par le bras.

– Vous êtes de la famille ? insiste-t-elle.

Le contact de ses doigts griffus sur la manche de ma veste m'horripile.

Dans un sursaut, je me dégage et, furieuse, je l'agresse :

– Oh, connasse ! Qu'est-ce que ça peut te foutre ?

Elle voit le feu dans mon regard. Elle me lâche, recule et, la bouche entrouverte, me considère avec une surprise qui a remplacé sa détermination conquérante de tout à l'heure. Elle marmonne je ne sais quoi, mais déjà je me sauve et je sens, alors que je m'éloigne, le danger qui me rattrape.

Et merde.

Tony fait les cent pas dans son salon.

– C'est pas vrai. Putain !

C'est lui qui est dans la tourmente, maintenant, et il n'en finit plus de tourbillonner de colère. Je ne sais pas si elle est dirigée contre la concierge de son immeuble ou contre moi. Les deux, sans doute.

– Quelle conne, celle-là ! Toujours à chercher la merde. D'un détail qui n'intéresse personne, elle fait une affaire d'État et en deux jours, voire moins, toute la résidence ne parle que de ça. Alors là, si elle t'a reconnue, tu penses bien que les flics vont débarquer en un rien de temps.

Tony se prend la tête à deux mains tout en arpentant l'appartement. Puis il s'arrête, appuie son front contre le mur et, les mâchoires crispées, les poings fermés, il martèle la plinthe de coups de pied réguliers. « Merde, merde, merde ! », répète-t-il encore.

Je sais que la gardienne m'a identifiée. Je le sens. Il n'y a pas cinquante possibilités. Elle prévient les flics et, pendant qu'elle jouit de sa notoriété soudaine en répondant aux interviews des journalistes, la police me ramène chez mes parents par la peau du cul. C'est ce qui va se passer. Voilà ce que se dit Tony.

Est-ce qu'il craint pour moi ou pour lui ? Du haut de ses vingt et un ans, il est majeur, responsable, et moi, d'après la loi, je ne suis qu'une enfant. Ce qui fait de lui le méchant de l'histoire. Une gamine de treize ans, disparue depuis deux semaines, est retrouvée dans l'appartement d'un homme adulte. Évidemment qu'il est affolé.

Soudain consciente des risques encourus par Tony qui m'a aidée puis hébergée, vaincue par la gravité des conséquences, je sais que c'est fini. Qu'il faut appeler la police. Retrouver ma famille. Voilà. J'ai certainement

toujours senti que, en compagnie d'un Sergio de chimère ou d'un Tony providentiel, le rêve s'achèverait dans la déception, ruiné par la réalité qui, inévitablement, l'emporte.

– Tony, dis-je en m'approchant de lui. On n'a plus le choix, n'est-ce pas ? Tu sais ce qu'on va faire ?

Il continue de me tourner le dos. Je me colle contre lui, pose ma joue entre ses omoplates et entoure sa taille avec mes deux bras. Son tee-shirt légèrement imbibé de sueur couvre mon visage d'une tiède humidité. J'écoute, attentive, résonner les battements de son cœur.

– Oui, bien sûr que je sais, répond-il en se dégageant avec précaution.

Quand il me fait face, nous nous regardons un long moment, persuadés l'un et l'autre de nous comprendre. J'acquiesce d'un hochement de tête à sa proposition avant même qu'il la formule, et c'est avec stupeur que je l'entends me dire :

– On va se casser d'ici, Clarisse ! On s'en va, on s'en va tout de suite ! D'accord ?

Et sans réfléchir, je réponds oui, bien sûr, partons, allons où tu veux Tony, pourvu que ce soit ailleurs, pourvu que ce soit loin, pourvu que ce soit là où personne ne nous trouvera.

C'est l'ATSEM² qui nous a trouvés.

Je ne savais pas ce que signifiait ATSEM. J'ignorais, bien sûr, l'existence des acronymes. Je disais « Lazaimé » et, lors de ma première année en maternelle, j'ai même été persuadée un bon moment que c'était un prénom. Je courais vers la dame que l'on désignait ainsi en criant « Lazaimé ! Pipi ! » lorsqu'une envie pressante m'assaillait. Ce n'était que l'année suivante, quand je m'étais retrouvée face à Paul, un jeune homme au sourire bienveillant, et qu'il s'était présenté à son tour comme « Lazaimé », que je m'étais rendu compte de la méprise.

Il faisait très chaud. Les gosses s'étaient livrés à une bataille d'eau avec l'accord tacite des adultes qui laissaient faire dans une indifférence assumée. On était sans doute fin juin, peut-être début juillet. À la maison, papa et maman parlaient vacances, et je garde le souvenir de cette effervescence ambiante qui précédait les grands départs saisonniers.

Dans la cour de mon école maternelle, trois espaces faisaient l'objet des convoitises : le bac à sable, où une dizaine d'enfants seulement pouvaient tenir assis ; le toboggan, à l'entrée duquel de longues queues se formaient dès le début de la récré et qui, année après année, voyait défiler tous les petits postérieurs du quartier ; enfin, la maisonnette au toit bleu constituait l'un des rares endroits où l'on pouvait, en toute discrétion, se soustraire à la surveillance des adultes.

Pour une raison que j'ignore, la cabane s'était retrouvée vide et j'avais sauté sur l'occasion. Seule à l'intérieur, je goûtais à la fraîcheur ombragée qu'elle m'offrait quand Arthur, l'un de mes camarades de classe, vint me rejoindre. Son tee-shirt était tout mouillé à l'encolure.

– C'est Lucie, elle m'a jeté de l'eau dessus, expliqua-t-il.

Je me rappelle avoir ri, ce n'était pas drôle, mais j'ai poussé une espèce de gloussement un peu excité, et c'est sans doute à cet instant-là que l'idée m'est

venue, je ne sais pas pourquoi.

– J’aimerais bien avoir de l’eau pour m’arroser avec, moi aussi, dis-je en me rapprochant de lui.

Il tenait l’une de ces petites fleurs sauvages, nombreuses sur le carré d’herbe au fond de la cour, près du grillage, et qu’il avait arrachée. Il la faisait tourner nerveusement entre ses doigts.

Quand je posai ma main sur sa braguette, il ne dit rien. Il se contenta de me fixer d’un air interrogateur, peut-être un peu effrayé aussi, comme s’il pressentait que ce que nous faisons ne plairait pas aux adultes, s’ils venaient à nous surprendre. Mais il ne fit rien pour m’arrêter, alors je continuai. Je sortis son minuscule zizi et je le mis dans la bouche. C’était bizarre, ce truc tout mou contre ma langue. Arthur ne bougeait pas comme j’imaginais qu’il le ferait. Il restait immobile, et bientôt je ne sus plus quoi faire de ce sexe tiède qui commençait à s’agiter de petits soubresauts. C’est à ce moment-là que Paul « Lazaimé » est arrivé. Il a haussé la voix, nous a séparés, a remonté précipitamment le pantalon de mon jeune complice en nous demandant ce que c’était que cette histoire. Qu’est-ce que nous étions en train de faire dans la cabane ?

Arthur et moi nous sommes retrouvés, honteux, à devoir fournir des explications. L’un comme l’autre nous sommes murés dans le silence, parce que nous ne savions pas quoi dire.

Et puis ils ont appelé mes parents.

2. Agent territorial spécialisé des écoles maternelles.

Lorsque, jadis, je rêvais à une fuite loin du domicile parental, je me voyais filer sur un scooter d'un rouge étincelant, cheveux au vent, un jour de grand soleil. Je n'imaginais pas qu'en réalité, je serais à bord d'une Clio grise et qu'il pleuvrait des cordes.

J'ignorais que Tony avait une voiture. Quand il m'a expliqué ce qu'il prévoyait, cela m'a semblé si énorme que j'ai été saisie d'une sourde angoisse, désemparée par la tournure inattendue prise par les événements.

– Et si on nous arrête à la frontière ?

– Non, c'est très peu probable, m'a rassurée Tony, il n'y a presque jamais de contrôles pour les particuliers. Ou alors il faudrait que l'on soit signalés et qu'ils nous recherchent précisément.

Ce qui est fort possible.

L'autoroute A10 est quasiment vide. Un mardi de mars en milieu de matinée, forcément, il n'y a pas foule.

Nous dépassons des camions français, néerlandais, roumains, portugais. Le clignotant à gauche, quelques oscillations d'essuie-glace plus rapides pour chasser la pluie que les gigantesques pneus projettent sur notre pare-brise, le retour sur la voie de droite, et ça recommence. C'est toujours le même camion que l'on double, ce sont toujours les mêmes gouttes d'eau qui glissent, les mêmes arbres anonymes sur le côté que l'on oublie sitôt aperçus. Le mouvement perpétuel réinventé.

À la radio démarre une chanson de Bob Marley. Tony augmente le son. Il se met à fredonner, la voix quasi inaudible au milieu du brouhaha que font le moteur, le vent et l'averse mêlés. Je regarde défiler les paysages forestiers, agricoles, industriels parfois. Les voies rapides, pourtant incontournables, sont loin d'être une invitation au voyage. Elles aspirent

l'automobiliste dans un tunnel à ciel ouvert de sorte que, le pied sur l'accélérateur, il s'efforce de le traverser dans l'urgence, en chantant pour retenir ses bâillements d'ennui.

Nos arrêts sont brefs. Tant que nous sommes en France, nous risquons d'être repérés. Tony privilégie les aires qui ne disposent que des équipements minimaux, toilettes et tables de pique-nique, rien de plus, car les conducteurs les ignorent souvent au profit de stations où ils pourront s'abriter dans une cafétéria, le temps d'une pause au sec.

Nos maigres provisions nous permettent de tenir tant bien que mal la première journée, et quand en début de soirée nous entrons en Espagne, Tony se tourne vers moi et s'exclame avec un large sourire :

- Mission accomplie, Clarisse ! La France est derrière nous !
- Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ? On continue ?
- Oui, un peu. Et puis il faudra faire une pause pour la nuit.

La pluie s'est arrêtée, mais le bitume reste humide, et les basses températures des Pyrénées rendent la route glissante. Nous sommes entourés de camions qui s'élancent à vive allure dans l'obscurité malgré les descentes et les virages, entre tunnels et viaducs, forêts de sapins et précipices.

Jamais je n'ai fait un si long voyage. Une fois, ma mère m'a emmenée en vacances sur la Côte d'Azur, mais nous avons pris l'avion. Autrement, nous partions sur la côte atlantique, en Vendée la plupart du temps, un été à Arcachon, guère plus loin. Cette fois-ci c'est l'aventure. Des centaines de kilomètres avalés. Des milliers, presque. La police à nos trousses, peut-être. Le sentiment plutôt excitant de vivre un destin d'exception.

Quand il m'a dit : « Viens, on va au Portugal », c'est comme s'il m'avait proposé d'aller sur la Lune. Puis c'est devenu concret. Tony a un appartement là-bas, dans une station balnéaire située à une quarantaine de kilomètres de la capitale, celui-là même où il passait ses vacances en famille avant l'accident.

La dernière fois qu'il y est allé, c'était il y a presque deux ans et le logement vide, habité des seules reliques familiales, avait tellement intensifié sa solitude qu'il n'y était plus retourné. Il avait préféré la région parisienne où se confondaient des souvenirs du monde entier, de

provinciaux, banlieusards, citadins, touristes, au charme douloureux de cette petite ville du Sud du Portugal coincée entre l'océan et la montagne qui renfermait, captifs, des pans de son enfance.

Nous dormons dans l'hôtel premier prix d'une zone industrielle du Nord de l'Espagne. Quand nous arrivons, la réception est fermée. Tony prend tout de même une chambre grâce à la machine située à l'entrée qui permet, à l'aide d'une carte bleue, de se passer de contact humain. Ce qui nous va parfaitement.

La couverture râpée sent mauvais, les relents qui s'en dégagent sont un mélange indiscernable de renfermé et de moisi, et le dégoût qu'elle m'inspire est accentué par les traces d'un vomit depuis longtemps séché.

Le froid mordant hache mon sommeil. Je finis blottie contre Tony qui m'entoure d'un bras protecteur que je voudrais, si seulement c'était possible, greffer à mon corps pour continuer, au-delà de cet instant, à sentir sa chaleur autour de moi.

Le lendemain, la Castille nous offre un soleil radieux dont les rayons nous accompagnent tout au long de notre périple espagnol. Passé Burgos, nous nous enfonçons dans une étendue infinie de paysages ocre et déserts, marqués par les stigmates de l'aridité estivale que l'hiver, rude, mais impuissant, n'a pas totalement réussi à effacer.

De loin en loin, on aperçoit un village isolé dans l'immensité stérile, les habitations serrées les unes contre les autres comme pour se donner du courage face à l'environnement hostile. Parfois les ruines d'une construction médiévale nous rappellent que la terre et le temps reprennent inéluctablement leurs droits sur toutes nos vaines réalisations tandis qu'une station-service perdue au milieu de nulle part attend, tous les trente ou quarante kilomètres, les routiers fatigués et les voyageurs égarés.

Pour vaincre l'engourdissement dont nous enveloppent ces routes au tracé rectiligne, nous parlons. J'en apprend plus sur Tony en quelques heures que durant ces dernières semaines passées avec lui.

Il est le fruit d'une histoire d'amour impossible. C'est lui qui le dit. Impossible.

Sa mère, Mathilde, était une jeune fille bourgeoise du Quartier latin qui

avait grandi dans une famille très aisée, sans autre préoccupation existentielle que celle de savoir si elle allait passer le concours d'entrée à Normale Sup ou à Sciences Po après la prépa d'excellence à laquelle ses parents la destinaient depuis son plus jeune âge. Sa réussite en amont tout comme la gloire de son avenir n'étaient que pures formalités.

Sans jamais le dire vraiment, car ils croyaient théoriquement en la liberté de l'individu à choisir sa propre voie, ils l'imaginaient faire un beau mariage, pas tout de suite, mais pas trop tard non plus, avec un étudiant forcément brillant qu'elle ne manquerait pas de croiser lors de ses études dans une prestigieuse école parisienne.

Leur attachement à l'épanouissement personnel de leur fille fut mis à mal quand elle s'amouracha d'un maçon portugais, rencontré alors qu'elle marchait sur les quais de la Seine, le sac chargé de classeurs et de livres. Apostrophée, sifflée par la horde de mâles qui ne refusaient jamais une distraction lorsque surgissait une jolie demoiselle, Mathilde, au lieu de passer son chemin, le port de tête altier et sans un regard pour le peuple besogneux et libidineux, s'était arrêtée face aux hommes vêtus de pantalons maculés de plâtre et, sans l'ombre d'une hésitation, solidement campée sur les jambes qu'ils admiraient depuis qu'ils l'avaient vue approcher, elle leur avait adressé, pour toute réponse à leurs invitations salaces, un double doigt d'honneur. Main gauche, main droite, les deux majeurs résolument dressés vers le ciel nuageux.

Comme un fait exprès, le bruit des marteaux-piqueurs cessa sur-le-champ, et quelques secondes durant on n'entendit plus que le pépiement d'oiseaux guillerets et le clapotis du fleuve tandis que Mathilde gardait sa posture déterminée.

Paulo Manuel Moreira Castro, subjugué par cette créature indomptée, tomba alors immédiatement amoureux d'elle.

Tony reste évasif sur la manière dont l'improbable rapprochement s'était fait. Je comprends que quelques-uns des maçons se sont montrés désagréables avec la belle et que Paulo Manuel profita de l'aubaine pour endosser le rôle du chevalier blanc. Il prit énergiquement sa défense et dut être suffisamment convaincant pour obtenir de la revoir.

Tony ne s'étend pas non plus sur la réaction de ses grands-parents, mais son ressentiment est palpable. Bien sûr, ils n'ont jamais accepté le petit Portugais du chantier des bords de Seine, avec ses manières rustiques et

son accent ridicule. Ils ont fait mine de bien l'accueillir au début, persuadés que le beau brun ne serait jamais qu'une lubie éphémère, une dernière folie d'adolescente dont le renoncement marquerait le passage à l'âge adulte.

Mathilde n'abandonna pas son amourette, mais elle fut toutefois raisonnable sur le reste : elle s'inscrivit au concours de l'École normale supérieure, fut recalée à Paris, mais admise à Cachan. Elle poursuivit sagement ses études avant de devenir professeur de lettres modernes dans un lycée de l'Essonne. Agrégée, évidemment.

Les vieux s'étaient habitués à Paulo comme on s'accommode d'une infirmité chronique, peu invalidante, mais qui jamais ne laisse oublier totalement ses inconvénients. Ils avaient aimé les enfants. Tony d'abord. Antoine, officiellement, parce que ça sonnait mieux, mais que seuls les grands-parents appelaient ainsi. Puis Émilie. Emilia. Milla.

Quand Mathilde s'était mariée, ils lui avaient fait une importante donation en insistant pour que la somme fût protégée par l'une des clauses du contrat pré-nuptial. Elle avait accepté, bien sûr, et grâce à cela la famille menait un joli train de vie, entre le logement principal en France et l'appartement au Portugal. Puis elle était morte, et Tony avait, en tant que seul enfant survivant, hérité de tout. Il avait découvert à sa majorité un montant impressionnant, suffisamment bien placé pour lui permettre de vivre de rentes confortables sans trop s'inquiéter de l'avenir. Les grands-parents en possédaient bien davantage et n'avaient d'autre descendant que lui.

– Mais quand on a soudain tout cet argent à dix-huit ans, on fait de sacrées conneries, ajoute Tony.

– Par exemple ?

– Par exemple... on dit merde à ses grands-parents. On les quitte, et des années plus tard on se demande si on les reverra un jour. On fait de mauvais choix pour régler de vieux comptes avec la vie et, au lieu de les résoudre, on se crée de nouveaux problèmes.

– Qu'est-ce que tu as fait, toi, exactement ?

Il regarde dans le rétroviseur avant de doubler un énième camion, puis il me dit :

– Je me suis drogué. Cocaïne. Et quelques autres merdes.

Je ne commente pas. Tony se rabat sur la voie de droite.

- Et maintenant ? fais-je au bout d'un moment.
- Et maintenant, quoi ?
- Est-ce que tu te drogues ?

Il tourne la tête vers moi avec un sourire et, alors qu'il se remet à fixer la route, il me répond, amusé :

– Non. Maintenant je fuis à l'étranger avec une fille de treize ans que tout le monde croit morte. Tu vois, ça va beaucoup mieux.

Nous rions tous les deux.

OceanofPDF.com

Valladolid. Salamanca. Portugal.

Le poste-frontière de Vilar Formoso est désert. Notre Clio immatriculée en France ne suscite aucune curiosité lorsque nous passons devant un groupe de flics en uniforme. Tony et moi poussons un soupir de soulagement, mais quelques kilomètres plus loin il faut de nouveau retenir notre souffle. Un barrage de police nous empêche de poursuivre notre route. Les agents nous font signe de nous ranger, puis de prendre une sortie, à droite, qui donne sur une aire où il y a des bornes comme au péage. Le véhicule derrière nous est autorisé à continuer, lui. La panique me gagne.

– C'est foutu, ils vont nous arrêter !

Un des flics fait le tour et s'approche du côté conducteur. Tony adopte l'expression la plus neutre possible et, en silence, il pose simplement sa main sur la mienne. De l'autre, il descend sa vitre. Je me tais.

Le flic s'adresse à lui en portugais, et Tony lui répond. L'entendre parler une langue incompréhensible le soustrait à la sphère de ce qui m'est familier et le revêt d'une forme d'étrangeté. Instinctivement, pour limiter les possibilités de contact visuel avec les agents, je me mets à fouiller dans mon sac, feignant de chercher quelque chose d'important. Tony tend sa carte bleue aux policiers, la récupère à peine deux secondes plus tard. La barrière s'ouvre et nous sommes libres de partir.

Il faut attendre deux, trois, peut-être cinq kilomètres pour que nous retrouvions l'usage de la parole, comme si nous craignions, avant cela, que l'on puisse toujours nous entendre. Tony m'explique que, sur certaines portions d'autoroute, les péages sont automatiques. Les voitures portugaises sont verbalisables si elles ne s'acquittent pas de la somme due, mais pour empêcher la fraude des conducteurs étrangers, on leur demande de fournir un moyen de paiement lors de l'entrée sur le

territoire.

- Nous voilà tranquilles, alors ?
- Non, Clarisse. Nous voilà pistés.

Direction Castelo Branco. Portalegre. Lisboa.

- Il est où, exactement, ton appartement ?
- À Sesimbra.

Il dit « Zimbra », et il faut qu'il répète le nom, en y mettant un accent français et en détachant chaque syllabe, pour que j'en visualise l'orthographe.

– C'est au pied de la Serra da Arrábida, des montagnes littorales. Ça a quelque chose de très méditerranéen, tu verras.

Le voyage s'étire, interminable. Plus nous approchons, plus la destination finale paraît inatteignable. Cela fait deux jours que nous sommes dans la voiture, et la luminosité décline avec le soir qui vient. Je suis fatiguée. J'ai mal au dos. J'ai faim.

Bientôt les constructions se densifient, le trafic aussi. Tony m'informe que nous sommes sur le point d'arriver à Lisbonne. J'imaginais une ville somptueuse perchée avec insolence sur le flanc de collines en bord de mer, je ne vois que des immeubles de bureaux tantôt neufs, tantôt délabrés, des stations-service, et même des avions qui atterrissent ou décollent de l'aéroport tout proche. Nous sommes sur une sorte de périphérique, m'explique Tony. Après plus d'une heure d'embouteillages, nous arrivons sur le pont du 25-Avril, avec son métal rougeâtre qui surplombe l'estuaire du Tage tandis que dessous passe un voilier. En face, bras écartés, immense, le Christ Roi nous regarde avancer avec bienveillance. Perché sur les hauteurs d'Almada, il veille sur la capitale depuis la rive opposée. Bientôt, il disparaît de notre champ de vision.

Tout au long du voyage, Tony m'a dit que nous allions de l'autre côté du fleuve. Voilà que nous y sommes. Nous avons traversé, et pour nous tout reste à inventer.

Après une dizaine de minutes, nous quittons l'autoroute, direction Sesimbra. La route est un peu triste, les maisonnettes alternent avec des installations commerciales, le plus souvent des concessionnaires. À droite, un gros hangar – fermé – vend des accessoires de plage en saison. La mer n'est pas très loin, elle est partout me dit Tony, à l'ouest la côte

frappée directement par l'Atlantique, venteuse, houleuse, prisée par les surfeurs, au sud les plages aux eaux plus calmes et claires, parsemées des rochers qui, un jour, ont chuté du haut des falaises.

Nous traversons ensuite une zone plus forestière. La conduite des automobilistes est nerveuse, et nous nous faisons doubler à plusieurs reprises. « C'est sur cette route que mes parents sont morts », dit Tony.

Puis nous partons à l'assaut de la montagne. Ça monte, le moteur vrombit. Tony accélère encore, mais la Clio fatigue et semble sur le point de nous lâcher alors que nous touchons au but. Elle continue pourtant, grimpe vaillamment jusqu'au sommet d'où, brusquement, apparaît l'immensité d'une mer somptueuse dans laquelle le soleil plonge déjà. Tony sourit en voyant l'océan s'offrir à nous ; pour lui, ce sont des retrouvailles.

Nous amorçons la descente. La mer disparaît quand nous nous enfonçons dans les rues pentues, tortueuses. J'observe, dépaysée par les azulejos qui ornent la plupart des façades, les immeubles bas dont beaucoup auraient besoin d'un bon ravalement. Les mouettes sont nombreuses, et leur cri insistant devient vacarme lorsque passe la nuée. Puis nous entrons dans un parking souterrain, et l'obscurité, en se refermant sur nous, marque à la fois la fin de notre équipée européenne et le début d'une nouvelle aventure, qui a l'ambition et la candeur de nos rêves.

Quand la directrice de l'école leur a demandé de venir, ils ignoraient tout des raisons de cette convocation.

On m'a fait attendre dans le couloir pendant le rendez-vous qui m'a semblé affreusement long, j'ai longé plusieurs fois le mur, orné d'une frise réalisée par les élèves qui m'avaient précédée sur les bancs de la maternelle, m'occupant comme je pouvais à compter les fleurs surplombant chacun des crochets où, ici et là, pendaient encore quelques gilets oubliés. Il y en avait trente-deux, puis une porte violette marquait la rupture avant un nouveau décor, plus maritime que champêtre. Arrivée à une deuxième porte, jaune cette fois, je revenais sur mes pas en comptant les fleurs à rebours. Trente-deux. Trente et un. Trente. Vingt-neuf.

Seul le silence parvenait du bureau où mes parents avaient disparu, pas le moindre bruissement annonciateur du cataclysme qui allait suivre. Au fond du couloir, une dame en tablier rose saumon poussait le chariot de ménage d'un pas fatigué. Je me suis remise à compter les fleurs.

Ensuite, je garde l'image des yeux rougis de maman, le souvenir de ses questions insistantes, et moi qui changeais obstinément de sujet. L'anxiété dans sa voix, si prégnante malgré ses efforts pour conserver un ton léger. Et mon père qui assistait à toute cette détresse ravalée et qui faisait mine de la consoler.

Chaque question supplémentaire éloignait un peu plus les confidences et la vérité demeurait captive, retenue aussi bien par une honte confuse que par l'étrange pacte qui scellait mes lèvres.

Ne dis rien à maman.

Le soir, j'entendais la rumeur des conversations inquiètes de mes parents et les sanglots étouffés de ma mère qui, me croyant endormie, venait souffler un baiser dans mes cheveux, comme si mon sommeil allait lui livrer à mon insu les réponses dont elle était si désespérément en quête.

OceanofPDF.com

L'appartement de Tony est situé face à la plage. Un grand soleil pare la mer d'incroyables reflets tantôt turquoise, tantôt argentés.

Tony dort encore lorsque la rumeur de la rue m'accueille, me prend, fait de moi un élément de l'histoire de ce lieu. Juste en bas de l'immeuble, des cafés et des boutiques. Fermés. Ils rouvriront plus tard, dans quelques semaines, quand les températures généreuses du Portugal feront de nouveau affluer les hordes de vacanciers qui, tels des oiseaux migrateurs, s'empressent d'aller vers le sud à la recherche du beau temps.

Un peu plus loin, des étals proposent du poisson frais, encore si luisant qu'on l'imagine frétiller quelques heures à peine, voire quelques minutes plus tôt. Des femmes aux jambes épaisses s'approchent, avancent un doigt qui reste suspendu à quelques centimètres de la marchandise, baragouinent une question aux vendeurs avant d'arrêter leur choix d'un hochement de tête décidé. Elles se redressent ensuite, le porte-monnaie serré dans une main, les sourcils froncés comme si une quelconque contrariété compromettrait la promesse du bon repas à venir, puis elles saisissent, en remerciant, le sac lourd qu'on leur tend.

Ils sont nombreux à proposer le fruit de la pêche du jour. Ils discutent avec les clients comme avec de vieux amis. Sesimbra est un gros village niché au pied de la montagne qui, au fil du temps, a entrepris la conquête de ses flancs. Là-haut, sur la falaise, plusieurs résidences épousent la pente abrupte et offrent de larges terrasses avec vue.

L'odeur d'iode, de poisson, de fruits de mer et, déjà, des premières grillades réveille mon estomac malmené depuis notre départ de Montrouge. Quand je rejoins l'appartement, Tony me dispute. Il s'est inquiété, bien sûr, où étais-je donc allée, toute seule dans ce pays étranger dont je ne connais même pas la langue ?

Mais le ravissement laissé par ma promenade est si grand qu'un sourire

suffit à le faire renoncer à poursuivre la confrontation. Je suis heureuse, et cela fait bien longtemps que je n'ai éprouvé un tel sentiment de paix – si toutefois je l'ai ressenti un jour. Tony me sourit en retour, prend ma main et, sans rien ajouter, m'emmène sur l'immense balcon que je n'avais pas remarqué la veille. Je suis des yeux les bateaux lointains. On devine à peine leurs voiles que, déjà, l'horizon les engloutit.

Plus tard, c'est ensemble que nous arpentons les rues pavées. Tony semble impatient de tout. Il s'ouvre à moi, se raconte à travers la ville en même temps qu'il se réapproprie ses souvenirs. Il les convoque, les ressuscite en les narrant et les fait nôtres. Ici, Milla est tombée. Elle s'est écorché le genou et a pleuré des heures durant. Dans cette boutique, sa mère avait voulu s'acheter un maillot de bain, et s'il se le rappelle si bien c'est qu'il s'était ennuyé ferme le temps de l'indécision maternelle, fallait-il qu'elle prenne le rouge ou plutôt le bleu ? Elle avait finalement acheté les deux, mais n'avait jamais porté le rouge.

Dans ce restaurant, oui celui-là, avec sa terrasse fermée, il avait goûté sa première bière, une Sagres bien d'ici, offerte par un ami de son père qui considérait qu'à quatorze ans on est un homme et puis c'est tout. Paulo Manuel avait laissé faire tout en arrachant à son fils la promesse de ne pas en parler à sa mère.

Ne dis rien à maman.

Toutes les familles ont leurs secrets.

C'était le dernier été.

Là, dans ces escaliers, il avait joué des heures, des jours, des semaines durant, après les bains de mer, après les douches qui débarrassent du sel, propre et frais dans la douceur du soir. Il traînait parfois avec des enfants du coin, mais la plupart du temps il s'amusait seul – Milla était trop petite pour rester dehors au bord de la route—, à monter et descendre les marches usées aux pavés devenus glissants, jusqu'à ce que l'un des parents, la mère le plus souvent, l'appelle. Il demandait toujours à bénéficier de quelques minutes supplémentaires, et prolongeait même sans en obtenir l'accord, le temps que le soleil disparaisse derrière les montagnes, à droite, à l'ouest. Puisque Sesimbra regarde vers le sud, la

mer ne recueille que des paillettes de reflets dorés, l'astre lumineux préférant s'abîmer dans les flots plus tumultueux qui frappent les plages voisines, de l'autre côté du cap Espichel.

– Je t'emmènerai, un jour, s'interrompt Tony.

– Où ça ?

– Mais partout, Clarisse ! Partout ! Au Cabo Espichel, et sur ces plages dont je te parle ! À Lisbonne, à Sintra, à Óbidos... mais oui, bien sûr, Óbidos ! Il faut que tu voies ça. Et Nazaré ! Et Alcobaça... !

Mais un détail lui rappelle subitement un autre épisode, et des étoiles s'allument au fond de ses yeux, étincellent jusque dans son sourire. Voilà un Tony radieux dans les rues de Sesimbra qui, pour la première fois depuis l'accident, se repasse le film de sa vie avec davantage de bonheur que de tristesse.

Elle m'adopte, la ville du bord de l'océan, et je m'y fonds moi aussi. J'aime me lever tôt, laisser Tony assoupi et partir en exploration.

Les Portugais parlent fort, et il m'arrive, les premiers jours, de prendre peur en entendant des éclats de voix. Le ton monte, les cordes vocales vibrent, grondent, les hommes s'apostrophent, hurlent, tendent une main, brandissent le poing, crient encore, et je sursaute à plusieurs reprises. Quand finalement je n'ai plus aucun doute sur la nature conflictuelle de l'échange, voilà que retentit un rire tonitruant et les interlocuteurs tombent dans les bras l'un de l'autre pour une longue et fraternelle accolade, avant de reprendre leurs gesticulations et de s'assommer de nouveau d'assourdissantes palabres.

Le midi, les odeurs de nourriture s'échappent de chaque cheminée, chaque fenêtre, rampent sous les portes et, enfin libérées, s'élèvent pour accompagner la rumeur de la rue, se mêlent, se confondent, planent au-dessus des terrasses où les multiples langues entendues marquent déjà l'ouverture de la saison touristique. De tous les plats, la sardine est la star, dans les assiettes des clients comme dans les airs. Elle s'impose sans difficulté face aux effluves de poulet et de chorizo grillés qui, presque timides, étouffent sous le fumet conquérant du poisson dont Sesimbra est incontestablement le royaume.

Dans la Rua dos Pescadores – la rue des pêcheurs –, les tables de

restaurant ont envahi la ruelle pentue. Le dénivelé rend parfois leur équilibre précaire. Je m'y faufile, curieuse, attentive au spectacle des serveurs affairés. Au début, certains me parlaient et je me sauvais bien vite, sans trop m'éloigner toutefois, à la manière de ces chats égarés qui, méfiants, aiment observer à distance ceux dont ils projettent de faire leur nouvelle famille. Plus haut, les maisons se font face, et les habitants vivent portes ouvertes, se parlent sans bouger de chez eux, car la rue est leur foyer commun. L'été, il n'est pas rare qu'on sorte les tables et le barbecue pour un grand repas partagé. Dès le mois de juin, la ruelle est toute décorée, depuis les façades des bâtiments jusqu'au ciel de guirlandes qui adoucit les rayons du soleil. « C'est pour la Saint-Jean, m'explique Tony. Ou pour la Saint-Antoine, je ne sais plus. »

Arrivée tout au bout de la Rua dos Pescadores, je tourne généralement à droite pour revenir vers la mer et l'immeuble de Tony. Des escaliers aux larges marches facilitent la descente. Le trottoir est étroit, et nous frôlons presque les habitations. Chaque jour, sur le pas de la porte de l'une d'elles, dans une minuscule cour, se tient une vieille, assise, toute droite, la main posée sur une canne usée. Le noir est sa couleur, il l'enveloppe de la tête aux pieds, depuis le voile qui dissimule ses cheveux d'argent jusqu'aux espèces d'espadrilles en crochet qu'elle chausse. Lorsqu'il fait plus froid ou que le vent souffle avec une vigueur toute particulière, elle couvre ses genoux et parfois ses épaules d'un large châle, noir également, bordé de petites franges. Elle ne bouge pas. Elle est là, ne somnole ni ne rêve ; en retrait, les yeux ouverts, elle regarde la vie en mouvement. Rien ne semble la surprendre, rien ne la sort de sa contemplation. Elle ne participe plus. Simplement, elle constate. Cette moto qui grimpe la colline, cette voiture dont le conducteur a mal anticipé la pente et qui cale juste devant chez elle, la camionnette du facteur qui passe. De temps à autre, un voisin lui dit bonjour. Polie, elle adresse un salut en retour : c'est la seule chose qui brise son immobilité, mais aussitôt après elle retrouve sa posture de statue.

Un après-midi où la ville est particulièrement alanguie sous l'effet des premières chaleurs, sa voix me surprend tellement que je manque de tomber à la renverse. Je l'imaginais fluette, chevrotante. Elle est forte au contraire, et c'est un bonjour rocailleux qu'elle m'offre à l'improviste alors que je passe devant la petite cour où elle veille.

– *Boa tarde*, réponds-je en m'appliquant, soucieuse de mon accent.

Mais la vieille ne fait plus attention à moi. De nouveau elle a quitté la scène, déjà muette, déjà invisible, spectatrice attentive à la manière dont se joue la pièce, à la façon dont chacun interprète son rôle, bien que personne ne sache vraiment ce qu'elle en pense.

Je m'éloigne, songeuse.

OceanofPDF.com

Souvent, nous nous contentons de rester chez Tony, parce que l'appartement est vaste et très beau. Une fois éradiquées l'odeur de renfermé et l'épaisse couche de poussière qui recouvrait tout, il est très agréable de s'y calfeutrer, de s'allonger sur un transat sur la grande terrasse, de savourer la douce chaleur d'avril même quand la température monte et qu'elle provoque picotements et frissons, entre caresse et brûlure. Un bateau passe. Les mouettes veillent. Les klaxons retentissent, mais me tirent rarement de ma bienfaisante léthargie.

Peu à peu les touristes arrivent. La plage est plus fréquentée, les promeneurs s'y attardent et le sable garde les traces que les pas ont laissées, jusqu'à ce que les marées et le vent l'aplanissent pour lui redonner une virginité.

Tony et moi aimons y marcher. Il faut descendre pour y accéder, la ville ayant édifié, depuis longtemps déjà, une digue afin de se mettre à l'abri d'une montée soudaine des eaux. À marée haute, l'étendue de sable disparaît quasiment, et il arrive que nous nous collions contre le mur pour nous soustraire à l'assaut d'une vague plus entreprenante.

La plage est étroite, mais longue. Elle est séparée en deux parties distinctes par un fort du ^{xvii}^e siècle. Quand Tony mentionne la date, cette information fait aussitôt naître l'image de pirates méridionaux coiffés de perruques ridicules, mais bientôt je la chasse pour me laisser aspirer par la ronde des mouettes qui disputent aux pigeons quelques restes de nourriture.

Tout au bout, des barques traditionnelles amarrées au port cahotent au gré du ressac. Tony évoque alors tout ce qui se soustrait à notre regard, il dit qu'il m'emmènera là-bas, à l'ouest. Il fait un signe de la main pour m'indiquer la direction. Tout y est différent, absolument tout, le littoral est immense, sauvage, il n'y a pas de digue pour se parer contre la colère

de l'Atlantique, et seuls quelques hommes minuscules osent se dresser face au gigantesque océan.

À l'autre extrémité, la montagne marque la limite de la plage. Un mur naturel qui s'oppose à la mer. Un nombre incalculable de générations furent les témoins aveugles de cette lutte, car il faudrait visionner l'enchaînement des frappes et des ripostes en accéléré pour en saisir tous les enjeux. Là, ce rocher immense qui trempe dans l'eau : une blessure. Un stigmate. La cicatrice est visible, c'est ce trou dans la montagne où la végétation n'a jamais repoussé, laissant la pierre à nu, comme écorchée. Le gros caillou s'est détaché du sommet, un jour pareil aux autres, a dévalé la pente, s'est écrasé en faisant fuir les mouettes affolées. Ici, à la base, les vagues frappent avec une régularité qui a eu raison de la roche, et un large creux s'accroît à mesure que l'écume s'y engouffre, la pénètre, la ronge. La civilisation, en investissant le théâtre de l'immémorial, combat entre la terre et la mer, a pris soin d'avertir le promeneur aventureux : attention aux chutes de rochers, lit-on sur un panneau au pictogramme évocateur. Des accidents ont parfois lieu, plus au sud, sur les plages bondées de l'Algarve où les touristes, principalement allemands ou scandinaves aiment poser leur serviette, indifférents à la colère des dieux et au fait que, cette fois-ci, le ciel pourrait vraiment leur tomber sur la tête.

Tony parle , et nous nous faufile entre les pierres, intrépides nous aussi, une vague nous mouille les pieds, je pousse un cri de surprise qui s'accentue lorsque Tony entreprend de m'éclabousser.

Tony aime me montrer les alentours, et je ne demande qu'à découvrir. Il a prévu une virée sur les lieux historiques les plus prisés, vers le nord, avec une halte à Lisbonne que je ne connais pas encore. Aujourd'hui il m'emmène jusqu'au parking. Une fois à la voiture, il m'ouvre la portière et m'invite, d'une révérence, à y prendre place. Je ris de ces simagrées et je monte.

Les routes sont sinueuses, elles longent des précipices, épousent les flancs rocaillieux des montagnes et semblent ne mener nulle part. Les rares villages traversés sont déserts, les cafés fermés, même les arrêts de bus, constitués de trois plaques de zinc mal assemblées, dépourvus de

tout, y compris d'un simple siège, ont l'air d'avoir été oubliés. Quelle ligne desservirait ces lieux ? D'où pourraient bien venir les passagers éventuels ? Pour aller où ?

Le feuillage des arbres se rejoint au-dessus du bitume. La clarté du jour y pénètre avec peine, en de longues lances lumineuses jetées du ciel. Plus loin, des nuages apparaissent, se multiplient tandis qu'une brume, fine d'abord, s'épaissit, dissuasive, à mesure que nous avançons. Je ne demande pas où l'on va, et Tony ne me donne aucune explication. Vient un moment où le chemin s'élargit pour déboucher sur un vaste parking quasiment vide. Un panneau indique le lieu : Cabo Espichel. Lorsque je descends, une bourrasque de vent me déstabilise et manque d'arracher la portière. Je sursaute sous l'effet de surprise et m'empresse de la refermer.

Des vendeurs ambulants proposent toutes sortes d'objets, coquillages, breloques et même des bougies et des talismans offrant santé et protection. C'est que le lieu est propice à ancrer les superstitions.

– Certains considèrent que les promeneurs ressentent, à un moment, l'envie incontrôlable de se jeter du haut de la falaise, me dit Tony, amusé.

La falaise. Bien sûr. Nous sommes sur une falaise, ce qui explique le vent qui décoiffe et les gouttelettes qui flottent dans l'air et dont on se demande si elles viennent du ciel ou de l'océan. Il fait soudain sacrément froid. Tony enveloppe mes épaules d'un bras protecteur, et, serrée contre lui, j'avance, tête baissée pour mieux vaincre la force des éléments.

Devant nous, un bâtiment déploie deux ailes ourlées d'arcades sous lesquelles se nichent de nombreuses portes. Toutes sont murées, comme les fenêtres. Au centre, une église. À l'autre extrémité, face à elle, se dresse une grande croix en pierre, indifférente aux intempéries et aux années qui ont réduit le site, dont on devine la splendeur passée, à une triste ruine.

Quelques promeneurs vêtus de parkas et protégés par de larges capuches nous dépassent. Je grelotte maintenant. Nous avançons vers l'église qui s'avère fermée, mais je comprends que ce n'était pas le principal point d'attraction lorsque Tony m'invite à poursuivre. Nous sortons de l'enceinte du sanctuaire, et devant moi s'ouvre la porte d'un autre monde. Car c'est bien de cela qu'il s'agit. Un promontoire rocheux abrupt, aux herbes rampantes, vertes, jaunes, parfois fleuries, ondulant sous l'effet de vents hostiles dont le grondement se mue, en s'engouffrant

sous les arcades du bâtiment, en un sifflement démoniaque.

Je plisse les yeux. La mer est là, étouffée par les nuages bas, noirâtre et couverte d'une écume fébrile. Pourtant Tony m'affirme que, lorsque le ciel est clair, il n'y a nulle part ailleurs d'océan plus bleu que celui qui frappe la falaise en contrebas. Pour l'heure, éblouie par les nuances d'un gris intense, gris des cieux, gris des flots, je contemple l'immensité sans savoir si c'est le début ou la fin d'un univers. C'est l'espace de la transition, de la confrontation, du déchaînement de forces contraires, et soudain c'est comme si je me trouvais au cœur même de la rencontre titanesque entre le solide et le liquide, entre le bien et le mal.

Au bord du promontoire se tient une minuscule chapelle blanche. Paisible. Son rebord donne directement sur le vide. La falaise s'arrête à pic, comme coupée net d'un coup de hache géante dont la lame invisible a épargné par miracle le charmant lieu de dévotion. Il demeure en équilibre et attend que l'érosion, progressivement, disloque et précipite ces pierres édifiées par l'homme tout en bas, et rende la roche à la nature toujours victorieuse.

Des touristes prennent des photos. D'autres s'assoient, pieds dans l'abîme à plus de cent mètres d'altitude. Les puissantes rafales les poussent en arrière, puis en avant. Ils tanguent. C'est une danse macabre avec une mort dont ils ne voient pas le visage, qui a revêtu le masque de la farce et du jeu, qui n'offre rien de plus, en apparence, que la promesse de l'impressionnant selfie partagé sur les réseaux sociaux. Mais c'est la mort quand même.

– Elle est partout, me dit Tony. Ici, on ne compte plus les suicides. Avant, la barrière qui empêche l'imprudent de s'avancer près du bord n'existait pas. Mais certains s'en moquent, qu'elle soit là ou non. Ils l'escaladent et passent. Certains sautent. D'autres viennent en voiture. Mais viens. Approche.

Prise de vertige, je me penche à peine, maintenant les fesses en arrière, et je devine tout en bas, en effet, la carcasse ratatinée d'une vieille auto, entre deux rochers. Elle a sans doute été rouge, mais aujourd'hui la couleur est difficilement reconnaissable. Un instant, je me représente très nettement ses occupants, son conducteur du moins. J'essaie de comprendre ce qui peut passer par la tête de celui qui vient jusqu'ici, à l'une des extrémités les plus occidentales du continent européen, qui voit

la fin du monde droit devant lui et qui, délibérément, plonge.

Loin, si loin, un navire longe la côte, peut-être en direction de Lisbonne. Le phare ne diffuse pas encore la lumière qui, cette nuit, sera seule à pourfendre les ténèbres.

Pour l'heure, le brouillard s'épaissit. Il est facile d'imaginer une population gavée de superstitions transmettre toutes sortes de légendes, génération après génération, pour exprimer tout le mysticisme qui se dégage du lieu. Tony m'en fait le récit tandis que je fixe l'horizon, et j'arrive presque à la voir, la Vierge émergeant des flots sur le dos d'une mule, avant de gravir la falaise, telle qu'elle est apparue, dit-on, à des villageois, des siècles plus tôt. Il y aurait encore, gravée dans la roche, l'empreinte des sabots de sa monture.

– Et tu sais ce que sont ces traces, en réalité ?

– Non, qu'est-ce c'est ?

Ici il redevient un enfant, bouillant d'excitation. Je secoue la tête et attends sa réponse.

– Ce sont des traces de dinosaures, Clarisse. Là où nous nous tenons, les dinosaures ont marché.

Je frissonne.

– Rentrons, dis-je.

Nous nous frayons un passage entre les buissons pour revenir en arrière : l'église, le sanctuaire, la croix bien alignée. Je meurs de froid, et Tony resserre son étreinte. Il est dix-sept heures. Déjà, le jour commence à s'assoupir. Lorsque nous arrivons à Sesimbra, il fait nuit depuis longtemps. Je me suis endormie en chemin.

Quand je passe cette fois-ci, c'est moi qui la salue.

– *Boa tarde* !

La vieille tourne son visage vers moi :

– Olá ! répond-elle en découvrant une bouche dépourvue de dentition, où seule une incisive rebelle s'accroche encore à la gencive supérieure.

Je ralentis un peu l'allure jusqu'à ce que ses yeux perdent leur éclat. Ils restent dans ma direction, mais me traversent désormais comme s'ils avaient cessé de me voir.

Tony connaît la vieille de vue. Quand il était petit, elle était déjà là. Les voisins l'appellent Dona Capitolina. De mémoire de commère, elle a toujours vécu à Sesimbra. Son mari est mort il y a trente ans, pris dans un feu de forêt, coincé comme ça, sur la route, au milieu des herbes jaunes assoiffées et des eucalyptus. Il a aperçu la fumée, mais ne s'est pas inquiété, au mois d'août ce n'est pas ce qui manque, les incendies. Quand il a vu les flammes, il a certainement essayé de faire demi-tour, mais, cerné, il périt dans l'œil de la fournaise. On a retrouvé son véhicule calciné le lendemain matin, la ferraille et les pneus fondus ne formaient plus qu'un tas rougi, noirci, racorni. Dona Capitolina a revêtu les habits sombres dont elle ne se séparera plus, car pour les veuves d'un certain âge sortir du deuil est impossible. L'affliction prend la forme d'un linceul noir dans lequel on se drape.

– Est-ce que tu sais si elle a des enfants ?

Tony hausse les épaules d'un air agacé, peu intéressé par la vieille, et soupire :

– Aucune idée, mais si elle en a ils ne lui rendent certainement pas souvent visite.

À force de me voir aller et venir, monter et descendre les escaliers de la Rua dos Pescadores et de la Rua Afonso Henriques jusqu'au Largo do Calvário, une petite place où ont lieu, d'après Tony, réunions de quartier et processions religieuses, les habitants commencent à me connaître. Ils me disent bonjour et me gratifient d'un sourire, qui est bien souvent, de par son caractère universel, le seul présent qu'ils aient à offrir à un étranger.

Progressivement, on m'appelle d'une bien curieuse manière : Nina, dit le serveur en me voyant. *Obrigado*, Nina, dit l'épicier en me rendant la monnaie un jour où j'étais allée lui acheter des œufs. Même la vieille Capitolina s'y est mise : Nina, Nina.

– Ils sont tarés, les Sesimbriens ! On dit Sesimbriens ? Ah, Sesimbrense ? Oui, mais ça, c'est en portugais, en français il doit y avoir une autre manière de le dire. Bref, pourquoi tout le monde m'appelle Nina ? Ils se foutent de ma gueule ou quoi ?

Tony ne fait pas grand cas de mes interrogations, il ne sait pas, me croit à peine, j'ai dû mal comprendre, les gens ça n'invente pas un prénom sorti de nulle part comme ça, voyons.

Je lui suggère de venir avec moi plutôt que de sous-entendre que je délire, que je suis folle. Il se laisse entraîner en riant de l'importance que j'accorde à l'affaire. Cet après-midi-là, nous prenons soin d'entrer dans de nombreux commerces, je demande le prix de babioles, de bracelets tissés, une paire de tongs, un chapeau de paille. On me donne l'information voulue, simplement, sans rien ajouter, et Tony commence à glousser, moqueur, jusqu'au moment où je croise le serveur de l'un des restaurants devant lequel je passe quotidiennement, et qui, toujours, me salue chaleureusement. Pas de raison qu'il en soit autrement aujourd'hui. Dès qu'il m'aperçoit, il s'écrie joyeusement :

– *Bom dia*, Nina !

Je me tourne vers Tony, triomphante.

– Ah, tu vois ! Nina ! Il m'a appelée Nina !

Tony me considère un instant sans mot dire, perplexe, et son silence semble confirmer ma victoire. Puis il part d'un grand rire et, une fois qu'il parvient à reprendre son souffle, il me dit :

– Mais non, Clarisse ! Il t'appelle « *menina* ». Ça veut dire « petite fille », mais on peut l'utiliser pour les jeunes filles aussi. *Menina*, pas

Nina ! Nina... Pfff...

Et le voilà qui repart dans son hilarité tandis que, vexée (je ne peux pas deviner, s'ils bouffent les syllabes, m'nina qu'ils disent, les abrutis), j'attends qu'il passe à autre chose. Mais c'est mal le connaître.

– Ma chérie, c'est décidé, à partir de maintenant, je vais t'appeler Nina.

Le soir, après le dîner, Tony et moi discutons, regardons des films sur Internet ou, si le temps le permet, nous squattons sa terrasse, chacun dans son transat. On reste là des heures à contempler ces millions d'étoiles dont certaines, de temps à autre, déchirent le ciel et le traversent si rapidement qu'elles m'arrachent un sursaut. Je fais toujours un vœu alors.

Au moment de me coucher, il arrive que j'aille dans son lit. Pas du tout pour lui sucer la bite en douce pendant qu'il est endormi, c'est fini tout ça, on ne se touche pas davantage qu'on ne reparle de cet épisode. Nous discutons des heures, lumière allumée, lumière éteinte, peu importe, et alors qu'au début je regagnais mon lit avant que le sommeil ne me prenne je reste de plus en plus souvent. Le matin, le soleil filtre à travers les stores mal fermés, et nous nous réveillons dans la chaleur de l'autre.

Peu à peu je m'efforce de ne plus penser à la vie que j'ai laissée en France, j'en chasse les réminiscences avec application. J'aime ma nouvelle routine, bien qu'elle soit totalement déraisonnable. On n'est pas censé se soustraire, à treize ans – quatorze ans le 22 avril, bientôt – à l'existence que les parents ont programmée pour leur enfant, tant pis si le costume a toujours été trop étroit, il faut le porter, encore et encore. Eh bien non, écoutez-moi bien les gens, je n'en veux pas, moi, de votre vêtement étriqué. Pas quand il étouffe, pas quand il camisole, quand il empêche d'avancer ; bien sûr qu'il faut s'en défaire, le déchirer avec ses ongles, avec son désespoir, évidemment qu'il faut le brûler, puis partir, nue, seule, et enfin renaître à soi-même.

Quand l'étoile filante passe, je prie pour qu'on ne me retrouve jamais.

L'appel a eu lieu à l'automne. C'était la brigade des mineurs.

Évidemment, l'école avait fait un signalement, considérant que l'affaire était grave.

C'est à cette période-là, je crois, que maman a commencé à se ronger les doigts comme un chien mâche compulsivement son os. Je la revois les porter constamment à sa bouche, les traits tendus, tordus, torturés.

Elle est devenue plus insistante aussi. Pourquoi avais-je fait ça ? Hein ? Clarisse, ma chérie, tu peux tout dire à maman. Comment l'idée t'est venue ? Où as-tu vu ça ? Est-ce que quelqu'un t'a fait quelque chose ? Qui ? Qui ! Dis-moi ! Mais bon sang, Clarisse, réponds-moi !

Les sanglots qui suivaient, qu'elle ne retenait plus, me terrifiaient, j'étais celle que l'on sommait à la fois de parler et de se taire, celle qui devait couvrir le responsable, mais qui, complice, devenait plus fautive que le coupable lui-même.

Nous nous sommes rendus à la convocation un mardi matin. J'ai dû louper l'école. Une dame m'a fait entrer dans une pièce. Mes parents n'ont pas pu m'accompagner, et la porte s'est refermée sur eux alors que je les cherchais encore. La dame était gentille, mais la caméra m'a intimidée, cet œil pointé sur moi qui immortaliserait tout ce que je dirais, pour que je n'aie pas besoin de revenir plusieurs fois répéter la même chose.

Au début, j'ai refusé de parler. Je disais que je ne savais pas, mais la dame écoutait les signes, elle comprenait mes gestes, disséquait mes feintes, contraît mes esquives.

Elle m'a coincée.

Pas complètement. Il a fallu revenir une deuxième fois pour que j'abdique et que j'aille jusqu'au bout des révélations. À l'issue du premier interrogatoire, je n'ai réussi à divulguer qu'une chose. Une seule. Je l'ai dit à la dame. Et

ensuite je n'arrivais plus à arrêter de le répéter en boucle, comme un automate. La parole trop longtemps contenue, soudain, s'emballe.

Et c'est, bien sûr, le premier mot que ma mère a entendu quand on l'a fait entrer dans la pièce, ma mère uniquement, qui n'a pas tout de suite compris pourquoi on n'invitait qu'elle et pas son mari, du moins jusqu'au moment où je l'ai regardée et où je lui ai dit, sans ciller :

– C'est papa.

OceanofPDF.com

Je n'aurais jamais cru qu'elle m'inviterait à entrer. Elle est sur sa chaise, comme toujours, lorsque je passe.

« Olá ! », me fait-elle en souriant, dévoilant sa dent unique, longue et jaune. Cette fois, la vieille n'attend pas que je m'éloigne et me fait signe d'approcher. Un peu étonnée, presque intimidée, j'hésite un instant, puis franchis le portillon, descends les deux marches, et me voici chez elle.

– *Anda ! Anda !*³ fait-elle en se levant.

Le mouvement lui coûte. Elle décompose chaque geste. D'abord une main se pose près de sa cuisse. Ses fesses se soulèvent péniblement, de quelques centimètres à peine, et Dona Capitolina réprime difficilement une grimace. Elle appuie davantage sur son bras, déplie sa jambe et reste quelques secondes dans cette position, en équilibre précaire, plus du tout assise, mais pas vraiment debout non plus. Je la vois tanguer, elle stabilise le vacillement grâce à sa main droite qui immobilise fermement la chaise tandis que la gauche agrippe le dossier. Je remarque ses doigts déformés par l'arthrose, les articulations sont épaisses et noueuses, mais la poigne est robuste. Elle s'entête, elle se hisse, et soudain la voilà dressée sur ses jambes arquées.

Je ne me la représentais pas si menue : elle m'arrive à peine plus haut que l'épaule, et, même si je suis plutôt grande pour mon âge, je suis loin d'être une géante. Dona Capitolina est minuscule et me considère maintenant du haut de sa toute petite taille.

– *Vem !* ordonne-t-elle en saisissant sa canne.

Elle me tourne les talons et se dirige vers la maison.

La porte est ouverte. Elle fend le rideau antimouches composé de longues lanières multicolores, et, dans un bruit de plastique, je m'engage derrière elle. Les pièces sont sombres. Les volets sont restés fermés, sans doute pour garder éloignée la chaleur extérieure. De fait, l'habitation est

relativement fraîche alors qu'aucune climatisation ne vient artificiellement réguler la température. Nous nous arrêtons dans la grande cuisine, Dona Capitolina baragouine une phrase absolument inintelligible, je hausse les épaules d'un air désappointé.

– Je ne comprends rien du tout, lui dis-je en français.

Elle éclate de rire.

– *Francesa ? És francesa, menina ?*

Cette fois j'entends le « menina », et plus le prénom Nina que je croyais avoir identifié au début. J'acquiesce d'un signe de tête, ouais, voilà, je suis *francesa*. Fugosa, même. Ça se dit « fugosa » en portugais ? Pourchasseda par la policia, si tu veux tout savoir.

Je lui dis ça, à la vieille, mais elle sent bien que c'est n'importe quoi, elle se met à rire de nos vaines tentatives pour communiquer, sa dent accroche un rai de lumière et luit un instant dans la pénombre. Puis elle s'affaire, fouille dans ses placards, fébrile, me présente un paquet de biscuits, me propose un verre de lait. Je déteste le lait, mais j'accepte pour lui faire plaisir, et en effet elle paraît ravie.

– Capitolina, dit-elle en frappant sa poitrine avec le plat de sa main biscornue.

Je reproduis le même mouvement tout en disant :

– Nina... Nina.

Ses yeux rieurs accrochent les miens, elle répète plusieurs fois « Nina » comme si elle avait de la difficulté à mémoriser un prénom et, tout en continuant à psalmodier « Nina, Nina », elle se tourne, attrape une pomme, la coupe en deux, puis en quatre, se met à l'éplucher précautionneusement en prenant soin de ne retirer que la peau et d'épargner le fruit avant de m'offrir les morceaux ainsi préparés. Je la remercie, ça je sais dire, *obrigada* la vieille, t'es bien sympa quand même. Dona Capitolina me répond un truc en portugais, si ça se trouve elle m'insulte, ou alors elle essaie de m'empoisonner avec sa pomme, elle a d'ailleurs un petit air de sorcière avec son nez crochu, son visage ratatiné et sa dent menaçante, mais cela m'est bien égal, car déjà je sais que je reviendrai la voir.

– Nina, non, sans blague ? me fait Tony quand je lui raconte.

– Ben quoi ? Je n'allais pas dire Clarisse. Cela aurait été le meilleur moyen de se faire repérer. Imagine, si elle nous balance aux flics.

Il éclate de rire.

– Sérieusement ? Et où est-ce qu'elle aurait entendu parler de toi ?

– Ouais, bon, d'accord, tu as sans doute raison. Mais j'aime bien Nina, moi.

– O.K. Moi aussi j'aime bien Nina, dit-il avec un clin d'œil.

J'y retourne. Nous prenons des habitudes. Parfois elle me prépare une tasse de chicorée et une tartine. À d'autres moments elle m'épluche des pommes. Il y a des grands-mères qui font des gâteaux, son truc à elle c'est de filer des pommes à ses invités.

De l'autre côté de la maison, la cuisine s'ouvre sur une espèce de terrasse ombragée, bordée d'arbustes. Je reconnais un olivier à droite, et un peu plus loin un oranger, à côté d'un figuier. Dans un coin trône un vieux lavoir en pierre, une sorte d'imposant bac de la taille d'une petite baignoire, mais avec des parois plus hautes, surmonté d'une plaque ondulée sur laquelle on frotte et frappe les vêtements pour les dégraisser. À en juger par l'eau blanchâtre qui le remplit, Dona Capitolina trouve assez d'énergie pour s'en servir encore, comme elle le faisait du temps de sa jeunesse. Au-dessus du lavoir, deux serviettes sèchent, accrochées aux fils suspendus, et se balancent au gré des rafales, diffusant à chaque mouvement l'odeur du savon frais. La vieille commente tout à mesure que je découvre les lieux, elle me raconte certainement les anecdotes attachées aux endroits, aux objets, sans se formaliser de mon absence de réaction. Ses mots sont pour moi dénués de sens, mais la musique de sa voix enrouée me porte, moi si légère face à ce chant qui dit le poids des ans.

Dans un tiroir du lourd buffet de la salle à manger, elle attrape un album photo. Elle le tient entre ses mains comme s'il s'agissait d'un animal blessé qu'un mouvement brusque pourrait achever. Les pages tournent, les vieux clichés défilent. Beaucoup sont abîmés, de grosses taches jaunâtres ont fait disparaître un œil, parfois un sourire, que la mémoire reconstitue ou, à défaut, que l'imagination redessine. Elle s'attarde sur l'image d'une jeune fille, les cheveux bruns, la vingtaine

conquérante. Dona Capitolina s'agite : « *Sou eu, eu... !* »⁴ insiste-t-elle avec une sorte de fierté nostalgique. Je cherche sur son visage tassé, bardé des rides qui strient les peaux molles, les traces de sa beauté d'antan, mais plus rien ne permet de faire coïncider les deux réalités.

Je reconnais son mari un peu plus loin, pour avoir déjà vu son portrait accroché bien en évidence sur l'un des murs du salon. Il pose, la cravate serrée, le costume sévère, mais le regard doux. La vieille s'émeut moins devant le mort que face à sa jeunesse enfuie. D'autres portraits sont exhibés, les photos sont maintenant en couleur. Je devine qu'elle a une fille, des petits-enfants peut-être, aussi peu présents dans son existence actuelle que l'époux défunt.

Quand je rejoins Tony, la ville est baignée d'une lumière aux reflets orangés et somnole, plongée dans un silence que seul brise le froissement du linge pendu aux fenêtres, régulièrement agité par le vent.

3. « Viens ! Viens ! »

4. « C'est moi, moi... ! »

Une semaine avant mon anniversaire, je dis à Tony que je vais avoir quatorze ans. Il cherche à savoir ce qui me ferait plaisir, me promet un cadeau. Je reste silencieuse, ce que je voulais il me l'a déjà offert, une évasion, un horizon, un nouvel air à respirer. J'ai l'impression de lui devoir la vie même. Mais il insiste, quatorze ans c'est important, quatorze ans, quatorze ans... Son enthousiasme soudain faiblit, son regard se voile, et il se fige, songeur. Quatorze ans, c'est l'âge qu'il avait quand l'accident s'est produit. C'est aussi celui qu'aurait Milla aujourd'hui. C'est l'âge que l'on n'atteint jamais, ou celui où tout s'arrête.

Deux jours plus tard, alors que nous nous baladons, Tony rencontre une connaissance. Un homme trapu, lourdaud, qui brusquement se dirige vers nous avec de grandes exclamations. Il traverse la rue d'un pas déterminé en ignorant la camionnette qui le klaxonne, se jette sur nous, broie Tony contre son torse pour l'embrasser. Il le repousse ensuite presque brutalement, le temps d'essuyer une larme de son doigt boudiné, avant de sourire en pleurant, de rire en criant et, après quelques longues minutes de ces bruyantes démonstrations, le gros s'arrête sur moi, les yeux se fendent, inquisiteurs, tandis que Tony bredouille quelques mots hésitants aux questions que l'autre lui pose. Il n'est pas nécessaire d'en saisir le sens pour deviner l'embarras, percevoir la conviction chancelante de Tony, la suspicion de son interlocuteur. La peur se met à grandir au creux de mon ventre. Il veut savoir qui je suis. *Ce que je fais là.*

Quand enfin nous repartons, j'exige un compte-rendu détaillé de l'échange. Tony me rassure comme il peut, bien qu'il ne soit pas très serein lui-même. Il a prétendu que j'étais une amie, l'autre a compris « petite amie », et personne n'a démenti. Tony a casé dans la conversation que j'avais dix-huit ans – dix-huit ans ! il est fou ! –, que nous étions en vacances quelque temps, le gros a pleurniché en souvenir

du passé, c'était un ami de son père, son pauvre père, que Dieu garde bien son âme, et sa mère, qu'elle était belle sa mère, et sa sœur, mon Dieu quel malheur, mais ça lui a bien fait plaisir de revoir Tony, qui est devenu un homme maintenant. Grand. Costaud. Viril, ajoute-t-il avec un clin d'œil en louchant dans ma direction. Ses parents seraient fiers de lui. Il s'éloigne avec la vague promesse d'un rendez-vous, d'une bière partagée au café de Zé un de ces jours, et bien sûr Tony dit oui, oui à tout, pourvu que ça ait l'air normal, mais c'est avec une anxiété accrue que nous redescendons vers la plage.

– Il faut qu'on sache où ça en est, dis-je à Tony alors que nous mangeons une glace, assis sur le sable.

– Où ça en est, quoi ?

– L'enquête. Si on me cherche toujours. Et surtout, où est-ce qu'on me cherche. Si la pétasse de concierge a ouvert sa gueule, si on a fait le lien avec toi. Ce genre de choses. Je veux savoir.

– Je croyais qu'on ne voulait justement pas savoir, rétorque-t-il d'un ton sec.

On n'en a jamais parlé, en réalité. Nous avons fui la France avec un sentiment d'urgence, et tant que nos poursuivants demeureraient invisibles nous avons préféré nous persuader qu'ils n'existaient plus. Mais on avait malgré tout conscience qu'on portait des œillères, et ça nous arrangeait bien d'occulter les emmerdes périphériques.

Tony a un ordinateur chez lui, mais notre utilisation d'Internet se limite au visionnage de films, à la recherche d'une information précise, une adresse, des horaires, un itinéraire, guère davantage. On évite tout ce qui ressemble aux pages d'actualités ou aux réseaux sociaux. Tony a troqué son téléphone portable français contre un nouvel appareil doté d'une carte SIM locale prépayée, qu'il s'est procuré après avoir balancé un faux nom au vendeur qui insistait pour mentionner une identité sur la facture.

– Eh bien maintenant, je veux savoir, dis-je après quelques minutes de silence.

– O.K., répond simplement Tony.

Et il se lève sitôt sa glace terminée pour se mettre à marcher d'un pas rapide vers notre immeuble.

Finalement nous ne trouvons rien à part l'avis de recherche. Les articles sur l'enquête sont devenus rares et, quand il y en a, ils n'occupent plus que quelques lignes dans les journaux, coincées au milieu d'autres informations. Il semblerait que le pervers soit toujours en détention, en tout cas il n'en est plus vraiment question. Je demeure introuvable, mais combien d'enfants, d'adolescents se volatilisent chaque année, dont on perd à jamais la trace ? Il suffit de parcourir quelques sites dédiés pour s'en rendre compte. Le monde est criblé de l'absence de ces petits disparus, et l'oubli s'est posé comme un couvercle sur leur histoire.

Partiellement rassurés, nous nous déridons. L'épée de Damoclès suspendue au-dessus de nos têtes ne s'efface pas complètement, mais on retrouve l'envie de rire, de déambuler dans la ville sans s'embarrasser de stress ou de paranoïa. En avril, la plage prend vie et se remplit, lorsque le temps le permet, de serviettes et de parasols. Les boutiques, les cafés, les glaciers fermés pour l'hiver rouvrent. Les soirs s'animent en même temps qu'ils se réchauffent.

Je sors dans les bars, et une ou deux fois en boîte. Personne ne me demande ma carte d'identité. On danse jusqu'à ce que la tête tourne et que le rire s'épuise. Tony discute avec des types louches, il a trouvé de quoi rouler quelques joints. La musique rend tout plus facile, mon cœur se cale sur les basses, et je me perds dans l'instant, j'oublie qui je suis et qui je voudrais être. Les gens autour recherchent comme moi l'amnésie qu'apportent les nuits festives réussies. C'est beau, cette euphorie de la jeunesse qui, seule, permet de se sentir immensément puissant grâce à de si petites folies.

Je goûte à mon premier cocktail, une caïpirinha bien dosée. La cachaça à quarante degrés dans mon corps jusque-là vierge de tout alcool montre vite ses effets. Jamais je n'ai autant ri. Jamais non plus je n'ai été aussi malade le lendemain. Des souvenirs flous me rattrapent à l'aube entre deux vomissements, ma main qui s'attarde sur Tony, qui effleure son entrejambe, pétrit ses fesses, revient vers son sexe, sa respiration qui s'accélère dans l'obscurité sans qu'il fasse un geste pour me repousser, jusqu'à ce que le sommeil décide que ça suffit les conneries et mette un terme à nos attouchements nocturnes.

– Peut-être qu’il faudrait qu’on bouge un peu, me propose Tony le 20 avril.

Je lève vers lui un regard interrogateur.

– Comment ça ?

Il a envie de me faire découvrir le Portugal. Pas tout le pays, bien sûr, mais la région élargie au moins, me montrer Lisbonne pour commencer, la ville est à quelques dizaines de kilomètres à peine, et nous n’y sommes même pas encore allés ! Cela fait des semaines qu’il en parle.

Je le sens anxieux plus qu’enthousiaste. Il guette ma réaction, mais celle-ci tarde à se manifester. Sesimbra me fait l’effet d’une bulle confortable, pas totalement opaque, mais à défaut de nous dissimuler aux yeux du monde elle est rassurante. Partir sur les routes maintenant, c’est renoncer à un point d’ancrage pour s’exposer à des dangers dont on ignore la véritable nature. Pour Tony, c’est exactement le contraire : rester statique, s’enfermer dans une routine où les mêmes trajets, les mêmes rencontres se répètent quotidiennement focalise l’attention et augmente les risques d’être localisés.

– Bon, d’accord, si tu veux, finis-je par lâcher à contrecœur.

Le soir, je prépare un sac pour quelques jours avec les affaires que Tony m’a achetées depuis notre arrivée et qui m’ont permis d’adapter ma tenue à la saison.

Le départ se fait le lendemain. La ville semble encore ensommeillée quand nous la quittons, je vois les tables que l’on installe sur les terrasses, on ouvre les parasols, les touristes de l’hôtel voisin prennent leur petit-déjeuner, mais déjà certains, plus matinaux, sortent faire un tour sur la plage.

Je reconnais la route par laquelle nous sommes arrivés des semaines – des siècles ? – auparavant. Nous la suivons plusieurs kilomètres durant,

puis nous bifurquons à gauche.

– Nous allons nous arrêter sur une plage que je veux absolument te montrer, Nina.

Naturellement il dit Nina.

Tandis qu'on roule, il m'explique. Ce n'est pas une plage comme Sesimbra, domestiquée et urbaine. Elle est beaucoup plus sauvage. Pas déserte, oh ça non, c'est certainement la plus habitée de toute la côte au sud de Lisbonne. Elle est sauvage, mais peuplée, voilà. Il rit en voyant mes sourcils se froncer. « Tu comprendras quand on y sera », ajoute-t-il.

Nous traversons une zone forestière à la végétation littorale, où les arbres se sont enracinés sur une terre orange qui ressemble déjà à du sable, puis, entre les feuillages qui masquent l'horizon, j'aperçois l'océan dont les vagues s'écrasent sur une immense plage rectiligne qui semble n'avoir ni début ni fin. Tony ralentit l'allure et me montre, à droite, la silhouette embrumée d'une masse montagneuse, la Serra de Sintra, à l'ouest de Lisbonne. À ma gauche, vers le sud, les falaises paraissent s'arrêter net après un arc de cercle qui définit la côte. Le cap Espichel, au loin, ferme notre champ de vision.

La route descend vers la plage où je découvre un village construit quasiment sur le sable. Un ruban de petites maisons se déroule sur plusieurs centaines de mètres. Le chemin devient difficilement praticable, il est criblé de trous et met les amortisseurs à rude épreuve. La voiture cahote, et nous avançons au rythme des secousses. À gauche se dressent quelques hangars, j'aperçois un tracteur devant l'un d'eux. « Cela appartient aux pêcheurs », me dit Tony.

Tony semble tout connaître comme s'il avait toujours vécu là.

– Tu venais souvent ici lorsque tu étais petit ?

Il achève de se garer. En sortant de la voiture, je suis frappée à la fois par une bourrasque qui me pousse violemment en arrière et par l'odeur de poisson. Tony claque la portière, plante ses yeux dans les miens et me dit, ému :

– Ici, Nina, c'est Fonte da Telha, le village où mon père a grandi jusqu'à l'âge de neuf ans.

Tony et moi traversons ce qui semble être la place du village, au centre de laquelle se trouvent un kiosque rond aux stores fermés et quelques voitures garées. À gauche, un café affiche deux modestes terrasses, l'une côté placette, l'autre côté plage, dont la plupart des tables sont vides. Des éclats de voix laissent supposer que l'intérieur est plus animé, et j'entends encore tonitruer les rires lorsque nous avançons vers la mer.

La plage est calme, mais pas totalement déserte. Les promeneurs déambulent au bord de l'eau d'un pas traînant ou au contraire décidé, selon la motivation de chacun. Quelques serviettes étendues et des parasols épars font l'effet de taches colorées. Des enfants creusent un trou ici, et plus loin d'autres abandonnent le château de sable tout juste achevé aux vagues qui, déjà, viennent en lécher les frêles remparts.

– J'imaginais qu'il y aurait moins de monde, dis-je.

– Il fait chaud, alors ceux qui le peuvent n'hésitent jamais à faire un tour. On est dans la proche banlieue de Lisbonne, ça en fait, des gens qui habitent à proximité.

Autour de nous, les dunes ont dû faire de la place aux hommes. Partout des cabanes de pêcheurs se sont dressées derrière les maisons. Tout semble récupéré : la tôle se marie avec les planches de bois, les portes tiennent à peine sur des gonds de fortune tandis que, accrochée au toit de zinc, une collection d'objets hétéroclites pendouille. Ici, une poupée en cellulose, le corps noirci par les rayons brûlants, est attachée par le cou. Il manque un œil à sa tête étranglée par un fil de fer. Plus loin, un poupon unijambiste côtoie une peluche dont la fourrure, jadis rose, a depuis longtemps perdu son éclat. D'autres babioles crachées par la mer, des filets et des hameçons rouillés complètent cet invraisemblable bric-à-brac tandis que, sur un toit, un buste de Batman monte la garde, les bras croisés, le regard héroïque tourné vers le large, telle l'effigie d'une divinité

protectrice à la proue d'un navire.

Un peu partout autour, les bateaux de pêcheurs attendent de fendre les flots. Les coques sont rouges, bleues, multicolores parfois, toujours finement décorées. On leur a donné des noms de femmes, peints bien en évidence : *Sandra Cristina, Paula Helena, Ana Luisa*. Des chiens au poil rêche se reposent dans leur ombre.

Nous retournons vers les maisons. Quand les bâtiments se resserrent, des venelles au sol sableux émergent de ce vis-à-vis de murs blancs. Parfois des voitures, garées à leur extrémité en barrent l'accès, affichant aux étrangers le caractère privé de l'impasse.

Nous nous arrêtons devant un portillon qui donne sur une cour, au milieu de laquelle une ficelle malmenée par le poids du linge tendu plonge vers le carrelage. Un chat dort du sommeil du juste, imperturbable malgré la caresse du drap qui le frôle au gré de ses ondulations. Tony passe la main à l'intérieur, défait le loquet et, comme un voleur, tourne la poignée en silence. Le chat nous regarde d'un œil, oreilles dressées, moustaches frémissantes et, d'un bond, détale. La porte s'ouvre.

Une femme à la silhouette massive et vêtue d'un tablier aux motifs criards apparaît sur le seuil. Ses cheveux clairsemés, son visage large et sa peau luisante ne l'avantagent guère, et son âge avancé a depuis belle lurette fait disparaître tout ce que la jeunesse pouvait atténuer de ce physique ingrat. Elle nous fixe quelques secondes, l'expression neutre, puis ses yeux s'écarchissent, sa bouche s'ouvre, et la surprise la laisse debout, mais inerte face à Tony. Soudain la vieille se remet en mouvement, elle lâche la cuillère en bois qu'elle tenait dans la main et s'écrie :

– António ! *António*, és tu ?

Et s'ensuivent de longues embrassades ponctuées de cris et de gémissements, qui bientôt se muent en sanglots, puis en rires, offrant en l'espace de quelques minutes un large échantillon d'émotions humaines. Tony n'arrive pas à en placer une, la femme pose mille questions, mais n'écoute aucune réponse, elle vocifère, s'agite et n'interrompt les gesticulations que pour essuyer la larme qui perle au coin de son œil.

Quand elle nous fait finalement entrer, je me tourne vers Tony et lui demande :

– C'est qui ?
– C'est Manuela, la femme de mon grand-père, répond-il.
– Ton grand-père vit ici ?
– Non, il est mort.
– Mais alors c'est... c'est ta grand-mère ?
– Non, fait-il en secouant la tête. Il s'est remarié quelque temps après le départ de sa première épouse. Ma grand-mère l'a quitté en emmenant avec elle ses deux enfants, mon père et ma tante, que je n'ai pas revue et dont j'ignore tout.

Manuela nous interrompt, elle vide ses placards et son réfrigérateur, insiste pour nous faire boire et manger et ne consent à se calmer que lorsqu'elle nous contemple, d'un air satisfait, engloutir les victuailles proposées.

Je pense avec tendresse à Dona Capitolina qui, elle aussi, se soucie de me nourrir dès que je passe sa porte, l'imagine en cet instant assise à contempler la rue et je souris à Manuela.

Bientôt, tout le village accourt pour voir Tony. Chaque nouvel arrivant y va de sa larmichette en hommage au grand-père disparu dont le jeune homme réanime la mémoire. Ils se souviennent de lui lorsqu'il était petit et qu'il venait rendre visite en compagnie de Paulo, enfant du pays. Certains, moins nombreux, l'ont revu il y a trois ans à peine quand, libéré de la tutelle de ses grands-parents français, il est revenu sur les traces de la lignée paternelle.

En fin d'après-midi tout le monde prend congé, c'est l'heure de la pêche. Les hommes revêtent une combinaison cirée et des cuissardes en plastique. La plupart d'entre eux ont un visage buriné, tanné par l'air marin, à la peau épaisse comme du vieux cuir desséché. Des rides profondes figent leurs traits dans l'expression qu'ils affichent le plus, les yeux à demi fermés, le nez froncé, la bouche ouverte pour gueuler une consigne aussi bien qu'une blague, et il semble impossible de leur arracher cette grimace permanente sous peine de voir l'ensemble craquer comme un masque usé auquel on essaierait de faire prendre de nouveaux plis.

Ils montent sur les tracteurs, les chiens courent derrière, les plus rapides d'entre eux parviennent à devancer l'engin, manquent de passer

sous les gigantesques roues sans que le conducteur fasse mine de ralentir ou de les éviter. À chaque fois que je frémis pour l'un d'eux, l'animal esquivé, se laisse doubler en lançant un aboiement mécontent avant d'accélérer pour regagner la distance perdue. La machine et la bête connaissent parfaitement leur chorégraphie et n'en sont pas à leur premier bal.

Arrivés au bord de l'eau, les hommes sautent dans la barque, le tracteur avance encore, fouetté par l'océan, afin d'emmener le bateau suffisamment loin pour lui permettre de flotter. Alors commence un bras de fer périlleux avec la mer : la première vague se fracasse sur la coque, la repousse vers le rivage. Le tracteur insiste pour lui faire gagner quelques mètres supplémentaires. Les voix masculines se perdent dans le vent et le cri des mouettes, le moteur se met à vrombir, et voilà que l'embarcation vainc un nouvel assaut plein d'écume, chevauche la houle et enfin, prend son élan. Je le suis des yeux jusqu'à ce qu'il ne soit plus qu'un point minuscule et que son reflet se confonde avec le mouvement de l'eau.

À différents endroits de la plage, d'autres pêcheurs s'en vont eux aussi en mer, à tour de rôle avant que les tracteurs ne fassent demi-tour pour regagner les hangars, toujours escortés par les cabots qui aboient de concert. Des bateaux sont restés posés sur le sable jusqu'au lendemain matin, et s'en iront lorsque les autres seront revenus. Alors que nous sommes sur le chemin du retour vers la maison de Manuela, nous nous arrêtons devant l'un d'eux. Il est peint en rouge et blanc, avec un blason qui rappelle l'écusson du drapeau portugais. Tony laisse courir ses doigts sur les lettres du nom : *Emilia Maria*. Les prénoms de sa sœur. Je comprends qu'il appartenait à son grand-père et a été repris par d'autres après sa mort. On en a changé la couleur tout en conservant son identité, par respect pour la mémoire du vieux que tout le village appréciait – surtout maintenant qu'il n'était plus là – mais aussi en hommage à sa petite-fille tragiquement disparue.

– Je ne sais même pas comment le bateau s'appelait avant l'accident, me dit Tony. Il l'a renommé quand mes parents et Milla sont morts.

– Il avait le nom de ta grand-mère, peut-être ?

Il rit de bon cœur.

– Oh, sûrement pas ! Il la détestait comme personne.

Joaquim Vicente Castro était pêcheur dans l'âme, un vrai de vrai, de ceux qui portent l'océan en eux. Il était né dans cette communauté installée là depuis des décennies, où plusieurs familles faisaient littéralement la loi. Le littoral était désert à l'époque, et les hommes de la terre n'avaient pas encore été saisis de la folie qui les poussait maintenant à s'étaler sur une serviette pour se faire rôtir au soleil des heures durant. Personne ne venait donc emmerder les habitants, ni contredire les décisions des patriarches.

Les choses ont commencé à changer avec la croissance démographique et l'attrait touristique exercé par le bord de mer. Les machines ont peu à peu remplacé les bœufs pour tracter les barques, et les constructions se sont multipliées. Certaines, illégales, ont même entrepris de coloniser la falaise. Les autorités ont tapé du poing et ordonné la destruction des résidences secondaires édifiées par les citadins. Elles ont essayé, dans la foulée, de s'attaquer aux maisons des pêcheurs, mais c'était sans compter sur la détermination de la communauté qui, soudée, avait fait front et continuait encore, périodiquement, à repousser les assauts administratifs niant la légitimité de leur présence.

Les pêcheurs étaient donc restés au village. Avec le temps, ils avaient appris à composer avec les touristes, et à faire slalomer leurs tracteurs entre les corps des vacanciers. Ils tiraient profit de la situation aussi, comme le montraient les nombreux cafés, bars, restaurants tenus par les enfants de la plage qui avaient choisi, sans pour autant migrer vers la ville, une autre activité que celles de leurs parents.

Quand Guilhermina Maria Da Cruz, la grand-mère de Tony, avait rejoint son Joaquim, rencontré au bal d'un village des alentours, elle avait quitté une famille de paysans solidement enracinée dans la terre ferme pour découvrir cette communauté tournée vers une mer sans fin, où tout menace de se liquéfier à l'approche d'une vague plus agressive, comme il en vient beaucoup lors des tempêtes qui frappent la côte entre novembre et février. Elle a essayé de s'intégrer, mais ce village lui apparaissait comme une île qui se laisse accoster, mais qui demeure impénétrable. La cohésion des membres se fait dans l'intimité morbide avec l'océan, et le pacte qui les unit se rappelle à leur souvenir lorsque disparaît l'un des leurs, avalé par la mer qui réclame son lourd tribut.

La naissance de Paulo, le premier enfant, avait accentué la défiance,

accéléra la rupture. Guilhermina avait senti cet élan en lui lorsque le petit regardait les vagues rouler sur la plage. Il deviendrait pêcheur, inévitablement. Folle d'inquiétude, de rage, de désespoir, elle s'arrachait les cheveux quand Joaquim partait en mer, se jetait sur lui lorsqu'il rentrait, faisait de terribles esclandres pendant les conviviales réunions nocturnes qui punctuaient la vie collective, traitant les gens d'inconscients, d'assassins même, prêts à offrir leurs enfants en sacrifice à l'Atlantique. On essayait de la raisonner, mais Guilhermina ne voulait rien savoir. L'appel du large qui envoûtait son fils était plus fort que sa propre autorité. Possessive, jalouse, elle n'envisageait aucune autre possibilité que la fuite. La concurrence des deux, la mer et la mère, fit voler en éclats l'univers de Paulo Manuel, et c'est ainsi qu'à neuf ans il fut arraché à cette vie au grand air iodé pour finir enfermé dans un sordide appartement de la banlieue de Lisbonne depuis lequel il n'apercevait plus l'horizon.

OceanofPDF.com

La nuit tombe, et Manuela refuse de nous laisser partir. Sa voisine, Maria do Carmo, a une cabane un peu plus loin, sur la plage. Elle l'a aménagée en studio tout confort et le loue aux touristes étrangers. Des Anglais, des Allemands, des Français aussi. Pas tellement de Belges, elle a remarqué que beaucoup préféreraient venir explorer la côte avec leur camping-car. Elle est toute fière de vanter les avis positifs qu'elle récolte sur les sites marchands dédiés aux locations de vacances. En ce moment il est vide et sa propriétaire nous le prête volontiers pour la nuit.

La lune est haute dans le ciel, la fatigue nous tombe dessus, nous n'avons réservé aucun hôtel et n'envisageons pas de rentrer à Sesimbra puisque nous avons prévu de poursuivre vers le nord dès demain matin. Sans trop se faire prier, Tony accepte. On nous mène à la cabane. De l'extérieur, elle ne paie pas de mine, mais l'intérieur est très douillet. Heureux, nous refermons la porte.

– Qu'est-ce que tu leur as dit sur moi ? finis-je par demander.

Cela m'a angoissée toute la journée.

– J'ai dit que tu es une amie et que nous sommes venus en vacances au Portugal. Que j'avais envie de te montrer les lieux importants pour moi. Ils pensent qu'on est ensemble, je crois. Mais je te rassure, personne n'a réellement posé de questions.

– Ils imaginent vraiment que j'ai dix-huit ans ?

Tony me scanne de la tête aux pieds. Puis il s'esclaffe soudain, et son rire dissipe brutalement mon malaise. Il dit oui, on pourrait le croire bien sûr, je suis grande, j'ai l'air d'une femme, je suis même plutôt bien foutue quand on y regarde de plus près. Il affiche le rictus moqueur que je connais si bien maintenant. Je lui assène un coup furieux sur l'épaule, ce qui le fait rire de plus belle.

– Tony ? fais-je.

– Ouais ?

– J'ai peur.

Il redevient sérieux, s'approche de moi et m'entoure de ses bras. Je pleurniche quelques minutes, m'épanche, je crains qu'on me retrouve, qu'on mette un terme à tout ça, c'est comme un rêve cette vie avec lui, est-ce qu'il s'en rend compte ? Avant j'étais en prison, captive de griffes acérées qui m'infligeaient des blessures quotidiennes à l'âme sans que je puisse me prémunir des attaques, j'étais condamnée à l'ennui, à la souffrance, à la révolte... Patient, il me laisse parler et, quand enfin je marque une pause pour reprendre mon souffle, il me lance :

– Eh, la râleuse ! Il est minuit douze. C'est ton anniversaire.

Et c'est tout. Il ne dit pas « joyeux anniversaire », ne me sort pas de cadeau magnifiquement enrubanné, rien de tout ça. Il roule un joint, effrite lentement le shit, le mélange au tabac, tasse l'ensemble. Il l'allume, puis va le fumer dehors en m'invitant à le suivre d'un geste de la main. Assis côte à côte, nos orteils jouant avec le sable froid, il me décrit notre avenir loufoque, il achètera un scooter rouge rien que pour moi, pour effacer le souvenir d'un Sergio qui n'existait pas, pour que je puisse faire les promenades que je m'étais imaginées, mais avec lui, Tony Castro, un vrai jeune homme de chair et de sang.

J'avance une main, attrape le pétard. Tony me regarde avec surprise. C'est la première fois que j'ai ce genre d'initiative. Il hésite à peine, puis me le tend avec un sourire intrigué. Je le porte maladroitement à ma bouche et inhale profondément. Immédiatement une quinte de toux me plie en deux, et Tony part d'un grand fou rire. Je lui jette un regard noir qui l'amuse encore plus, avant de rire avec lui, envahie par une sensation de chaleur intérieure qui se répand partout jusque dans ma tête, comme si l'épaisse fumée occupait désormais toute la cavité à l'intérieur de mon crâne.

Il poursuit son délire, un scooter rouge, ce sera parfait dans les rues de Lisbonne, un Vespa, oui voilà, c'est pas mal un Vespa rouge, on l'enfourchera pour gravir les collines et on admirera les façades bariolées, ça aura un air d'Italie. Il est fou, bien sûr. Je le lui dis, et il ne dément pas. Au contraire il s'emballe et continue inlassablement à me construire un monde sur mesure.

C'est là que ça se passe. Dans la cabane au bord de l'océan.

On se couche, satisfaits de la journée. Dehors il fait nuit noire, la lune affiche un cercle imparfait, mais sa forte luminosité éclipse les étoiles, qui font figure de minuscules points éteints dans un ciel sans nuages. Il n'y a pas de vent non plus ce soir.

J'ignore quand les choses changent exactement, si c'est au milieu d'une digression incohérente ou d'un énième éclat de rire, mais arrive un moment où je perçois la respiration de Tony qui s'accélère, lui qui déglutit pour essayer de la maîtriser, sans parvenir à cesser le petit halètement inquiet qui remplace soudainement la conversation.

Moi aussi je sens une palpitation au ventre sans bien savoir laquelle, de l'excitation ou de la peur, l'emporte. Nous nous taisons, parce que les souffles gênés disent davantage que les mots. C'est comme une musique qui peine à s'imposer, au début. On devine d'abord une sorte de murmure, au loin, perdu au milieu de mille autres bruits, on tend l'oreille, on attrape le son, on ne le lâche plus. Bientôt on n'entend plus que lui, et un nouvel instrument s'ajoute pour en épaissir la consistance. Et la musique se poursuit, une plainte supplémentaire s'additionne aux précédentes, ça frémit dans les tripes, ça brûle à l'intérieur, la peau se hérisse. Les caresses viennent confirmer ce que les battements cardiaques affolés nous chuchotaient déjà au creux des draps propres, les gestes inquiets font place à un mouvement plus régulier, profond. La musique se déploie. Elle trouve son rythme, et dans son envolée les corps dansent, ils se crispent, se relâchent, s'abandonnent, se tendent encore, accélèrent puis ralentissent, repartent pour une nouvelle ronde. Quand le silence nous cueille enfin au milieu de la nuit et interroge notre nudité, Tony et moi nous regardons, au moins aussi honteux qu'heureux, sans trop savoir quoi dire.

Ça ne m'a pas fait mal.

J'ai observé sa queue avant le moment crucial, du moins ce que j'en voyais dans le noir, une ombre phallique qui se laissait à peine apercevoir, et tout en tremblant, tout en gémissant, j'ai jaugé son gabarit afin d'évaluer, de manière très technique, si réellement ça pouvait entrer. Tony s'est sans doute moins encombré de questions. Il a vérifié avec ses

doigts qu'il y avait bien la place, a entrepris de m'en convaincre avec sa langue. Quand ses doutes ont été levés, il m'a écarté les jambes sans trop d'hésitation pour venir en moi. J'ai posé les deux mains sur ses fesses en remontant les genoux, les pieds, en soulevant le bassin pour savoir jusqu'où je pouvais le sentir à l'intérieur, parce que je le voulais toujours plus loin.

Je n'ai même pas crié. Je me suis juste dit : « Voilà, c'est fait ! Incroyable ! », puis plus grand-chose, car la conscience s'est effacée pour laisser l'instinct prendre les commandes.

Je n'ai pas non plus mis sa bite dans ma bouche. À ce moment-là, je ne sais pas pourquoi, cela m'a paru incongru.

En me réveillant au petit matin, je pense simplement : « Oh putain, j'ai baisé ! » avant même de me souvenir que ça y est, j'ai quatorze ans.

OceanofPDF.com

Au moment de nous dire au revoir, la moitié du village se pointe et forme un demi-cercle autour de nous tandis que Manuela nous tend un sac plein de fruits et de boîtes Tupperware contenant notre pique-nique du jour. Elle essuie ses larmes et se mouche bruyamment, un peu apaisée lorsque Tony lui promet qu'il reviendra bientôt la voir.

Le ciel est magnifique, sans aucun nuage, il n'y a pas le moindre souffle de vent : c'est l'été avant l'heure. Les vagues scintillent calmement dans la quiétude de cette belle journée. Un chien se fraie un passage entre les jambes des habitants, il lève un regard curieux comme s'il se demandait ce qu'on faisait tous là, agglutinés, avant de s'éloigner vers la plage où les pêcheurs s'activent. C'est l'heure de tirer le filet et de ramener à terre tous les poissons frétilants, dont beaucoup finiront dans une assiette avant la tombée de la nuit.

Tony et moi montons dans la Clio, agissons une dernière fois les bras à travers les fenêtres ouvertes, puis la voiture entame l'ascension de la falaise sur la petite route pleine de sable où les roues patinent un peu. Nous nous éloignons, direction Lisbonne.

J'imaginai la capitale comme une Sesimbra plus grande, plus animée, mais figée dans un espace-temps étrange, pas tout à fait le passé, mais avec quelque chose d'indéfinissable qui l'empêche de s'ancrer vraiment dans la modernité du présent. J'ai tout faux : la ville grouille, fourmille, frémit, bruisse dans chaque recoin, et attire les visiteurs de l'Europe entière, peut-être même du monde entier.

Tony prend un parking près de l'estuaire du Tage, large et bleu comme une mer intérieure, et nous commençons notre déambulation. La *Praça do Comércio* nous accueille, bordée d'arcades colorées. Nous nous enfonçons dans les rues rectilignes du quartier, la *Rua Augusta* d'abord, piétonne, encombrée de touristes et d'animations diverses – des

chanteurs, des danseurs, des jongleurs, des cracheurs de feu, des vendeurs à la sauvette qui, tous, essaient de délester le passant de quelques pièces –, puis nous bifurquons vers la droite. La pente est raide. Pendant l'ascension de la colline, Tony me raconte l'histoire de la ville, ne s'interrompant que de brefs instants pour reprendre son souffle.

Si la fondation de Lisbonne date de l'Antiquité, la ville basse, beaucoup plus récente, a été construite après le séisme et le tsunami de 1755.

– Un tsunami ? dis-je, étonnée.

– Ouais, fait Tony.

Les secours n'avaient même pas eu le temps d'explorer les gravats que des vagues gigantesques avaient remonté l'estuaire pour surprendre les rescapés qui, allez savoir pourquoi, s'étaient massivement dirigés vers le fleuve après les secousses meurtrières et ont fini emportés par les flots déchaînés. Enfin, le feu avait consumé tout ce qui restait.

– Tu connais par cœur toute l'histoire du Portugal, comme ça ? dis-je, impressionnée.

– Ma Nina, quand on a une mère prof, les vacances ressemblent toujours à une sortie scolaire, avec interro à la fin, répond-il.

L'Alfama m'émerveille avec toutes ses couleurs, étalées sur les façades défraîchies comme sur la palette d'un peintre distrait, qui aurait abandonné sa toile sans l'avoir achevée. Il émane de ces rues pentues, sillonnées par les tramways jaunes, une nostalgie prégnante qui me déchire le cœur de manière inexplicquée. Sur notre chemin, devant une vieille gargote, quelques tables empiètent sur le trottoir. Nous sommes obligés de descendre sur la chaussée afin de contourner l'imposante publicité. Un bus me frôle sans même klaxonner, Tony me tire brusquement vers lui en criant « attention ! » Alors qu'il me sermonne pour mon imprudence, nous nous frayons un passage vers le haut de la ville entre des Allemands, des Français, des Anglais, des Scandinaves, des Espagnols, des Italiens, des conducteurs de tuk-tuk qui proposent leurs services, des Africains qui essaient de refourguer des breloques. Enfin le passage se dégage lorsque les visiteurs s'arrêtent devant la Sé, la cathédrale de Lisbonne, dont l'une des particularités est d'avoir résisté au tremblement de terre quand tant d'autres monuments se sont écroulés.

Nous faisons une pause sur un belvédère ombragé. J'admire la vue qui révèle la splendeur du Tage. On aperçoit jusqu'à la silhouette massive des

montagnes d'Arrábida, au pied desquelles se trouve Sesimbra. Une fresque entièrement faite d'azulejos représente, en bleu et blanc, la ville d'antan.

Les ruelles sont de plus en plus étroites et tortueuses, des escaliers plongent vers la *Baixa* au détour d'un immeuble. Des touristes, gros objectifs autour du cou, photographient le linge étendu aux fenêtres, des draps, des tee-shirts et même des sous-vêtements, et je fixe, un peu gênée, une culotte immense qui se balance accrochée à une corde, dont la blancheur ternie tranche sur la façade jaune. Photogénique, à n'en pas douter.

Le soir, après avoir récupéré la voiture, nous passons la nuit dans une auberge de jeunesse située dans une partie plus excentrée.

Nous visitons Lisbonne deux jours durant : Belém et sa tour emblématique, mais aussi le Parque des Nations, à l'autre extrémité de la ville. Ma préférence va aux vieux quartiers, l'Alfama, le Chiado ou le Bairro alto, tous ces endroits où je retrouve, derrière l'effervescence touristique qui revêt la capitale d'un vernis artificiel, l'indéfinissable essence du Portugal tel que je l'ai découvert et ressenti à Sesimbra.

– C'est un beau pays, dis-je à Tony, un soir où, émue, je contemple l'estuaire se parer des reflets jaunes qui lui ont valu le surnom de « mer de paille ». Tu as de la chance.

Il balaie ma remarque d'un revers de la main. Il ne sait pas si c'est de la chance. Le Portugal, pour lui, c'est d'abord le lieu des vacances, mais l'été, il appartient à tout le monde autant qu'à lui. Une partie de lui vient de là, c'est vrai, et il sent les racines puissantes qui le rattachent à la terre de ses ancêtres. Mais son pays, c'est la France. Au Portugal, il est une sorte d'hybride, ni autochtone ni réellement touriste, et c'est sûrement ce qui le définit le plus, le fait de n'être pleinement de nulle part.

Il dit cela sans mélancolie particulière, c'est juste un constat. Je lui prends la main, et il dépose un baiser sur mon front. Chaste. Comme si la chasteté existait durant nos nuits dissimulées au monde, où la timidité des premières découvertes a fait place à une hardiesse de plus en plus affirmée, où la recherche du plaisir rend factice la gentille tendresse affichée en plein jour. Passée la peur, oubliée l'appréhension, je prends des initiatives qui semblent osées à Tony lui-même, Tony l'initiateur, le

dévoyeur d'adolescentes qui souvent rougit de mon audace, me donne l'impression d'être d'une extraordinaire perversion, et cette idée m'excite follement.

Un tabou demeure cependant. Celui de la parole. Jamais nous ne mettons de mots sur nos ébats nocturnes, jamais nous n'évoquons les endroits où il pose ses mains, ceux où il fait glisser sa langue. Ceux où il enfonce sa queue, et qui se sont bien diversifiés en quelques nuits à peine. Refuser de commenter nos relations sexuelles, c'est comme la conservation jalouse d'une illusion. Si on n'en parle pas, peut-être que tout cela demeurera un désir humide qui ne s'assouvit que dans les songes, mais, si on se risque à mentionner nos insomnies sulfureuses, la froide réalité s'en emparera bientôt pour les dévorer entièrement en même temps qu'elle les qualifiera de crimes.

Alors il ne restera plus de nos rêves que des souvenirs lacérés.

OceanofPDF.com

Une centaine de kilomètres sépare Lisbonne d'Óbidos. Je serais bien restée un peu plus longtemps dans la capitale, mais Tony est si impatient de me montrer de nouveaux lieux que nous voilà de nouveau sur les routes.

Óbidos ne se situe pas près de la mer, et pour la première fois depuis mon arrivée au Portugal je perds la proximité de l'océan. C'est comme un vide indicible, une marée basse intérieure. Mais bientôt j'aperçois les murailles de la ville médiévale, en parfait état de conservation, et je tombe sous le charme des ruelles pavées de grosses pierres bosselées, irrégulières, polies d'avoir été tant foulées, glissantes d'être si lisses. Mes rétines absorbent la lumière extraordinaire que renvoient les murs blanchis à la chaux des maisons aux bordures bleues où vivent encore, chose incroyable, des milliers de vrais habitants, alors que tout autour d'eux semble avoir été créé, pensé, édifié pour plaire aux touristes.

Des demoiselles vêtues de longues robes aux manches évasées et des moines au visage dissimulé par une large capuche nous frôlent en passant. Un troubadour déclame des vers tandis que, plus loin, un faux forgeron transpire à grosses gouttes lorsqu'il soulève son marteau avant de l'abattre sur une pièce métallique. De nombreux magasins sont spécialisés dans la location, contre quelques euros, de costumes d'époque. Tony m'invite à choisir un déguisement, mais je décline sa proposition. Il ne manquerait plus que ça, que je me transforme en princesse médiévale, et lui en chevalier intrépide !

– Tu viendrais me sauver, dis, sur ton cheval blanc, si j'étais en danger ? dis-je, amusée.

Il me fait un clin d'œil, puis il me répond le plus sérieusement du monde :

– Bien sûr que non, Nina. Je te sauverai, évidemment, je te sauverai,

quel que soit l'endroit où tu te trouveras, mais je ne serai pas juché sur un cheval blanc. Je viendrai sur un scooter rouge, tu sais bien.

Sur ce serment nous poursuivons la promenade. Partout, des escaliers aux larges marches poussent à la flânerie, incitent à se perdre dans les venelles étroites ou à prendre des photos pour immortaliser le village où le temps semble s'être arrêté.

Le soir, nous faisons une halte dans un hôtel d'Alcobaça, situé juste en face d'un monastère que Tony tient absolument à me faire découvrir le lendemain. Depuis la fenêtre de la chambre, je contemple la bâtisse éclairée.

Ce soir-là, Tony et moi nous couchons sages comme frère et sœur. Il s'endort rapidement tandis que je me tourne et me retourne dans le lit, en proie à une angoisse aussi soudaine qu'incompréhensible.

Exaspérée, je me lève, vais aux toilettes. Le faible jet d'urine brûle un peu en sortant, je grimace sur la cuvette tout en me frottant le flanc droit, entre les côtes et la hanche, où une douleur remonte en s'intensifiant.

Brusquement, tout me semble absurde, le départ de France, la fuite, à quoi ça rime, combien de temps est-ce que ça peut durer tout ça ? Je pense rarement à mes parents, mais là, de retour dans mon lit, alors que la respiration régulière de Tony rythme le silence, ils m'apparaissent avec un réalisme déroutant, les doigts abîmés de ma mère, l'indifférence quotidienne de mon père, leur incrédulité quand on les convoque encore au collège, leurs yeux écarquillés comme s'ils étaient dépourvus de paupières, qu'est-ce qui leur a valu une gosse pareille, franchement, quel est son putain de problème ? Et maintenant, ils comprendraient encore moins, une fugue de plusieurs semaines, merde, deux mois déjà, à l'étranger en plus et avec un inconnu, qu'est-ce qu'ils pourraient y comprendre ? Qu'est-ce que je pourrais leur dire ? La vérité ?

Je me relève, avance à tâtons dans l'obscurité, retourne pisser. Rien ne sort, évidemment, mais je reste là, le cul à l'air, tenaillée par l'envie et captive de mes pensées.

Oui, je pourrais leur balancer ça. Avant j'étais une vieille âme endolorie enfermée dans un corps d'enfant, dans une famille, dans une vie dont chaque contour me blessait toujours plus, jour après jour. En partant j'ai éclaté les parois de ma prison, la rage a guéri d'elle-même, je la sens

encore palpiter parfois, mais de manière tellement inoffensive, si vous saviez, ce n'est plus qu'une ombre de colère qui dort au fond de mes souvenirs. Avant je ne voyais que les murs, ils étaient hauts, ils étaient gris, il n'y avait ni portes ni fenêtres, rien qu'une boîte sans ciel et sans air, voilà ce que vous m'offriez, un cercueil dans lequel je ne pouvais que hurler en griffant le couvercle, en heurtant tout ce qui se trouvait à proximité, hurler et hurler encore. Et maintenant, regardez-moi, regardez-moi bien, j'ai vu l'océan et j'ai vu l'horizon, et je prends tout cet avenir que le monde me promet.

Mon cœur accélère, je me débats avec le sommeil, avec la nuit, avec la peur, la rébellion pour seule arme et l'espoir comme unique bouclier.

Les heures d'insomnie sont toujours interminables.

OceanofPDF.com

Le monastère d'Alcobaca ne me fascine pas spécialement, on vient d'en voir un à Lisbonne, et finalement c'est toujours un peu la même chose, des vieilles pierres, quelques sculptures, un cloître qui pousse les visiteurs à dégainer la perche à selfie plus qu'il ne les invite au recueillement. Mais Tony affiche un sourire tellement radieux que je ne dis rien, de peur de le décevoir. J'ouvre grand mes yeux avec l'émerveillement de celle qui découvre le plus bel endroit du monde.

Dans l'église, des gens sont agglutinés. Tony avance presque sur la pointe des pieds. « C'est là », me dit-il. Quand la foule s'écarte, je distingue deux gros sarcophages finement ciselés. Sans aller jusqu'à me pâmer, c'est vrai que, même de loin, toutes ces sculptures semblent d'une précision et d'un raffinement rares. De la dentelle de pierre.

– Tu vois ces deux tombeaux ? Ce sont ceux de Pedro et Inês.

– Je ne connais pas.

– Ah bon ? s'étonne-t-il avec une pointe de déception dans la voix. Mais c'est super connu ! Comme Tristan et Iseult ! Ah tu ne connais pas non plus ? Eh bien, comme... comme Roméo et Juliette !

Je fais une moue dubitative. Tony ne renonce pas et commence à me raconter.

Dom Pedro était un prince du ^{xiv}^e siècle. L'héritier de la couronne du Portugal. Il avait une femme et des gosses, comme tout le monde, quand il s'est mis à fréquenter Inês de Castro, la dame de compagnie de sa légitime épouse.

– Oh, elle s'appelle Castro, comme toi, dis-je bêtement.

Évidemment, ça s'est su, que Pedro se tapait Inês, et ça n'a plu ni au roi ni au reste de la cour, parce qu'Inês était à moitié espagnole, et qu'à l'époque on ne peut pas dire que les deux royaumes s'entendaient très bien. Les Portugais soupçonnaient leur encombrant voisin de comploter

pour s'emparer de leur pays, et Inês de Castro paraissait incarner parfaitement l'instrument de la trahison. C'était la séductrice perfide qui se servait de ses charmes pour embobiner l'héritier de la couronne, la louve de Castille dans la bergerie lusitanienne. Loin de ces considérations politiciennes, Inês et Pedro continuaient de vivre leur folle histoire, inconscients peut-être, amoureux sans aucun doute. Et puis la femme de Dom Pedro était morte. Quelle aubaine pour les tourtereaux, dont la passion était enfin, croyaient-ils, libérée de ses entraves ! Mais malgré plusieurs années de bonheur et les enfants qui vinrent sceller l'union du couple, le roi n'accepta jamais la situation. C'est ainsi que, dans le plus grand secret, il commandita le meurtre de celle qu'il ne voyait que comme une intrigante, s'obstinant à ignorer qu'elle était avant tout le grand amour de son fils.

Et Inês fut assassinée.

Mon regard s'attarde sur les tombeaux, puis glisse jusqu'à Tony.

Pedro fut désespéré, comme on s'en doute. Littéralement fou de douleur. Plus tard, devenu roi, il annonça à tout le monde qu'à l'insu de tous il s'était marié avec Inês quelques années auparavant, ce qui légitimait de fait la progéniture qu'ils avaient eue ensemble et donnait à la défunte le titre posthume de reine du Portugal. Pedro put enfin se venger. Il se débarrassa sauvagement des assassins d'Inês – œil pour œil – en leur faisant arracher le cœur, l'un par la poitrine, l'autre par le dos, puis fit construire un somptueux tombeau pour sa dulcinée. Son corps fut exhumé et transporté à Alcobaça où Dom Pedro, lorsque son heure fut venue, rejoignit son grand amour pour l'éternité, dans un tombeau similaire au sien.

On dit qu'avant de le mettre dans le sarcophage de pierre, Dom Pedro a fait asseoir le cadavre d'Inês sur un trône et a obligé ses anciens ennemis de la cour à s'agenouiller au pied de la dépouille pour lui rendre les honneurs dus à une reine. C'est ainsi que, un par un, les nobles portugais ont dû faire le baise-main royal à une souveraine putréfiée.

– Dans l'imaginaire portugais, Inês de Castro est la reine morte, ajoute Tony.

Je réfléchis un instant, regarde les tombeaux qui se font face, avec les gisants dessus et les fioritures partout, puis je conclus :

– Pas mal, ton histoire.

Quand nous quittons Alcobaça, je songe que Pedro a bien été emmerdé dans sa vie, lui aussi. À quoi ça rime d'être un prince, si on est prisonnier du protocole, des convenances, de la politique ? En réalité, chacun à son niveau, on est enfermé dans une toute petite case. On fait semblant de croire que la liberté, c'est jouir de cet espace-temps qui nous est consenti de manière aléatoire à la naissance et on s'accommode de cette absurdité avec le sourire, tristement ficelés par la société et ses règles insensées.

Avant de rentrer à Sesimbra, nous faisons une halte à Nazaré. Retour à l'océan. C'est aussi une ville de pêcheurs, à ce qu'il paraît. Les barques sont bien là, des femmes habillées tout en noir comme Dona Capitolina sont assises le long de la promenade, entre le trottoir et la plage avec, près d'elles, des grilles sur lesquelles sont exposées des sardines séchées. Les visiteurs trouvent ça terriblement typique, ils prennent en s'émerveillant des photos des vieilles, en leur jetant parfois quelques pièces pour les remercier de se faire chier au soleil.

Nous montons sur la falaise qui domine la ville, où se tiennent de nombreux étrangers admirant la vue, divisés en deux groupes bien distincts : le touriste qui regarde à gauche vers la plage en contrebas, et le sportif impressionné qui contemple l'immensité de la plage du Norte, quasi désertique, où les vagues s'écrasent sur le rivage dans un grondement puissant, sauvage, qui semble venu des entrailles mêmes de la terre.

C'est là qu'éclatent les gigantesques rouleaux qui font rêver les surfeurs du monde entier, commente Tony.

– Super, dis-je. Il faut que j'aille aux chiottes.

Depuis une bonne heure, je retiens une furieuse envie de pisser, mais comme elle s'est manifestée dès que je suis sortie des toilettes, tout à l'heure, j'ai pris le parti de l'ignorer.

– Je vois comme tu es sensible aux exploits sportifs, ironise Tony, une pointe de déception dans la voix.

Nous nous promenons encore un peu et cheminons en direction du phare. Je me hasarde sur les marches glissantes régulièrement frappées par la mer, bravant l'avertissement explicitement mentionné sur un panneau. Une vague plus forte m'éclabousse, il n'y a plus que moi suspendue entre le ciel et l'écume bouillonnante, mais je reste là, fascinée, jusqu'à ce que Tony me rappelle avec inquiétude. Il est temps de

rentrer.

J'achète, avant de quitter Nazaré, une jolie assiette peinte reproduisant le paysage vu depuis la falaise. Je demande à ce qu'on l'enveloppe pendant que je vais aux toilettes puis, la vessie soulagée, je repars avec le paquet dans les bras, persuadée que mon cadeau sera du plus bel effet sur le buffet de la salle à manger de Dona Capitolina.

OceanofPDF.com

Le retour à Sesimbra se fait de nuit. Malgré l'obscurité épaisse, je devine les contours de la montagne, le frémissement des arbustes accrochés au rocher, la mer qui se montre timidement dans un virage puis les lumières scintillantes de la baie m'éblouissent. Je suis des yeux la ligne courbe de la plage avec ses cafés et ses restaurants, le cœur plein d'émotion. Nous descendons vers l'océan, tournons à gauche devant le fort et ralentissons derrière le flot des promeneurs qui ont envahi la chaussée et qui, aussi à leur aise que dans une rue piétonne, avancent au pas et sursautent dans la lueur de nos phares. Puis la route se dégage, la plage est là à ma droite, et la foule se raréfie même si les bars restent ouverts de plus en plus tard avec la belle saison qui s'installe. Nous voici arrivés chez nous.

Tony et moi nous découvrons timides dans l'appartement, comme si toutes les déviances, tous les rapprochements n'avaient été possibles que dans l'éloignement. Retrouver ce qui est devenu notre foyer, marqué par le souvenir des paisibles journées de promenades et de discussions, nous repositionne dans une relation fraternelle et verrouille nos corps. Tony se tend lorsque je m'approche de lui, la raideur se propage des pieds à la tête comme une vague, mais épargne son sexe. Il prend congé bien vite en me disant qu'il va se coucher, et son « bonne nuit » hâtif brise la joie du retour et me fait l'effet d'adieux définitifs.

Le lendemain, avec mon petit paquet de Nazaré contenant l'assiette décorative, je sors sans faire de bruit pour ne pas déranger Tony qui dort encore. Je monte d'abord les escaliers de la Rua dos Pescadores, heureuse de retrouver mes habitudes. Le serveur du premier restaurant sourit en me voyant et lève les bras au ciel comme s'il était témoin d'une apparition surnaturelle. Dans les mots qu'il baragouine, il y a des questions que je saisis même si je n'en comprends pas le sens. J'explique

comme je peux : « Lisboa, Alcobaca, Nazaré ». Il imagine les promenades, s'enchant des joies que j'ai ressenties lors de ces découvertes, et je hoche la tête pour confirmer combien cette escapade m'a plu. Il érige le pouce droit, je fais pareil, c'était super, ouais, cool.

Je dis bonjour à tous les gens que je croise sans me formaliser de l'absence de réponse de certains. Arrivée en haut, je tourne à droite pour redescendre par la rue dans laquelle se trouve la maison de Dona Capitolina.

Je vois d'abord la cour vide, puis la porte fermée. Dona Capitolina ne se serait pas réveillée ? Elle qui est debout dès l'aube et qui vit porte ouverte ? Même lorsqu'une tâche l'appelle à l'intérieur, elle ne prend pas la peine de se barricader, et les lanières du rideau se meuvent lentement au gré de la brise comme s'ils comptaient les secondes avant son retour.

Aujourd'hui, rien de tout cela, la porte, les volets des fenêtres, tout est clos et verrouillé. Je reste un moment ainsi, debout devant chez elle, l'assiette emballée serrée contre ma poitrine. Un couple me bouscule en essayant d'avancer sur l'étroit trottoir, la femme s'agace et marmonne à son mari quelque chose que j'imagine peu aimable à mon rencontre. Je lui rends son œillade hostile. Connasse. T'es moche, en plus.

Un frisson me secoue malgré le soleil, déjà haut dans le ciel, qui me brûle la nuque. Je finis par me résoudre à repartir, un peu inquiète.

– C'est bizarre, quand même, dis-je à Tony qui s'en fout, une fois revenue à l'appartement. Tu ne trouves pas ?

Il avale le dernier morceau de sa biscotte d'un air ensommeillé.

– Ouais. Mais elle est peut-être sortie. Ou bien elle est fatiguée et se repose.

– Non, fais-je, insistante. Dona Capitolina laisse toujours tout ouvert et, dès qu'elle a un moment, elle est dehors. Il n'y avait même pas sa chaise, tu te rends compte ?

– Mouais, dit-il distraitemment. Si tu veux, on y retournera tout à l'heure, et si c'est pareil on frappera à la porte, ou on demandera aux voisins. D'accord ?

Je hoche la tête et attrape une biscotte dans le paquet. Il n'en reste qu'une, brisée en grosses miettes dont je me saisis en grimaçant.

Après le déjeuner nous enfilons les maillots de bain, courons jusqu'à la plage, et sans attendre je me jette dans les vagues. L'eau glacée m'arrache

un cri de surprise, puis, acclimatée après quelques mouvements, je sautille joyeusement en éclaboussant Tony. Il se tient au bord, les orteils recroquevillés au contact de la mer, tout en me lançant quelques menaces, mais devant mon indifférence à ses admonestations il plonge à son tour. Je fuis en riant de son air furieux. Plus tard, allongée sur le sable, sans quitter des yeux la mouette qui tournoie au-dessus de moi, je me dis que la vie est sacrément belle, putain.

Après la plage, Tony et moi retournons chez Dona Capitolina. Avant même de la voir, je sens que la maison est toujours fermée. Elle l'est effectivement, mais sans hésiter nous escaladons le petit portillon, plus symbolique que réellement dissuasif pour d'éventuels intrus, et nous allons tambouriner à la porte. Personne ne répond. La certitude qu'un malheur est arrivé, tranchante comme une lame de rasoir, ne me quitte plus. Tony insiste, et je m'y mets aussi, même si c'est peine perdue. J'appelle « Dona Capitolina ! » d'un ton convaincu, espérant malgré tout la voir nous accueillir et se précipiter pour m'éplucher une pomme.

Au lieu de cela, c'est la tête de la voisine qui paraît. Elle habite la maison mitoyenne. C'est une femme brune, qui pourrait avoir trente-cinq ans comme cinquante, on ne sait pas vraiment. Tony et elle se lancent dans une discussion, et leur mine, à l'un et à l'autre, me confirme que la boule qui m'obstrue la gorge depuis ce matin n'est pas près de se résorber. Tony s'approche de moi tout en poursuivant la conversation. Quand il me prend la main, puis qu'il la serre doucement dans un insupportable geste de réconfort, les larmes brûlent mes paupières, parce qu'il n'y a plus rien pour les retenir.

Il y a quatre jours, lorsque nous sommes partis, Dona Capitolina s'est sentie terriblement fatiguée. C'est ce qu'elle a répété à ses connaissances qui passaient par là : « *Tou cansada*⁵ ! *Hoje 'tou cansada !* ». Mais elle continuait à sourire, exhibant sa dent unique dans une bonne humeur qui paraissait la contredire. Les gens haussaient les épaules, lui conseillaient de se reposer, espéraient la voir plus en forme le lendemain. Et ils poursuivaient leur chemin.

Ce jour-là comme les autres, elle est restée assise au grand air, silhouette habituelle des rues de Sesimbra, jusqu'à ce qu'elle soit prise de vertiges et

de nausées. La voisine a insisté pour faire venir le médecin. Le verdict était clair et sans appel : il fallait aller à l'hôpital, le plus tôt possible. « Le cœur », précisa le docteur. Dona Capitolina, incapable de se déplacer seule, avait appelé sa fille qui habite à Cascais, à plus d'une heure et demie de route de là, peut-être davantage avec les embouteillages de fin de journée. Celle-ci lui avait assuré qu'elle arriverait le lendemain matin pour la conduire, si elle ne se sentait pas mieux, aux urgences de Setúbal. Le médecin avait hoché gravement la tête, ce que tout le monde avait pris pour une approbation de la décision, et il était parti après lui avoir prescrit un médicament et recommandé de s'allonger. Dona Capitolina n'avait pas protesté, mais au lieu d'obtempérer, elle s'était mise à nettoyer la maison de fond en comble, laissant tout impeccable, jusqu'à l'arrière-cour qu'elle avait débarrassée des mauvaises herbes de plus en plus nombreuses, et qu'elle se promettait d'arracher depuis des semaines déjà. La voisine l'avait vue faire depuis son propre jardin, elle l'avait disputée un peu, mais Dona Capitolina avait ri, encore une fois :

– Quand on m'enterrera, j'aurai tout le temps de me reposer.

La voisine n'avait pas insisté. C'est qu'elle était têtue, la vieille ! Et coriace avec ça. À coup sûr, elle serait sur pied dès l'aube.

Mais au petit matin, Dona Capitolina ne s'était pas réveillée. On l'avait retrouvée étendue sur le carrelage de sa cuisine, morte, les yeux ouverts sur un horizon bien plus infini que celui qu'offrait le ciel de Sesimbra.

L'assiette encore emballée me glisse des mains lentement. Je la sens qui dégringole et je ne fais aucun geste pour la retenir. Elle bute sur mon genou droit, l'os amortit un peu la chute, mais ne l'empêche pas de se briser dans un bruit sec en heurtant le sol, à l'endroit même où la vieille installait sa chaise.

Voici donc ce qu'il reste de la vie. Quelques objets. Des souvenirs vite effacés. Une porte fermée. Une maison déserte. Et l'indifférence des promeneurs, des touristes de plus en plus nombreux qui montent la rue et la descendent, passent et repassent, sans voir le vide qui enferme la ville dans sa bulle creuse.

Le soir même, un feu d'artifice illumine la mer et égaye le visage des enfants. Le 25 avril, on commémore la Révolution des œillets de 1974 et le retour à la démocratie après des décennies de régime dictatorial.

Depuis le balcon, je vois les couleurs envahir le ciel à tour de rôle, puis s'y rencontrer, s'opposer, fusionner, disparaître, éclater de nouveau dans une magnifique explosion visuelle et sonore, en me demandant depuis quel invisible refuge l'âme de Dona Capitolina peut bien regarder le spectacle.

Il fait chaud. Avril se termine ainsi, dans la canicule et la tristesse. Bientôt c'est un mois de mai tout neuf qui rayonnera et ses journées ensoleillées poseront, les unes après les autres, une première couche d'éternité sur l'absence de la vieille.

5. « Je suis fatiguée ! »

OceanofPDF.com

C'est alors qu'a commencé la ronde des psys. J'en ai vu plusieurs, un homme gras qui transpirait abondamment et qui me faisait peur, une femme gentille aux lunettes rouges, une autre avec des cheveux courts, qui semblait beaucoup plus en colère que moi. Plus en colère que quiconque, sur n'importe quel sujet et pour qui le patient se transformait, à travers un étrange transfert, en thérapeute malgré lui. Elle s'évertuait avec beaucoup d'insistance à me faire dire du mal de mes parents et, quand je ne me livrais pas spontanément au vomissement de haine à l'encontre de mes géniteurs, elle m'amenait, par le jeu de questions perverses, exactement là où elle voulait et se calait ensuite sur le fauteuil, yeux mi-clos, pour jouir du résultat de ses efforts.

C'est généralement ma mère qui me conduisait aux séances. Nous patientions dans une salle aménagée pour distraire les enfants de tous âges. Puis on venait me chercher, maman me disait « à tout à l'heure » d'une voix inaudible, et je la retrouvais une demi-heure plus tard.

C'est la psy aux lunettes rouges qui m'a fait passer le test. Après ça, j'ai été étiquetée enfant précoce. À haut potentiel, comme on dit. EIP. EHP. On aime les sigles dans le milieu, ces mots codés qui ne sont compris que des seuls initiés. Bref, une gosse bizarre.

Je ne sais pas si cela a fait plaisir à mes parents, d'avoir une gamine prétendument intelligente (plus qu'eux ?), mais si ça a été le cas ça n'a pas dû durer longtemps. Ma scolarité a été une catastrophe. Au départ, je n'étais pas spécialement insolente, je n'avais rien contre les maîtres et maîtresses qui faisaient certainement de leur mieux, mais mon comportement étrange mettait mal à l'aise, forcément : je m'arrachais les cheveux, je demandais à aller aux toilettes toutes les dix minutes, et si d'aventure un adulte entendait me l'interdire je pissais immédiatement sur place, impassible, avec une satisfaction croissante à mesure qu'une expression d'épouvante se peignait sur son visage.

Je refusais tout passage à l'écrit. Noircir des pages me coûtait, tracer les lettres était une tâche laborieuse, fastidieuse et surtout parfaitement inutile. Je me souviens d'un épisode en particulier. Il fallait recopier sur le cahier un poème de Paul Fort, celui qui évoque ce pauvre cheval blanc, tous derrière et lui devant qui crève foudroyé. Je suis restée là, à regarder dehors, sans même toucher à mon stylo. « Comment vas-tu l'apprendre, une fois rentrée chez toi ? », m'a demandé la maîtresse. Pour toute réponse, je le lui ai récité. Par cœur, sans me tromper une seule fois. Elle n'a pas réussi, après ça, à me persuader de l'utilité de fixer des informations sur le papier, et l'école est devenue une lutte de chaque instant. Contre l'ennui, contre l'autorité, contre les autres, et alors que le combat s'intensifiait grandissait la conviction qu'il me faudrait trouver rapidement un moyen de m'y soustraire.

Très tôt, donc, j'ai rêvé à mon évasion.

OceanofPDF.com

Au début du mois de mai, la ville s'anime pour fêter *Jésus das Chagas*, sous la protection duquel sont placés les pêcheurs de Sesimbra. Une foire et des concerts sont organisés un peu partout. Les hôtels ont craché les touristes hors des chambres et, mêlés aux habitants, ils ont envahi les rues qui grouillent, noires de monde, de jour comme de nuit.

Un soir, tandis que tous se pressent vers le bord de mer, nous boudons le concert officiel pour nous réfugier dans un restaurant perché sur la falaise, dédaigné par la foule, où une jeune femme chante du fado. Elle commence, les yeux fermés, en pleine introspection. Sa voix est grave, presque gutturale, une voix qui va chercher au fond d'elle-même ses plus vives émotions et ses plus grandes douleurs, puis ses lèvres s'écartent, laissent échapper une plainte qui devient aiguë à mesure que le son s'intensifie, avant de se transformer en un cri déchirant. Soudain c'est tout son être qui vibre, c'est son corps qui plie, qui ploie, meurtri comme si ses entrailles venaient de lui être arrachées pour nourrir la musique et l'apaiser par une offrande sanglante.

Puis elle se tait. Seules les cordes de la guitare prolongent l'émotion dans un solo déchirant qui soigne les blessures et sèche les larmes.

Tony passe son bras autour de mes épaules. Frissonnante, je me blottis contre lui.

Normalement je n'aime pas trop ce style, les voix éplorées qui geignent dans une espèce de flamenco anémié, que l'on aurait dépossédé de son rythme et de son agressivité. Mais cette femme extrait les sentiments du fond de l'âme pour les restituer, purs et universels. Elle chante les destins tragiques, comme ces épouses de marins d'un autre temps qui, après la perte de l'être aimé, passaient le reste de leur vie à hanter les ports, ombres à la fois fragiles et fortes, pour hurler leur colère face à l'océan qui n'en avait évidemment rien à foutre.

Et c'est bien ça, ce soir, cette plainte qui m'étreint et qui monte dans les hauteurs de Sesimbra, loin des discothèques et des bars de plage où vont s'étourdir les fêtards, c'est bien la fatalité faite musique, c'est la destinée qui nous regarde droit dans les yeux sans rien dévoiler des menaces de l'avenir, c'est la *saudade* de ce qui a disparu et, à la fois, de ce qui ne viendra jamais.

Le jour de la procession, apogée de la semaine festive, Sesimbra exhibe sa statue du Christ sur la croix. C'est un Jésus tout maigrelet, souffreteux, côtes saillantes, vraiment mal en point. Des religieux vêtus de blanc et de rouge accompagnent en psalmodiant la star divine du jour tandis que le peuple de dévots, tête baissée, suit le cortège d'un pas traînant.

Les nuages lourds et sinistres rendent l'ambiance pesante. Le vent se lève, et une bourrasque subite décoiffe le Christ, couvrant son visage d'une mèche ondulée. Je me demande si on a utilisé de vrais cheveux pour fabriquer la perruque de Jésus de Sesimbra. Si j'étais pêcheur, je me méfieraient carrément d'un protecteur pareil plutôt que de m'en remettre à lui. Bientôt le défilé s'éloigne, et les gouttes de pluie qui commencent à tomber sur les spectateurs finissent de les disperser.

Sur le balcon de l'appartement, Tony est allongé, un bras pendant mollement hors du transat. Les vagues sont devenues grises. Il se redresse, peine à allumer son joint à cause du vent et y parvient finalement à la troisième tentative.

– Qu'est-ce qu'ils t'ont fait, tes parents, pour que tu ne veuilles plus les revoir ? me sort-il après la première taffe.

Je sursaute. Une mouette décrit un grand cercle et pousse un cri strident avant de disparaître au-dessus de notre immeuble.

– C'est quoi cette question ? fais-je, sur la défensive.

– Clarisse..., dit-il d'un air grave.

Il marque une pause. Qu'il abandonne le Nina pour revenir au Clarisse me crispe immédiatement. Apparemment, il est en mode sérieux.

– Clarisse, reprend-il sur un ton hésitant, comme s'il cherchait ses mots. J'ai besoin de savoir ce que tu fuis. On est tous, à un moment ou un autre, en rébellion, et certains jeunes fuguent même, comme toi. Mais ça dure quoi ? Une semaine ? Deux maximum ? Parfois quelques jours à

peine. Mais des mois... ? Ça me paraît incroyable. Tes parents ne te manquent pas ?

Je reste silencieuse, cherchant une réponse, pas seulement pour en apporter une à Tony, mais parce que je me rends compte que je ne peux pas m'expliquer réellement les raisons de mon départ. Je fouille ma vie d'avant en essayant de faire face à la multitude d'images qui me submergent, mais, incapable de les trier, je subis les assauts des souvenirs en toute impuissance. Tout était insupportable. Tout. L'école. Les profs. Le mépris de Basset et même la patience excessive de quelques autres à qui, malgré leur bienveillance, je finissais par avoir envie de cracher à la gueule. Le rituel des jours ternes, les cours, le retour à la maison, une semaine chez papa, une autre chez maman, toujours chez l'un ou chez l'autre, mais jamais chez moi, moi je n'étais que le pion que l'on déplace, la balle que l'on se renvoie, la fille qu'il faut sermonner, dont tous les faits et gestes sont prétextes à remontrances, inquiétudes, menaces. Mais est-ce que de telles explications peuvent suffire, quand tous les adolescents vivent à peu près la même chose, qu'ils soufflent d'exaspération lorsqu'un adulte leur fait une remarque, pleurent en silence dans leur lit le soir, mais n'en reprennent pas moins le chemin de leur vie conforme dès le lendemain ? Pourquoi, moi, je suis là, au Portugal, à contempler l'océan disparaître dans la brume, avec un mec rencontré sur un trottoir parisien ? Qu'est-ce qu'il veut que je lui dise, hein, ce con ?

Il me tend le joint, je l'attrape, nos doigts se frôlent. Je tire une latte, retiens ma respiration, concentrée sur mon rythme cardiaque et, alors que celui-ci s'accélère, je recrache très lentement la fumée.

Je voudrais que l'Atlantique m'engloutisse. Le regard de Tony se fait insistant, et cela suffit à me faire éclater en sanglots. Il se lève avec empressement, s'approche dans une impulsion consolatrice, mais tout dans son contact me révolte, sa peau contre la mienne, ses paroles faussement rassurantes alors qu'il est responsable de ce creux qui s'est ouvert dans ma poitrine, qui atteint le cœur, les poumons, coupe toute arrivée d'air. Je crie, je suffoque, mais va-t'en, va-t'en donc, je suis partie parce que ma vie avait l'odeur de la contrainte, la couleur de la tristesse, ne comprends-tu pas ça ? Qu'est-ce que tu attends que je te dise d'autre ?

Tony recule sous mes coups, la mâchoire serrée de colère, mais il encaisse en silence. Je renifle, fouille mes poches en vain et finis par

essuyer, d'un revers de la main, la morve qui pend au bout de mon nez. Tony se rassoit sur son transat tandis que la lumière du jour décline. Peu à peu mes larmes sèchent, ma poitrine se regonfle lorsque j'inspire, mon cœur retrouve sa régularité. Et tout semble moins grave.

Tony fume toujours en attendant que je me décide.

– En réalité je n'en sais rien. Mais je ne pouvais pas rester. Je sais juste que je ne pouvais pas.

– C'est tout ? fait-il d'un air dubitatif.

Tu ne comprends rien.

– Non, rétorque-t-il. Je ne comprends pas. Pas du tout. Je ne comprends pas parce que, lorsque j'avais ton âge, j'aurais tout donné pour pouvoir vivre encore un peu avec mes parents. Et toi, tu les as, ils te cherchent, tu n'as qu'à décider de retourner avec eux, mais au lieu de ça tu te sauves le plus loin possible. Je ne sais même pas comment tu imagines ton avenir.

Est-ce que je serais triste si mes parents mouraient brutalement ? J'ai beau me concentrer pour envisager sérieusement cette éventualité, je ne ressens rien. Aucun déchirement, aucune angoisse. Aucune tristesse. Pas de joie non plus, parce que, contrairement à Tony qui a de quoi vivre confortablement, je serais une orpheline fauchée. Il me faudrait en plus supporter une horde d'éducateurs convaincus que leur utilité dépend de leur capacité à faire chier le monde.

Je me lève un peu brusquement, prise d'une envie soudaine et me dirige vers les toilettes. Seules quelques gouttes d'urine sortent, sans réellement me soulager. Puis la brûlure remonte le long de l'urètre et s'achève en un violent point de côté. Je masse l'endroit douloureux en grimaçant, essaie de vider totalement ma vessie, car l'envie persiste, mais je finis par renoncer et rejoins Tony sur le balcon.

– Et toi ? Pourquoi tu tournes le dos à tes grands-parents ? lui dis-je une fois revenue près de lui. Tu n'as plus qu'eux au monde et tu t'es barré dès que tu as pu. C'est pareil, finalement.

– Pour tout te dire j'y pense souvent. À ma grand-mère, surtout. Elle a beaucoup de défauts, à commencer par sa vision étriquée de la vie et les gens, mais à sa manière elle m'a donné de l'amour. Elle n'a jamais vraiment su contredire mon grand-père et elle ne m'a pas laissé devenir celui que j'avais envie d'être. Mais je crois quand même qu'elle a voulu bien faire. Je ne réfléchissais pas autant, à l'époque. Je leur en voulais à

tous les deux d'être là, à me faire chier, alors que mes parents, eux, étaient morts. Peut-être que je les ai jugés un peu trop durement. Elle, particulièrement.

– Tu voudrais les revoir ?

– Je ne sais pas. Je crois que oui, mais je ne suis pas encore prêt à le faire. J'ai essayé à plusieurs reprises d'écrire à ma grand-mère, mais à chaque fois j'ai abandonné. Les mots ne venaient pas.

Tony se tait, semble hésiter, puis il dit sans me regarder :

– Tu te trompes, tu sais ?

– À propos de quoi ?

– Mes grands-parents. Ce n'est pas vrai que je n'ai qu'eux au monde. Maintenant, je t'ai, toi.

Après l'accident, les grands-parents de Tony ont entrepris de choyer le petit-fils survivant. Il est allé vivre avec eux dans le magnifique appartement parisien, bien sûr. Immeuble haussmannien, quartier chic, hauteur sous plafond incroyable, vaste chambre. Un univers élargi dans lequel il s'était senti à l'étroit comme jamais.

Il a fini le collège, puis a intégré le prestigieux lycée de secteur. Il ne s'y est pas vraiment fait d'amis malgré les incitations naïves de sa grand-mère à inviter des camarades de classe. Le seul pote qu'il y avait trouvé, c'était Hugo, un blondinet qui cachait bien son jeu, endossant à merveille le rôle de l'adolescent brillant tout en faisant les pires conneries en douce, ravi que son milieu social le rende insoupçonnable. C'est avec lui que Tony avait fumé ses premiers joints, en seconde. C'est lui, aussi, qui lui avait filé son premier sachet de coke. Rapidement Tony était devenu accro, sans s'en rendre compte. C'était si bon de se sentir alerte, plus efficace. Précis. Intelligent. Il n'a bientôt plus su vivre sans sniffer.

Les vieux n'ont rien vu, occupés à lui façonner une vie dont il ne voulait pas, dans laquelle il ne se reconnaissait pas, où son identité elle-même était niée. Sitôt ses parents morts, il était devenu Antoine Delorme. Le nom de sa mère s'est substitué au patronyme étranger, à l'école, chez le médecin, le dentiste, partout. Au lycée, il s'entêtait à écrire Castro Tony en marge de ses copies. Les profs lui ont fait quelques remarques, au début, avant de laisser tomber. Certains ont même fini par l'appeler Tony, mais la réalité, c'est que la plupart d'entre eux se moquaient éperdument

de qui il était. Dans cet établissement encadré par des adultes élitistes, seules les notes importaient – et les siennes étant médiocres –, il ne suscitait aucun intérêt chez les enseignants en face de lui.

Quand il eut dix-huit ans, il n'en pouvait plus d'être Antoine Delorme. Après avoir obtenu son bac, il cessa de se préoccuper des études, au grand dam des vieux qui convoitaient pour lui, comme pour leur fille jadis, les meilleures écoles supérieures. Un jour, il claqua la porte pour s'installer à Montrouge et redevenir, enfin, Tony Castro. Les grands-parents n'ont pas compris.

– Et quand est-ce que tu as arrêté la drogue ?

Il prend un drôle d'air. C'est une partie de l'histoire qu'il n'est pas prêt à me livrer. Tant pis. Ça viendra.

OceanofPDF.com

Désormais, les hôtels affichent complet. La plage est prise d'assaut dès les premiers rayons de soleil. Elle se vide légèrement à l'heure du déjeuner avant de se couvrir de nouveau de parasols. Les marchands de beignets slaloment entre les serviettes, hurlent pour réveiller les appétits et croisent des vendeurs de paréos, bracelets et autres babioles qui leur disputent l'attention des vacanciers.

La journée, nous vivons au rythme des marées. Le soir venu, nous traversons la ville, traînons aux terrasses, allons danser. Nous rentrons tard, fumons souvent. Tony a pris l'habitude d'acheter régulièrement une barrette ou deux à Diogo, le patron d'un bar branché qui nous a à la bonne. Du jeudi au dimanche, la piste de l'arrière-salle se remplit de corps vibrants qui restent collés les uns aux autres toute la nuit. Tony et moi nous enhardissons, nous embrassons en public, tentons même quelques caresses plus osées quand le désir est trop fort. Personne ne fait attention à nous : tout le monde a quelqu'un à qui se frotter. C'est pourquoi je sursaute, surprise, lorsque quelqu'un nous sort brutalement de l'une de nos danses langoureuses.

Tony et moi nous écartons. Une jeune femme brune, immense sur ses monstrueux talons, se jette au cou de Tony avec une joie qui me semble tout de suite excessive. Elle le serre tellement dans ses bras qu'il disparaît sous ses cheveux bouclés. Avec une grimace de répulsion, je le fusille d'un œil, il me renvoie un regard perplexe, puis, quand la fille le lâche enfin, je vois à l'expression de son visage qu'il la reconnaît.

– Isaura ? fait-il, stupéfait.

Qu'est-ce que c'est encore que ce prénom ? La créature enroule une mèche autour de son index et tortille du cul sur ses échasses. J'ai envie de la tuer. Pour l'heure, elle m'ignore.

Tony se lance dans une conversation enflammée avec elle. Aucun des

deux ne fait attention à moi, à croire que si je me volatilais dans l'instant personne ne le remarquerait. Dépitée, je file aux toilettes. Il y a la queue là-dedans. Je trépigne sans trop savoir si c'est l'impatience, la rage ou l'envie de me soulager qui m'agite le plus. Les filles devant sont très maquillées, très dénudées, et je lutte contre la pulsion impérieuse de les frapper. Et ça glousse, et ça rit, et moi je vais bientôt me pisser dessus, si elles ne se grouillent pas.

Isaura. D'où elle sort, celle-là, encore ? Ils se connaissent d'avant, c'est sûr. Incroyable comme Tony a oublié ma présence en quelques secondes à peine. Pfff, disparue la Clarisse. Oubliée la Nina. Isaura est dans la place, poussez-vous.

Bon, elles se dépêchent, les connasses devant ? Elles s'enferment à deux ou trois dans les chiottes, et on les entend ricaner à l'intérieur. Pas étonnant que ça prenne des plombes.

Enfin, c'est mon tour. Dans la poubelle restée ouverte, un tampon hygiénique souillé repose sur un amas de papier humide. Je réprime un haut-le-cœur et me mets en position, les fesses à bonne distance de la cuvette parsemée de flaques d'urine. Les cuisses contractées, j'attends. Au début, rien ne sort, comme si c'était verrouillé. Puis une goutte. Une deuxième. Le jet arrive enfin, doucement dans un premier temps, avant de s'intensifier. Au cours de l'écoulement monte un élancement qui rapidement se mue en une insupportable brûlure. Je serre les dents en réprimant un gémissement. Puis c'est fini, j'ai pissé, mais j'ai toujours envie alors je reste en équilibre sur mes jambes, chancelante, fébrile pendant qu'un point de côté me plie presque en deux. La douleur pulse, irradie et me file la nausée. Dehors, on frappe à la porte pour me demander d'accélérer. Allez vous faire foutre, bande de pétasses.

Je me rhabille laborieusement avec l'incompréhensible sensation d'avoir encore la vessie pleine et je sors enfin. Les mains sous le jet d'eau, je m'arrête sur mon reflet. Putain, j'ai vraiment une sale tronche.

Quand je retrouve Tony, il danse avec Isaura. Ils ne se touchent pas, mais je vois à leurs mouvements, au balancement des hanches de la fille, à la manière dont son corps à lui l'invite, qu'ils rêvent déjà d'arracher leurs vêtements.

– Eh, Nina, où étais-tu passée ? m'interroge Tony.

Pour toute réponse, je lui demande avec agressivité :

– C’est qui, celle-là ?

Il sourit.

– C’est Isaura. Une amie d’enfance. Ses parents ont un appartement sur les hauteurs de la ville. Avec une terrasse démente. Qu’est-ce qu’on a pu y jouer, quand on était gosses !

Isaura se retourne vers moi. C’est à mon tour de lui être présentée. Je me demande ce que Tony peut bien lui dire. Elle, tu vois, c’est Clarisse, mais je l’appelle Nina la plupart du temps. C’est une gamine fugueuse recherchée par la police, on la croit probablement morte d’ailleurs, alors qu’elle vit ici depuis des mois. Et ça fait quelques semaines que je la baise, aussi. Elle a beau n’avoir que quatorze ans, elle aime ça, tu verrais ! Mais chut, c’est un secret, on prétend qu’elle est majeure.

En tout cas elle a l’air réjouie, et je lui balance un sourire hypocrite.

– Ji adore francéch, mais ji parrle pas trop bem. Inchintè.

Et là voilà qui, fière de ses prouesses linguistiques, part d’un grand rire strident. Je me masse le côté droit, au-dessus de la hanche. J’ai l’impression que quelque chose m’appuie fortement sur le rein, en permanence, avec une pression croissante au fil des minutes. Pour couronner le tout, j’ai encore envie d’aller aux toilettes.

– Bon, dis-je à Tony en m’agrippant à son bras, lâche cette salope. J’ai besoin qu’on rentre.

– Non, pas tout de suite, proteste-t-il.

Isaura le tire à son tour par la manche et s’agite devant lui au rythme de la musique. Il se met à danser, lui aussi.

– On se casse. Viens.

– Non ! Pas tout de suite, je t’ai dit, répond Tony avec une pointe d’agacement dans la voix.

– Toi pas vouloir dinser ? me lance Isaura dans un français approximatif.

Je la fixe. Ses cheveux ondulent dans le halo rose des spots, et quand elle sourit – elle ne fait que ça, cette cruche – ses dents parfaitement alignées semblent fluorescentes.

– Non, voilà c’est ça, je lui lance. Moi pas vouloir danser, pétasse. Moi vouloir que toi ailles te faire enculer par tous les connards de la boîte. Tu sais ce que ça veut dire ça ? Enculer ? Hein ?

Je hurle. Enfin elle ferme sa bouche, et ses yeux stupéfaits, allant de l’un

à l'autre, interrogent tour à tour Tony et moi. Je poursuis mon scandale : « Enculer ? Tu sais pas ? Tu as l'air, pourtant. Va te faire enculer. Enculer ! » En même temps je lui montre ce que j'entends par là d'un geste obscène de la main, le visage déformé par la fureur, les doigts crispés mimant la pénétration, tout en criant sans interruption : « Enculer ! ENCULER ! »

C'est Tony qui me pousse vers la sortie. Il m'empoigne fermement, me traîne jusque dans la rue. Je le suis tout en me dévissant la tête vers Isaura pour continuer à l'abreuver d'insultes. L'air frais du soir m'extraît un peu de ma transe.

– Non, mais t'es malade, Clarisse, oh ! Ça ne va pas ? hurle-t-il.

Je me dégage de son étreinte d'un geste rageur, je lui tourne le dos et m'éloigne le plus vite possible. C'est ridicule bien sûr, où est-ce que je peux aller, sans lui, dans cette ville ? Forcément, il va me rattraper.

Je continue à avancer sans me retourner. Sur le muret qui surplombe la plage, des jeunes sont assis, une bouteille de bière à la main. Ils fument des clopes et rient au clair de lune tandis que j'accélère le pas. Je poursuis ainsi cinq, dix minutes, et ce n'est qu'à l'approche du fort de Santiago que je ralentis pour vérifier que Tony est bien derrière moi.

Mais il n'est pas là. Je tourne sur moi-même, le cherchant partout, dans chaque silhouette, chaque regard croisé. Je ne vois que des formes aux contours flous, des ombres que, mentalement, je renvoie aussitôt au néant, car elles ne sont pas *lui*. Merde. Il m'a laissée partir, ce con.

Je m'effondre par terre, sur un coin de trottoir, genoux repliés et, lasse, je pose ma tête et l'entoure de mes bras. La rumeur de la rue m'enveloppe rapidement. En me concentrant, je perçois le bruit des vagues. J'ai comme un vertige, mais je décide que ce n'est pas grave, rien n'est très grave pourvu que je puisse aller pisser parce que de nouveau j'en meurs d'envie.

Au moment où je me redresse, je me cogne violemment à un garçon. Il tient une bouteille de vodka à la main et la passe à l'un de ses copains le temps de m'aider à me relever.

– Pardon, dis-je en me massant la tête.

Par réflexe, j'utilise le français.

– Ah, une compatriote ! s'exclame le type, également en français. Ça va ?

Bien sûr que non, ça ne va pas, Ducon. Mais au lieu de lui dire ça je réponds que oui, oui, ça va. Il n'est pas dupe, me propose de me raccompagner à mon hôtel. Sa phrase me ramène à la réalité. Je n'ai pas de lieu où aller, il fait nuit et j'ai envie de tuer Isaura et Tony. Il me tend la vodka, et sans trop réfléchir j'en avale deux grandes gorgées. Nous marchons le long de la mer, il parle, je réponds à peine. Bientôt je me rends compte que ses potes sont partis, je n'ai rien vu, je m'en fous et je lui reprends la bouteille pour boire encore. Le type s'appelle Matthieu, il est en vacances ici depuis quelques jours, mais en réalité il habite Lyon, est-ce que je connais la ville ? Je réponds à contrecœur, non je ne connais pas, je suis de Paris, enfin presque, oui c'est ça, je vis en banlieue... Je ne vais pas à la fac, non...

Je m'arrête brutalement.

Putain de merde, Clarisse, qu'est-ce que tu fous ? Tu vas finir par lui dire que tu es au collège et il comprendra qu'il y a un problème. Il a dû voir ta tête mille fois à la télé, lui, et il suffira de pas grand-chose pour qu'il fasse le rapprochement avec la fille qui a mystérieusement disparu en février dernier.

Ta gueule. Ça n'a plus trop d'importance de toute façon. Même les flics, ils peuvent venir. Même rentrer chez mes parents ne m'inquiète plus.

Matthieu n'insiste pas. Il est évident qu'en réalité, ma vie l'indiffère. Sur la plage, il m'entraîne dans un coin isolé, m'attire à lui, me prend la main et la plaque contre son sexe dur. Je sens la bosse imposante et ne me débats pas. Au contraire, je suis curieuse. Si je couche avec ce type, est-ce que ce sera mieux ou moins bien qu'avec Tony ? Et qu'est-ce qu'il fabrique, de son côté, avec son Isaura, sinon lui faire tâter sa bite, lui aussi ?

Je finis malgré tout par retirer ma main. Matthieu m'embrasse dans le cou. Sa bouche est chaude et sa langue m'excite. La vodka y est sans doute pour quelque chose. Je le laisse caresser mes seins sous mon tee-shirt. Sa respiration s'accélère, la mienne également. Ce n'est que lorsqu'il s'attaque au bouton de mon jean qu'un éclair de lucidité m'arrache à ma passivité. Je vois la scène comme si j'étais spectatrice : le coin de plage sombre, les corps frémissants d'un désir triste au milieu d'une fête où l'alcool permet toutes les dérives.

Je m'agite pour freiner l'avancée de ses doigts qui rampent vers ma culotte.

– Laisse-moi ! Stop ! Laisse-moi !

Mais il n'arrête pas. Au contraire son étreinte se resserre, il la veut, sa gâterie, allez, ne fais pas ton caprice, tu étais bien consentante il y a deux minutes, ça se voit que t'aimes ça, laisse-toi donc faire.

Je me débats avec plus de conviction, me mets à crier puis, en proie à une véritable panique, je mords la main qui m'emprisonne le cou. Je me saisis de la base du pouce, et j'y plante les dents. Ma mâchoire crispée est dure comme de la pierre, et je me concentre sur les chairs qui se déchirent pour ignorer mon envie de pisser, de plus en plus insupportable. Matthieu hurle. Il essaie de m'éloigner de lui, de retirer son bras, mais plus il cherche à fuir plus je serre. Lorsque le goût ferreux de son sang inonde ma bouche, je lâche tout et je regarde, un peu surprise, Matthieu détalier comme si une créature démoniaque était à ses trousses. Dès qu'il trouve une issue, il quitte la plage, remonte vers la promenade et disparaît de ma vue.

Je m'effondre sur le sable et, une fois seule, n'y tenant plus, je baisse mon pantalon pour me soulager, là, sur place, dans la nuit. Je ne m'étonne plus ni de la brûlure ni de la douleur et je ravale mes larmes tandis que, malade et bourrée, je me dirige en titubant vers l'immeuble de Tony.

Peu à peu, les passants se raréfient et les conversations se tarissent. La nuit m'enveloppe.

Assise sur les escaliers près de l'entrée de notre immeuble, les paupières mi-closes, j'attends. Les minutes s'égrènent en silence. Même le bruit du ressac est inaudible, et l'horizon opaque accentue l'impression d'éternité stagnante où mon ennui se perd. Je ferme les yeux, un instant seulement qui dure finalement une heure. Quand je les rouvre, la rue est définitivement déserte. De l'autre côté du fort, les bars ont baissé le rideau. Si les derniers fêtards rentrent chez eux, ce n'est pas par ici qu'ils passent.

Je grelotte. Tony est-il en train de caresser Isaura quelque part sur la plage ? De la tringler sauvagement contre la digue ? L'a-t-il suivie dans sa chambre ? Mes dents claquent. Je referme les paupières et aussitôt je plonge dans un monde peuplé d'angoisses, d'ombres traînantes et de frissons. Pour finir, je m'endors dans cette nuit sans étoiles.

Je remarque à peine la présence de Tony. Son étreinte semble aussi peu réelle que les fantômes tourmentés qui ont pollué mon sommeil. Trempée de sueur, frigorifiée, je m'accroche à lui comme une naufragée à son radeau. Je perds conscience, n'enregistrant que des instants furtifs, nous sommes en bas de l'immeuble, je cligne des yeux et je vois le salon, un battement de paupières supplémentaire et me voici dans la chambre.

– Toilettes... Il faut que j'aille aux toilettes...

J'articule péniblement et ce sont des mots inintelligibles qui sortent de ma bouche. Par miracle, Tony comprend, m'assoit sur la cuvette et referme doucement la porte pour préserver mon intimité. La douleur s'est étendue, multipliée, elle est désormais bien installée dans mon crâne

dont les parois semblent trembler sous son terrible assaut. En même temps, le jet d'urine me lacère le bas-ventre. Je m'entends gémir faiblement, pliée en deux.

Tony revient alors que je n'ai même pas remonté ma culotte. Il m'aide à me rhabiller. Sa main effleure mon front, dégage une mèche de cheveux collée de sueur, et de nouveau l'obscurité me happe.

L'aube irradie lorsque l'envie de pisser m'arrache au sommeil. Tony dort sur le canapé, la bouche ouverte, et ses ronflements réguliers répondent aux oiseaux qui chantent déjà dans le soleil naissant. Au moment où mon pied droit touche le sol, la nausée me fait chavirer. J'essaie de me stabiliser en posant le pied gauche, mais il m'est impossible de trouver un équilibre. J'attends que ça passe, en me tenant la tête à deux mains comme si cela allait chasser mon atroce migraine. Quelques secondes plus tard, concentrée, ignorant mon essoufflement, j'avance, centimètre après centimètre, vers les toilettes. Mais la nausée me rattrape et, soudain, ruinant tous mes beaux efforts, je vomis sur le sol et m'écroule.

– Clarisse. Il faut que l'on aille à l'hôpital.

La voix de Tony.

Je tourne la tête, feignant de ne pas l'entendre. Je rejette tout ce qui pourrait me tirer de mon sommeil. Que l'on me foute la paix.

Je suis de nouveau dans le lit, je n'ai plus trop envie de pisser. Ce qui est certain, c'est que je n'ai pas pu me retenir et je préfère ne pas imaginer ce que Tony a dû essuyer avant de me porter jusque sous les draps.

– Viens, Clarisse, insiste Tony en me secouant et me tirant pour essayer de m'asseoir.

Je parviens à pousser un râle en guise de protestation. À l'hôpital ? Hors de question. J'ai juste besoin de dormir. Ça ira mieux demain. Et je m'apprête à sombrer encore. Mais Tony ne l'entend pas de cette oreille. Le voici qui s'acharne, qui continue de me tenir par le bras, enlève mon tee-shirt trempé tandis que je me débats comme je peux.

– Non, non...

– Putain, Clarisse, réveille-toi. On doit y aller, merde. Tu as 40.7° de fièvre.

À ces mots, un vieux souvenir cotonneux me revient. J'ai cinq ou six

ans, j'ai mal à la tête. Ma mère met un thermomètre dans mes fesses, puis attend le résultat d'un air anxieux. Ce jour-là, elle m'emmène aux urgences. Je me rappelle l'odeur des couloirs de l'hôpital. Elle dit aux médecins que j'ai 39.8. Cela inquiète tout le monde. Alors 40.7, ça relève sans doute de l'exploit. Si ça se trouve, je vais crever.

– Clarisse ! Clarisse !

Tony me secoue, je l'entends assez bien, mais je suis incapable de réagir ni de lui répondre. Je perçois la panique dans sa voix et peut-être même des sanglots étouffés, mais bientôt, je m'abandonne tout entière à la fièvre.

OceanofPDF.com

C'est bruyant. Aveuglant. On baisse le store. On enlève à plusieurs reprises la couverture que je tire à moi. J'entends les pas aussi. On entre, on saisit mon bras, je laisse faire. On passe le tensiomètre, l'appareil serre, sonne, on le retire. Parfois on pique. Prise de sang. Je suis bien trop faible pour réagir, ouvrir les yeux ou poser des questions.

Pendant un temps affreusement long, mais qu'il m'est impossible de mesurer avec précision, je ne suis que tremblements. Toutes les autres sensations physiques ont perdu leur importance. La plupart du temps, je dors. Un sommeil à la fois agité et lourd dans lequel je m'enfonce comme une pierre dans un lac, mais où je gesticule dans des cauchemars sans fin.

Quand je retrouve à peu près mes esprits, je me découvre sans surprise dans une chambre d'hôpital. La porte close étouffe les sons, mais je vois à travers la vitre les infirmières qui vont et viennent dans le couloir. Lorsque je me regarde, moi, je repère la perfusion dans mon bras, les sachets dont le contenu coule au goutte-à-goutte dans mes veines, et le tuyau qui dépasse de mon entrejambe. Une sonde urinaire.

J'entreprends de bouger lentement la tête pour évaluer mon état. La migraine est toujours là, mais la nausée s'est atténuée. C'est déjà ça. Puis je me rends compte que je n'ai aucun moyen de joindre Tony ni même de savoir où il est, et la peur vient s'ajouter à mes autres maux.

Les infirmières me parlent peu. Elles ont bien essayé, mais renoncent rapidement. La plupart sont gentilles, mais il y en a une grosse, là, qui est une vraie salope. Elle est hostile, on se demande bien ce que je lui ai fait. Même lorsque je lui réclame une bouteille d'eau, elle feint de ne pas comprendre alors que c'est à peu près la seule chose que je sais dire correctement en portugais. Je rumine encore lorsque Tony entre dans ma chambre. Aussitôt, mon cœur bondit. Il avance d'un pas timide. Quand il

me voit éveillée et assise sur mon lit, il me sourit.

Il me serre longuement contre lui, me caresse les cheveux, pose sa bouche sur ma tête. Je grimace, me souvenant à quel point j'ai transpiré et essayant en même temps d'évaluer depuis combien de temps je n'ai pas pris de douche.

– Oh putain, ma Nina, tu m'as fait une de ces peurs...

Il m'explique. J'ai eu une infection urinaire. Comme elle n'a pas été soignée, elle s'est aggravée jusqu'à atteindre le rein. On appelle ça une pyélonéphrite. Et comme j'ai continué à ignorer les symptômes, l'infection a failli me tuer, avec une septicémie qui n'est pas complètement éradiquée encore. Tony me raconte tout ça en me gardant serrée contre lui et en continuant à renifler mes cheveux sales.

Je me dégage légèrement. Il caresse ma joue, et me fixe longuement, les yeux humides. Son inquiétude me touche.

– Il y a... autre chose, ajoute-t-il.

– Quoi ?

Tony se lève brusquement, fait quelques pas nerveux dans la chambre avant de poursuivre :

– Quand je t'ai amenée, ils ont voulu savoir qui étaient tes responsables légaux.

Mes yeux s'écrouillent.

– Hein ? Mais qu'est-ce que tu as dit ?

– Je n'avais pas le choix ! On peut raconter des conneries dans la rue, en boîte de nuit, on s'en fout. Mais là, ce sont des informations qui ont une importance pour ta santé ! Qu'est-ce que j'étais censé dire ? Ils ont voulu tout savoir ! Si tu avais des allergies, si tu avais déjà été opérée, si tes vaccins sont à jour... Et moi je te voyais délirante de fièvre, prête à crever. J'allais prendre le risque de leur mentir ? Et puis ils ont vu ma tronche, c'était grillé d'avance. Ils ont compris tout de suite qu'il y avait un problème.

J'encaisse ses paroles. La tête me tourne, je froisse les draps entre mes poings serrés en essayant de mesurer les conséquences.

– Mais qu'est-ce qui va se passer maintenant ? dis-je, terrifiée.

– Je n'en sais rien, répond Tony, tête basse. Mais tu vas beaucoup mieux, et rien que pour ça je referais tout à l'identique, si c'était à refaire. Je crois quand même qu'il faut qu'on s'attende à ce qu'ils préviennent la police.

– Et tu as dit que je m'appelais comment ?

Il marque une pause tandis que je retiens mon souffle, avant de lâcher, aussi doucement que possible :

– Clarisse Destremont.

Et là, forcément, je comprends que la réalité rattrape toujours les rêves.

Avant de partir, Tony sort de la poche arrière de son pantalon une feuille pliée en quatre. Il me la tend avec un sourire triste.

– Quand tu iras mieux, si la police n'est pas venue avant, je viendrai te chercher. Peut-être... peut-être qu'on pourrait s'en aller, trouver un autre médecin qui te prescrirait des médicaments pour ne pas interrompre trop brutalement ton traitement... Pour le moment, cela fait déjà deux jours, et il ne s'est rien passé de particulier. Dans quelque temps, on pourrait... tu en dis quoi ?

J'en dis que j'ai envie de vomir et que je ne suis pas sûre de survivre en dehors de cette chambre d'hôpital, mais je me tais. Si j'en avais la force, j'arracherais tous ces tuyaux et je partirais dans la minute, Tony et moi nous cacherions dans une cabane dissimulée au milieu des dunes de Fonte da Telha, au bout du village, là où les maisons s'arrêtent et où la flore littorale reprend ses droits. On vivrait d'amour et de pêche avec la complicité de l'océan et, quand le temps aurait passé, on ne découvrirait de nous que deux momies ensablées dont personne ne saurait rien.

Tony insiste pour que je prenne la feuille. Je scrute son visage, cherchant à fixer chaque détail : la mèche indisciplinée qui, bien qu'il la pousse sans arrêt, revient se coller sur son front, le pli d'inquiétude qui froisse sa peau juste au-dessus de l'arête du nez et qui, plus tard, deviendra une ride, le sourire forcé qui relève ses lèvres sur lesquelles j'aime tant passer ma langue. En saisissant le papier, je lui serre la main en ravalant l'émotion qui déborde.

– Mais vas-y, regarde ! s'impatiente Tony.

Je déplie la feuille avec maladresse. Le bras sur lequel est plantée la perfusion est endolori, mais j'y parviens et je découvre la photo d'un scooter rouge, un modèle un peu rétro.

– Je l'ai acheté hier. Il reste quelques formalités, mais je pourrai le récupérer demain.

J'éclate de rire. Je le regrette aussitôt, car cela provoque un élan

désagréable dans mon crâne.

– Tu as acheté un scooter ?

Il se penche vers moi, dépose un baiser sur mes lèvres et me dit, le regard à la fois triste et brillant d'excitation :

– Bien sûr. C'est comme ça que finit l'histoire, Nina. Sur un scooter rouge.

J'acquiesce en lui faisant jurer de revenir vite.

Il promet.

OceanofPDF.com

J'ignore combien de temps s'est écoulé. Je dors énormément, et sitôt que j'ouvre un œil le malaise physique me rattrape, l'angoisse m'étreint et le sommeil semble le refuge à la fois le plus acceptable et le plus accessible.

Tony ne revient pas.

Dans les moments d'éveil, je guette la silhouette attendue à travers la vitre, je scrute la porte, et à chaque nouvelle entrée ma mine déconfite accueille le médecin ou l'infirmière.

Ma tension est trop basse. J'ai reçu l'interdiction formelle de me lever. Il paraît que je risque un arrêt cardiaque si je fais trop d'efforts dans mon état de faiblesse actuel. L'infection n'est pas vaincue non plus malgré la perfusion d'antibiotiques. Vu comme je me sens, j'aurais deviné toute seule.

Les heures passent. Les jours aussi. J'essaie de ne pas perdre le compte. Tony est venu mardi. Deux nuits se sont succédé depuis. Nous sommes donc jeudi. Parfois je dors si longtemps que je crains de sauter une journée sans m'en rendre compte.

On m'apporte mon repas par habitude, on pose le plateau sans conviction et le personnel, résigné, le retire sans que j'y aie touché. J'ai tout de même essayé de manger un fruit, mais il ne m'a fallu que quelques minutes pour que je vomisse, et l'aide-soignante a râlé en changeant les draps.

Il fait chaud. Maintenant que la fièvre est tombée, je ne grelotte plus, mais je transpire toujours à grosses gouttes à cause de la température. Le pansement qui maintient la perfusion me gratte atrocement. De la fenêtre qui donne sur l'extérieur, je n'aperçois qu'un bout de ciel bleu et l'extrémité d'une branche feuillue qui bouge au gré du vent. Il m'arrive de la fixer, comme une perche salvatrice vers la liberté, en espérant voir passer un oiseau, n'importe quoi qui me rappelle que la vie continue au

dehors. Souvent, hypnotisée par la vision de ce ciel, je m'endors et je le retrouve, intact, à mon réveil, exactement comme si l'instant s'était arrêté en attendant que je sorte du sommeil.

Je rêve de Tony. Nous sommes au cap Espichel. La chapelle blanche semble chanceler au bord de la falaise. Aucun nuage ne vient amoindrir le bleu environnant. Le lieu est désert : il n'y a personne d'autre que nous.

Tony se tient debout sur le muret qui surplombe le vide. Les bras en croix, il me tourne le dos, sa silhouette suspendue entre deux immensités, l'aérienne et l'aquatique. Au moment où je comprends, je m'élance, je cours à perdre haleine et je hurle. Mais aucun son ne sort de ma bouche, et mes jambes ne me portent pas davantage. Je reste paralysée à regarder le corps de Tony basculer et disparaître. L'océan, si calme une seconde auparavant, s'agite en accueillant sa morbide offrande, les vagues s'épaississent et d'énormes rouleaux se forment, gonflent, se muent en monstres d'eau qui avancent, menaçants, rugissants d'écume, vers moi. Ce n'est que lorsqu'ils sont sur le point de tout submerger que j'ouvre les yeux.

Quand je me réveille, deux flics en uniforme et une femme habillée en civil se tiennent à mon chevet. Dans un sursaut épouvanté, j'essaie de m'asseoir. Une infirmière, surgie d'on ne sait où arrête mon mouvement et, avec un geste doux, m'invite à rester allongée. L'inquiétude me lacère les tripes, et d'instinct je porte la main à mon ventre.

Putain de merde.

J'attends.

La femme s'approche, grimace un sourire à la bienveillance factice, puis s'adresse à moi dans un français impeccable. Elle s'appelle Charlotte Larivière et elle travaille au consulat de France à Lisbonne. Elle a été prévenue par la police et l'hôpital, car je suis française et, selon toute évidence, mineure isolée au Portugal.

À chaque fois qu'elle termine une phrase, elle marque une pause pour s'assurer que je comprenne bien tout ce qu'elle me dit. Je ne bouge pas ni n'émetts aucun son. Je suis complètement terrorisée.

Mme Larivière attrape le lourd fauteuil destiné aux visiteurs et l'approche du lit. Il fait un bruit désagréable en raclant le sol en PVC. Elle s'assoit tandis que les flics restent debout derrière elle et me demande comment je m'appelle. Face à mon silence, elle insiste en répétant sa question plusieurs fois. En vain. Je ne desserre pas les lèvres. Quand elle comprend qu'elle ne m'arrachera aucune information, elle prend les devants :

– Vous vous appelez Clarisse Destremont.

Entendre mon nom dans cette chambre d'hôpital, prononcé par cette femme, alors que Tony n'est pas là, que j'ignore tout de l'endroit où il peut être, me semble la pire des agressions. Je me revois au collège, coincée sur ma chaise d'écuyer, face au prof qui fait l'appel. Clarisse Destremont. Je visualise la salle d'attente du psy, où je m'emmerdais affreusement, le temps que vienne mon tour. Clarisse Destremont. Je me représente mon visage, que j'observais parfois très longuement dans la glace, intriguée par mon propre reflet, ces yeux verts, le nez fin, la mine renfrognée, l'impression de contempler une étrangère. C'était donc moi, cette enveloppe de chair dont avait hérité mon âme malheureuse. Clarisse Destremont.

– Non, finis-je par dire en fixant la branche d'arbre à travers la fenêtre. Je m'appelle Nina Castro.

Le silence qui suit trahit sa surprise.

– Ce ne sont pas les informations que nous avons, rétorque-t-elle d'une voix ferme.

– Vos informations sont fausses.

Un papillon passe dans mon champ de vision. Il est énorme, coloré, magnifique, mais quelques battements de ses ailes bleutées, presque transparentes dans la lumière du ciel de printemps suffisent à le faire disparaître de mon univers.

Mme Larivière explique la situation aux policiers. L'un d'eux sort de la chambre. Je l'entends parler à quelqu'un. Un long moment passe, puis la porte se referme, étouffant la rumeur du couloir. Je regarde toujours la branche en me demandant si le papillon reviendra ou si notre rencontre se réduira définitivement à cet absurde hasard qui a permis que mes yeux se posent sur ses ailes de fée égarée. Puis, ne voyant plus l'insecte, je tourne la tête pour découvrir mes visiteurs.

Au pied de mon lit, il y a Charlotte Larivière, les deux policiers, et à côté d'eux, immobiles, muets, mais affreusement réels, se tiennent mon père et ma mère.

OceanofPDF.com

C'était le printemps. J'en suis sûre, à cause des fleurs. Des fleurs partout. Les bourgeons avaient éclos quelques jours, peut-être quelques semaines auparavant pour les plus précoces d'entre eux.

Elles étaient omniprésentes, sur les arbres, dans les pots accrochés aux balcons, sur les parterres joliment travaillés par les jardiniers municipaux. Un ravissement visuel et olfactif, un festival de couleurs.

Sur le chemin du parc, il y avait cette rue bordée de part et d'autre de cerisiers japonais ornés, quelques jours par an, de voluptueuses fleurs roses. Elles venaient tout juste de faire leur apparition, si bien que les branches étaient encore lourdes de ces grappes épanouies, mais déjà, les pétales vaincus par la brise de mars virevoltaient avec grâce, puis se posaient délicatement sur le sol pour former un beau tapis, dont la perfection m'émerveillait.

Ce jour-là, mon père marchait assez loin derrière moi, distrait par le téléphone portable sur lequel il pianotait compulsivement. Je courais à l'ombre des arbres, sous la pluie fleurie, en direction du parc. J'étais heureuse, car je n'avais pas eu besoin d'insister. Papa, qui souvent se faisait prier, prit cette fois-ci l'initiative :

– On va au parc ? me demanda-t-il sans même me proposer de faire la sieste, rituel auquel il essayait encore de me contraindre quotidiennement.

Immédiatement je bondis, sautai dans ses bras, et nous partîmes.

Au milieu de la rue, je m'accroupis pour saisir quelques pétales afin de constituer un étrange amas rose que j'appelais bouquet.

– On le donnera à maman ce soir ! clamai-je à papa qui, souriant sans vraiment m'écouter, acquiesça par principe.

Peu de temps après mon arrivée au parc, j'avais déjà perdu le cadeau improvisé, tout occupée à gambader, me cacher, jouer avec deux

morceaux de bois, me prendre un coup par un autre enfant. Courir en pleurs vers mon père. Parce que les parents peuvent tout, consolent tout, quand on a quatre ans.

Mais pas les miens.

Je ne l'ai pas trouvé, le papa aux vertus guérisseuses. Sur le banc où il m'attendait à peine quelques minutes plus tôt était assise une grosse dame aux tibias couverts de vilains poils noirs. Je m'élançais déjà vers elle quand, ne reconnaissant pas dans sa silhouette trapue la figure paternelle recherchée, je m'arrêtai, saisie d'angoisse. Un regard à droite, un regard à gauche suffirent à confirmer l'absence de mon père et, la peur grandissant, je partis en courant vers le bosquet situé à l'autre extrémité de l'aire de jeux. C'était là que papa m'emmenait lorsque, prise d'une envie pressante, je jurais être incapable de me retenir et le sommais de trouver des toilettes. « Ici, disait-il, personne ne peut te voir. » Peut-être avait-il voulu faire pipi, lui aussi ?

Par l'effet d'un étrange instinct, je bloquai ma respiration à mesure que je me faufilais entre les branchages. Persuadée d'avoir entendu un bruit qui trahissait une présence humaine à proximité, je poursuivis mon intrusion dans ce monde végétal qui, à hauteur d'enfant, avait la verte densité d'une jungle tropicale.

C'est là que je la vis. L'araignée.

À quelques centimètres de mon visage, la toile tissée pile sur mon passage. Une grosse araignée tellement coriace qu'elle semblait avoir revêtu la carapace d'un crabe, une espèce de scaphandre blindé défiant quiconque d'envisager seulement de l'écraser. Sans elle, je serais restée sur ma trajectoire et sans doute aurais-je fini par rebrousser chemin. Au lieu de ça, je poussai un cri bref, mais strident, en m'écartant brusquement sur le côté.

Et je le trouvai là, à quelques mètres de moi à peine, dans un coin plus clairsemé, le pantalon sur les chevilles, yeux fermés, bouche entrouverte, en train de se faire sucer par une femme aux cheveux longs que je ne connaissais pas.

Ils continuèrent un petit moment, lui tout abandonné à son extase, elle très appliquée dans son va-et-vient, avec une régularité qui rendait le mouvement hypnotique. « Hum, gémissait-il, suce ma bite, oui, vas-y, suce-la ! »

Ce n'est que lorsque je sentis une rupture dans le rythme, un début d'accélération qui ne me laisserait plus la possibilité d'intervenir, que j'osai parler, avec une sorte de curiosité timide : « Papa ? »

Ses yeux brusquement ouverts sous l'effet de la surprise me fixèrent avec épouvante. J'eus envie de m'enfuir à jamais pour me soustraire à ce regard qui, je le sentais confusément, venait de changer de manière définitive celui que je porterais désormais sur lui.

Il dégagea, non sans brutalité, la tête de la fille dont le visage a été totalement effacé de mes souvenirs, puis il entreprit de remonter nerveusement son pantalon. J'ai vu sa bite humide, encore à demi gonflée, et sans rien ajouter je suis repartie vers le monde des enfants, de l'autre côté des buissons, pour recommencer à jouer. Comme si de rien n'était.

Sur le chemin du retour, une indéfinissable perte d'éclat annonçait la flétrissure des fleurs de cerisiers tombées au sol. Sans doute, la grâce de ce qui vient d'éclore ne peut finir, tôt ou tard, autrement que piétinée et salie.

Maintenant, je dors encore plus qu'avant. L'infection n'y est pour rien : cela fait longtemps qu'elle est guérie. Mais il a fallu contrôler mon agitation, et les calmants se sont avérés efficaces. Au début, je rejetais tout, la prise de traitement oral, le dialogue, même un simple contact visuel avec mes parents était insoutenable.

Je n'étais capable que de hurler. C'est la seule chose, dans ces effroyables retrouvailles, dont je me souviens réellement. Ce cri de bête, rauque, écorché, si terrifiant que je n'ai pas tout de suite compris qu'il sortait de moi. Plus rien d'autre n'existait en dehors de cette plainte enrouée qui s'étirait, remplissait la chambre et semblait ne jamais devoir cesser. Je suis devenue ça, je n'ai plus été que ce rugissement profond qui, sans paroles, disait tout de moi, crachait ma souffrance et révélait combien, en cet instant, j'avais autant envie de mourir que de tous les buter.

Une foule d'inconnus ont surgi, se sont penchés au-dessus de moi, ont saisi mes bras, mes mains, mes pieds, ont appuyé sur mon torse, contraint mes jambes, attaché mes poignets. Je me débattais, tournant la tête de droite à gauche à toute vitesse, aveuglée par les cheveux liés par la crasse et la sueur, qui s'accrochaient à mon visage, collaient à mes paupières, s'invitaient jusque dans ma gorge ouverte, et ce cri qui continuait de menacer, d'appeler au secours, de résonner dans les couloirs de l'hôpital, et dont l'écho n'en finissait pas de me tuer.

Ils m'ont sanglée. Il fallait m'empêcher d'arracher les perfusions, de m'enfuir, de me faire du mal. Bien sûr tout le monde était d'accord avec ça, et personne ne reconnaissait qu'ils étaient justement en train de me retirer mes raisons de vivre.

Je n'ai ni vu ni senti le moment où ils ont injecté le calmant dans le tuyau, mais j'ai sombré brutalement comme si quelqu'un avait appuyé

sur un interrupteur. La conscience m'est revenue de manière éparpillée, comme des bulles flottantes qui, peu à peu, s'agglomèrent. À chaque fois, je me remettait à geindre et à m'agiter, et lorsque je comprenais que j'étais attachée je hurlais franchement ma souffrance et mon indignation.

Au milieu de ce brouillard morcelé, les visages de mon père et ma mère passaient comme des ombres fantomatiques. Avec les cernes profonds qui plongent ses yeux au fond d'un abîme d'hébétude, maman encaisse un sacré coup de vieux. Sa mine larmoyante, accentuée par ses narines rougies, n'arrange rien. Papa, de son côté, est égal à lui-même et affiche un détachement que l'on perçoit, de l'extérieur, comme une sorte de sérénité. L'indifférence lui va bien : il n'a pas pris une ride.

Les médecins ont fini par réduire les doses de calmants. Je suis revenue du monde des zombies pour poser des questions lucides sur ma réalité. J'ai demandé où était Tony. Mes parents se sont regardés, et de leur inhabituelle connivence est née la certitude qu'ils avaient ourdi un complot contre moi. Désormais, c'était sûr, ils étaient d'accord sur les modalités qui permettraient de me pourrir la vie. Je me suis remise à crier de toutes mes forces en exigeant de savoir où était Tony. Cela m'a valu une nouvelle piqûre, mais pas l'information souhaitée.

Puis un médecin a signé les documents m'autorisant à quitter l'hôpital.

– Nous allons rentrer à la maison, a dit maman en me prenant la main.

Papa s'est agenouillé de l'autre côté et m'a rassurée comme si j'étais une petite fille apeurée, avec une voix dont la douceur excessive réveillait ma méfiance.

– Tu verras, tout redeviendra comme avant.

Justement, c'était ça le problème.

En montant dans le taxi, mes yeux affolés essayaient encore de chercher partout, devant, derrière, à gauche, à droite. J'étais persuadée, même si c'était absurde, que Tony allait débarquer sur son scooter rouge. Mais les princes des temps modernes font trop souvent des promesses qu'ils ne peuvent pas tenir, et c'est sur ce constat que je suis entrée dans l'avion. On m'a donné un autre comprimé, pour s'assurer que je ne gênerais pas le vol.

Malgré le soleil et les températures clémentes, tout me rebute dans la région parisienne, à commencer par les couleurs ternes des immeubles où le gris dominant contraste tristement avec les tons flamboyants des façades portugaises. L'intonation de la langue française m'agresse l'ouïe. Après le timbre grave des Portugais et le volume sonore de leurs discussions, les voix me semblent affreusement aiguës, y compris la mienne.

La police nous attend à l'aéroport. Elle nous permet de fendre la foule de journalistes qui guettent notre arrivée et se jettent sur nous dès qu'ils nous aperçoivent. D'instinct, je baisse la tête et n'offre aux objectifs que l'image de mes cheveux décoiffés.

La voiture qui nous ramène à la maison file sur l'autoroute. Si le calmant anesthésie la rage, il n'amoindrit pas la douleur. Au milieu de mes deux parents, je sanglote sans un bruit, les dents serrées, en essuyant de temps en temps les larmes qui m'empêchent de fixer la route. Ma mère, qui probablement pleurniche aussi, renifle dans son coin. Mon père est plongé dans son Smartphone. Comme à son habitude, il se fout copieusement de tout.

Les premiers temps, je refuse de parler. J'habite chez maman. L'ancienne organisation qui consistait à vivre en alternance une semaine chez l'un puis chez l'autre semble temporairement caduque.

Papa vient me voir tous les jours, pour montrer comme il s'occupe bien de moi malgré tout. Il s'entretient longuement avec ma mère, et j'entends leurs échanges sans percevoir le moindre signe d'hostilité. Cela fait des années qu'ils sont incapables de se parler sans que cela tourne au drame, et les voilà étonnamment raisonnables et cordiaux ? J'aurais dû fuguer plus tôt.

Trois fois par semaine, j'ai rendez-vous avec un psy. Il me pose des questions pour extraire de moi toute ma vérité, mais dès qu'on me demande quoi que ce soit je réponds inlassablement : « Où est Tony ? »

On veut tout savoir. Pourquoi je me suis enfuie. Comment j'ai rencontré Tony. Qui a eu l'idée de disparaître à l'étranger. Ce qu'il m'a fait.

Ce qu'il m'a fait.

Et les images surgissent, désordonnées, des coups de reins, des coups de langue, les mains qui glissent sur la peau, les soupirs qui en réclament davantage.

Ce qu'il m'a fait.

Il a fait l'exact contraire de ce que tu fais là, psy de merde, dans ce bureau sordide, à me cuisiner le cerveau, à me prescrire ta drogue chimique qui me fout par terre. Tout le monde veut m'aider, mais l'avenir qu'on me montre est si triste qu'il me donne envie de crever. Alors que lui, juste par sa présence, avec son histoire et ses yeux gris, il m'a fait vivre, pauvre enculé.

Voilà ce qu'il m'a fait.

« Adolescente mutique » écrit le psy à la fin de la séance. Et je rentre

avec l'âme qui saigne toujours plus, et une nouvelle prescription de cachetons.

À la maison, domestiquée par la camisole médicamenteuse, je me montre d'une docilité qui ravit ma mère. Je sors de ma chambre quand on me le demande, m'installe à table, picore à peine, repars aussi vite que possible. Mon assiette reste pleine.

– Tu ne manges pas ? me fait-elle invariablement.

Ce à quoi je réponds, chaque soir : « Où est Tony ? »

Et toujours, le silence.

On ne m'a rendu ni mon ordinateur ni mon téléphone. Ordre du vieux con de psy, qui s'y connaît pour remonter le moral. Je ne bronche pas, je ne crie plus, j'ai même arrêté de chialer. Mais s'il y a bien une chose contre laquelle tous les calmants du monde ne peuvent rien, c'est ma détermination à savoir. Ce que fait Tony. S'il est en taule. S'il pense à moi.

Ils me le diront, ces crevards. Ou je le découvrirai d'une manière ou d'une autre. C'est cet objectif qui me permet de tenir.

Ce soir je vais dîner chez mon père. Il a insisté, m'a assuré que cela lui ferait tellement plaisir. Je pourrai même dormir là-bas. Bien sûr, ma chambre est restée intacte, il a toujours su que je reviendrais. Toujours. Même quand on m'a crue morte, même quand on a fouillé les caves et sondé les lacs à la recherche de mon cadavre.

Ma mère me laisse sur le pas de sa porte à dix-neuf heures. Papa ouvre, dépose un bref baiser sur mon front. Chancelante, je me concentre pour marcher droit. Saleté de médocs.

Tout a changé dans le salon. La décoration a entièrement été refaite, des murs aux meubles, en passant par le tapis.

– Ça te plaît ? me fait-il en remarquant ma surprise.

Même la photo de moi, prise à l'école l'année de mes six ans, a été décrochée. J'ai l'impression d'être chez quelqu'un que je ne connais pas.

– Non, dis-je.

Il n'insiste pas.

– Bonsouaaar ! fait une voix féminine.

Papa s'avance vers la créature, passe un bras autour de ses épaules et,

tout sourire, il la pousse vers moi, comme si elle était une espèce de cadeau à mon intention, ou peut-être un trophée exhibé avec une fierté indécente.

– Clarisse, ma puce, je te présente Tatiana.

Oh merde. Je l'avais oubliée, celle-là.

Tatiana a une trentaine d'années, une jupe ultra moulante et des cheveux bruns aux boucles innombrables.

– Jé souis très ravie dé té rencontrer, dit-elle avec un fort accent, tout en faisant un pas dans ma direction.

Je bondis en arrière avec une brusquerie qui peine à cacher la répulsion qu'elle m'inspire. Son amabilité de façade s'évanouit quelques secondes, mais rapidement elle remet son masque. Le sourire revient couvrir son visage tandis que, de l'index, elle attrape une mèche qu'elle s'applique à entortiller autour du doigt. Immédiatement, elle me rappelle Isaura. Les souvenirs de cette atroce soirée à Sesimbra clignotent comme des flashes qui effacent le monde réel : Isaura qui saute au cou de Tony, lui qui choisit de rester avec elle, la fièvre, l'hôpital.

– Ma chérie ? fait papa en posant une main sur mon épaule. Ça va ?

Je me laisse entraîner jusqu'au canapé. Tatiana s'éclipse, elle revient avec un verre d'eau, regarde mon père à la dérobée, tu as vu comme je suis gentille avec ta fille, hein, tu as vu ?

Je bois une gorgée machinalement. Tatiana se penche comme pour m'examiner. Elle se tient là, au milieu de la pièce, occupant tout l'espace et mon père accepte ça, il légitime sa présence, ses attentions affectées, ses manières ridicules, il les encourage même, et c'est comme si j'étais désormais une invitée dans cette maison. Je ferme l'œil gauche pour mieux la maintenir dans le champ de vision du droit, lève le bras puis, assez sûre de la trajectoire, je lance le verre dans sa direction. Le projectile atteint Tatiana au visage. Il tombe au sol et se brise tandis que l'eau se répand sur le tapis au son de ses cris hystériques. Dans le mille.

Papa court vers elle, aux petits soins, oh ma Tatiana, non ce n'est rien, tu n'es pas coupée, rien du tout, juste un hématome, je suis terriblement désolé, est-ce que ça va ?

Je ne bouge pas du canapé, j'ai envie de dormir et je crois bien que je somnole un moment. Devant moi c'est Tony qui danse, Tony qui allume une clope, c'est Tony qui m'attend sur la terrasse, et l'océan, en face,

m'offre des espoirs sans fin.

– Mais tu es folle ! vocifère mon père ! Qu'est-ce qui t'a pris ? Merde à la fin ! Qu'est-ce que tu as ? Qu'est-ce que tu veux ?

L'horizon se rétrécit lorsque je lève les yeux dans sa direction, et bientôt plus rien n'existe au-delà de ces murs. Il bouillonne de colère et de peur mêlées. Sans doute craint-il que Tatiana, effrayée par sa fille démente, arrête de lui sucer la bite et retourne dans son Brésil natal. Tu parles d'une tragédie.

– Mais dis-moi ! Qu'est-ce que tu veux ?

Nos iris verts se défient.

– Je veux savoir où est Tony.

Ma mère débarque dans la demi-heure qui suit. Elle tambourine à la porte, se précipite sur moi dès qu'on lui ouvre, jette une œillade lourde de reproches à mon père qui ne décolère pas. Tatiana n'a toujours pas reparu et je doute de la revoir dans l'immédiat.

– Mais que s'est-il passé ? lui demande maman en m'entourant d'un bras protecteur.

Je regarde ses doigts posés sur mon épaule. À en juger par leur état, elle a arrêté de se ronger les ongles et dévorer les peaux autour. Ma disparition n'a pas dû la stresser tant que ça, finalement.

Papa résume la situation, encore tremblant. Maman répond sur le même ton sec. Elle fait mine de défendre sa fille alors que ce qui compte réellement, dans cette histoire, c'est cette Brésilienne de dix ans de moins qu'elle qui s'invite dans la vie de son ex. Pour un peu, elle me féliciterait presque de lui avoir jeté mon verre à la gueule.

Dans la voiture, elle s'enquiert à son tour :

– Qu'est-ce qu'elle t'a fait, cette Tatiana, pour que tu réagisses comme ça ?

– Rien.

Ce n'est pas tout à fait vrai. En réalité, elle a souri. Elle a *trop* souri.

– Mais qu'est-ce qui ne va pas chez toi, Clarisse ? Qu'est-ce qu'on peut faire pour t'aider ?

Elle renifle, puis freine précipitamment pour laisser passer un piéton

avant de s'arrêter au feu rouge un peu plus loin.

– Je veux qu'on me dise où est Tony.

Elle m'apporte mon traitement sur un plateau alors que je suis déjà au lit. Les comprimés d'un côté, le verre de l'autre. Quand elle tourne les talons, je bois l'eau d'un trait et dissimule les cachets sous mon oreiller. Plus tard, en allant aux toilettes, je les jette dans la cuvette, pisse dessus avec une joie malsaine avant de les faire disparaître en tirant la chasse.

Cette nuit-là, je retrouve Tony dans mes rêves. Nous sommes de nouveau sur la falaise, il me tourne le dos et, depuis la chapelle accrochée au précipice, il fait le saut de l'ange. Puis l'océan vengeur s'avance pour m'engloutir.

OceanofPDF.com

Je ne retournerai à l'école qu'à la rentrée prochaine, ce qui me laisse quelques mois pour m'habituer à cette idée. Avec presque deux trimestres loupés, je devrais logiquement refaire une année de quatrième, mais mes parents, arguant de mes capacités hors normes et brandissant, pour preuve, les vieilles attestations délivrées par les psychologues de l'époque, ont réussi à négocier mon passage en classe de troisième. « Évidemment, il faudra bosser dur », me disent-ils, avec un clin d'œil presque complice, comme si travailler à l'école allait subitement devenir une priorité pour moi. J'ai ri de bon cœur.

– Et on fait quoi pour Basset ?

– Pour Basset ? Comment ça ?

– Je ne suis pas certaine qu'elle sera ravie de me revoir, surtout depuis que j'ai cramé sa voiture.

La bouche de maman s'ouvre en un cercle interrogateur, et elle reste comme ça, la mâchoire ballante, à me fixer d'un air stupéfait. Manifestement, elle ignorait tout de l'incendie survenu la veille de ma disparition. Je ris, là encore.

– Je te préviens, si je retourne là-bas, c'est tout le collège qui brûle, dis-je avant de lui claquer au nez la porte de ma chambre.

Quelques jours après, je suis reçue à la brigade des mineurs. Les visages se veulent aimables et les paroles, rassurantes. Je peux tout leur dire, tout va bien, je suis en sécurité. Le psy est présent. Je le savais, qu'il était de mèche avec les flics.

De nouveau, ils me demandent de leur raconter mon histoire, depuis la fugue jusqu'à l'hospitalisation. Je remarque la caméra pointée sur moi. La même que lorsque j'avais quatre ans.

– Je veux savoir où est Tony, dis-je tout en fixant un point invisible au-

dessus de leurs têtes.

– Nous en reparlerons plus tard. Pour le moment, nous avons besoin de connaître précisément les faits, afin d'évaluer les responsabilités.

– Il n'a rien fait de mal. Je l'ai suivi de mon plein gré. Je voulais rester avec lui. S'il vous plaît, dites-moi où il est.

Mais ils m'ignorent et passent à l'interrogatoire. Je fais comme eux, je suis sourde à leurs questions et de manière systématique je leur oppose la mienne, litanie entêtante qui jamais ne cesse de me hanter : « Où est Tony ? »

Le psychiatre s'inquiète et décide de changer le traitement à l'issue de l'entretien. On me convoque à une date ultérieure, espérant que d'ici là je me repose et me montre plus coopérative la prochaine fois.

Compte là-dessus.

Ce soir, je mange tout le contenu de mon assiette. Ma mère s'interdit la moindre remarque. Je pourrais entrer dans sa tête que je n'entendrais pas plus distinctement l'expression de son soulagement : Clarisse est rattrapée par ses besoins vitaux, c'est bon signe, encore un effort et elle deviendra une gentille petite fille.

Quand vient le moment d'ingurgiter les comprimés, je les planque sous la langue. Ils commencent à fondre, diffusant un goût amer absolument dégueulasse. Je prétexte une envie pressante pour aller les cracher au fond des chiottes. Je les regarde flotter dans l'eau stagnante de la cuvette, le blanc s'est déjà dissous presque entièrement, mais le bleu résiste, intact. Je concentre sur lui toute ma haine et tire la chasse avec jubilation. Le tourbillon qui l'emporte semble m'aspirer lui aussi, et j'éclate en sanglots dans le réduit minuscule. Mes mains accrochent mes cheveux, arrachent des mèches, me griffent le crâne, elles s'agitent pour me faire taire, pour me faire mal, parce qu'il faudrait créer, à force de souffrance physique, une douleur plus forte qui se mesurerait à mon désespoir et parviendrait, enfin, à l'amenuiser.

– Clarisse, tout va bien ?

La voix de ma mère a raison de mon apitoiement. La colère qu'elle ranime me remet sur mes deux pieds. Une fois les larmes essuyées, je sors de mon pathétique refuge le cœur un peu plus endurci.

La nuit, jamais, ne m'apporte de répit.

Où est Tony ?

Si on est venu jusqu'à moi, on l'a forcément retrouvé, lui aussi. L'a-t-on mis en prison ? Faut-il que je collabore avec la police ?

Si je leur disais tout, cela pourrait amoindrir les charges retenues contre lui. J'ai fugué pour rejoindre, comme une débile, le prédateur sexuel qui avait pris le temps de tisser sa toile autour de moi sur les réseaux sociaux. Tony n'y est pour rien. Au contraire, il m'a sauvée. Il m'a protégée.

Mais il a fui. Il t'a fait quitter le territoire français et t'a emmenée à l'étranger, loin de ta famille des mois durant, tout en connaissant la situation. Pourquoi n'a-t-il pas téléphoné à la police ? Comment peut-on excuser ça ?

Il a fait ce que je voulais qu'il fasse. J'étais prête à tout pour ne pas rentrer. Toujours, il a fait ce qui était le mieux pour moi.

Oui. Il t'a baisée.

Ta gueule.

Trois heures du matin.

Il faut que je sache. J'irai chez lui, à Montrouge. C'est l'unique solution.

Et tu vas faire comment ? Ta mère ne te lâche pas d'une semelle. Tu n'as jamais été seule depuis ton retour, exception faite des moments où tu prends ta douche et où tu vas aux toilettes.

J'irai quand même.

Tu vas t'enfuir à nouveau ? Brillante idée. Comme ça, s'il n'est pas déjà en prison, tu es sûre de l'y envoyer.

J'irai juste lui parler. On trouvera un moyen de rester en contact pour partir, mais plus tard. Pas de manière improvisée.

Ça ne marchera pas. Cette fois, c'est foutu, je te dis.

Non. On trouvera un moyen ! Il y a toujours un moyen.

Pas cette fois.

Ta gueule.

Cinq heures du matin.

Ce n'est qu'une fois qu'il fait jour que la fatigue l'emporte sur mes tourments et m'accorde, enfin, une trêve ensommeillée.

OceanofPDF.com

Devant le miroir de la salle de bains, je m'examine attentivement pour la première fois depuis mon retour. Je prends conscience de ma maigreur. Les vêtements, de plus en plus lâches, ne sont plus les seuls révélateurs de la perte de poids. Chaque mouvement met en relief les os saillants. Mes seins ont fondu. Mon ventre s'est creusé. Les épaules et les hanches semblent à la fois larges et décharnées. Je contemple ce reflet nouveau avec un mélange d'horreur et de fascination.

Tu vas crever. Tu es en train de crever, sans Tony.

J'attrape un bout de peau, essaie de la pincer puis remonte jusqu'à mon visage, pose les paumes sur mes joues et je reste là, médusée, grimaçante, face à moi-même.

Tu es si maigre et moche que même le faux Sergio ne voudrait pas te baiser.

Pas grave. Je pourrai toujours lui sucer la bite.

– Clarisse ? Tu viens déjeuner ? fait ma mère.

J'enfile mes vêtements et la rejoins dans la salle à manger. Le repas est déjà servi : steak haché et pâtes. Je joue avec ma fourchette, détache des morceaux de viande que je m'applique ensuite à émietter et à disperser aux quatre coins de l'assiette.

– Il faut que tu me dises où est Tony.

Le visage de maman se crispe. Une seconde, je nourris l'espoir qu'elle cède, mais elle reste muette. Tout, dans la manière dont elle pince la bouche, dont elle cligne des yeux me persuade qu'elle me cache quelque chose d'essentiel.

– Ma chérie, dit-elle enfin. Ce Tony... Il t'a enlevée, tu sais ? Il a abusé de toi, de ta jeunesse, de ta vulnérabilité. Tu... tu crois que tu es attachée à lui, mais en réalité... c'est... c'est un mécanisme psychologique très classique, d'éprouver des sentiments positifs pour son ravisseur. Ça

s'appelle le syndrome de Stockholm. Tu comprends ?

Elle bredouille maintenant. Je remarque les rides qui se sont creusées à la commissure des lèvres, les paupières tombantes, cette couche de lassitude qui a déposé un masque de vieillesse sur son visage.

– Non, c'est toi qui ne comprends pas, fais-je avec haine. Le syndrome de Stockholm, c'est si je t'aimais, *toi*.

Je me lève d'un bond et du revers de la main, je balaie tout ce qui se trouve sur la table. Les assiettes volent, la corbeille de pain est projetée contre le mur et les couverts tombent à terre. Des deux mains, je renverse la table. Ma mère s'interpose à peine, elle recule, effrayée, en poussant de petits cris plaintifs qui démultiplient mes pulsions violentes. Acculée, dos au mur, elle se met à chialer, les deux mains en avant pour se protéger de moi. Je rugis, me rue dans l'entrée et fouille nerveusement dans son sac pour trouver son portefeuille. Elle accourt.

– Qu'est-ce que tu fais ? Arrête, Clarisse, non !

D'un coup de coude, je me dégage. Elle attrape son téléphone portable. J'ignore qui elle cherche à joindre, mais je m'en saisis sans réfléchir et lui fait traverser toute la pièce. Il se disloque contre la bibliothèque du salon et ma mère crie plus fort que moi, en proie à la panique. Ce ne sont plus que hurlements et fracas, jusqu'à ce que je trouve un billet de cinquante euros, le fourre dans ma poche et m'enfuit en l'abandonnant à ses pleurs hystériques.

La chaleur du métro est étouffante. Coincée entre deux types, dont l'un est chauve et l'autre a de longues dreadlocks, je me tiens tant bien que mal à la barre centrale. J'ignore lequel des deux pue, mais des effluves rances de vieille transpiration me saisissent à la gorge. C'est une horreur. Au gré des freinages, je suis projetée contre l'un, contre l'autre, le rasta ne fait absolument pas attention à moi, se contentant de se décaler pour ne pas supporter mon poids sur lui, mais l'autre semble au contraire ravi de cette promiscuité et se positionne de manière à ce que j'appuie involontairement sur son entrejambe. Quand la fille à côté de moi descend du wagon, j'occupe aussi l'espace vacant pour m'éloigner du vicelard et de la boule puante.

Denfert-Rochereau.

La rame se vide un peu. Je m'assois à côté d'une vieille femme à l'air absent. Sa manière de se montrer indifférente au monde tout en l'observant attentivement me fait penser à Dona Capitolina.

Quand le métro s'arrête à Mouton-Duvernet, ce n'est pas la station que je vois, mais la rue de Sesimbra qui se précipite vers la mer, le mouvement des touristes vers la plage, et le gros rocher, découvert à marée basse, que les enfants utilisent comme un plongoir.

Porte d'Orléans. Mon cœur bat de plus en plus rapidement. Je suis morte de peur. Le rasta descend. Je ne sais pas où est passé le chauve.

À Montrouge, la vieille et moi nous levons de concert et, avec quelques autres voyageurs, nous cheminons vers la sortie. Dehors, il fait encore plus chaud, et de larges auréoles marquent mon tee-shirt, juste sous les aisselles. Je meurs de soif.

Arrivée en bas de chez Tony, je sonne à l'interphone. Il faut qu'il soit là. Avec le laxisme de la justice française, qui libère des meurtriers au bout de quelques années, quand ce n'est pas quelques mois, ce serait impensable que l'on ait mis Tony en prison, non ? Il va ouvrir. Forcément. Et je retiens ma respiration.

Rien.

J'appuie une nouvelle fois, me figure l'appartement calme, un Tony ensommeillé peut-être, qui peine à émerger de sa sieste et, pour cette raison, tarde à répondre.

– Non, mais je rêve ! La revoilà ! fait une voix derrière moi dans un mélange de sarcasme et de colère.

Je découvre en me retournant la concierge trop curieuse, avec le même regard inquisiteur qu'avant mon départ.

– Bonjour, madame, dis-je en optant pour la politesse. Je cherche Tony. Antoine Castro.

Elle me dévisage longuement, réellement surprise. Nous restons ainsi quelques secondes et en attendant sa réponse, je presse une nouvelle l'interphone, on ne sait jamais.

– Tu n'es pas au courant ? Comment c'est possible que tu ne saches pas ?

L'anglaise revient.

– Au courant de quoi ? S'il vous plaît... dites-moi ce que vous savez.

Ma voix est maintenant presque inaudible. La gardienne, soudain

désemparée, me saisit par l'épaule et me dit dans un souffle, après s'être assurée que personne ne nous voyait : « Viens par ici. » Elle me pousse dans sa loge et referme précipitamment la porte. Sur le ton de la confiance, elle me demande comment je suis arrivée là, s'il y a des flics quelque part, ou des journalistes. Je lui explique que j'ai échappé à la surveillance de ma mère et que je n'ai pas beaucoup de temps.

– Il faut que vous me disiez où est Tony. Personne ne me dit rien. Je vais devenir folle.

Je la supplie.

– Assieds-toi, dit la concierge. Cela paraît incroyable, poursuit-elle en se levant, que tu ne saches rien. On n'a parlé que de ça partout, pendant des jours et des jours.

Dans un tiroir, elle attrape plusieurs journaux qu'elle pose devant moi. Je feuillette le premier, trouve l'article qui me concerne et commence à lire. Les mains tremblantes, j'en saisis un deuxième, le parcours en diagonale. Puis un troisième. Tous disent la même chose.

– Ça a été un grand choc, pour nous aussi, dans le quartier, fait la femme.

Mais je ne l'entends déjà plus.

Il est allé chercher le scooter. Un beau Vespa rouge, qui a de la gueule, capable de transformer immédiatement quiconque monte dessus en héros d'une romance de Cinecittà.

Il a fait vrombir l'engin dans les rues pavées d'Almada, où se trouve l'hôpital et qui, de l'autre côté du Tage, fait face à Lisbonne. J'imagine comme il devait avoir fière allure avec son casque, à l'assaut des hauteurs de la ville, le scooter rutilant répandant un sillage de joie à mesure que Tony se rapprochait. Et comme je l'attendais ! Je n'attendais que lui, mais ce jour-là, ce sont mes parents qui sont venus à mon chevet.

Tony était sur le point de se garer à l'hôpital, ignorant ce qui se jouait, et quand il a vu la police il a fait aussitôt demi-tour. Son comportement suspect intrigua les flics. Convaincus de tenir là leur fuyard, ils se lancèrent à ses trousses. S'engagea une course-poursuite effrénée, le scooter qui filait plus vite qu'il n'aurait dû, les policiers derrière qui accéléraient et lui collaient au train, les descentes, les virages, les dérapages, les feux rouges grillés, les piétons en danger dont certains, qui s'apprêtaient à traverser, reculèrent in extremis pour éviter l'accident.

C'est alors que Tony repéra une ruelle étroite. Sans hésiter une seconde, il s'y engouffra. La voiture de police pila sèchement, un flic dépité sortit du véhicule pour constater son impuissance tandis que Tony éclatait d'un rire victorieux, en rasant les murs avec son engin.

Il riait encore lorsque, au bout de la rue, il déboucha sur une avenue. Grisé par l'euphorie, il ne prit pas la peine de ralentir et ne vit pas davantage le camion qui arrivait sur sa droite.

La photo dans le journal montre une flaque de sang au milieu de la chaussée, sur laquelle on a hâtivement déversé du sable pour l'absorber, et le deux-roues méconnaissable simplement poussé à l'écart, pour ne pas gêner.

Je reste là, stoïque sous le regard catastrophé de la concierge, sans bouger, sans pleurer, l'œil fixe et sec.

C'est comme ça que finit l'histoire, Nina. Sur un scooter rouge.

OceanofPDF.com

Mon monde a chaviré. Depuis le point de bascule, je contemple, impuissante, l'univers inversé, absurde, dont il faudra désormais m'accommoder. Pourtant, au lieu de me désintégrer, je reste là, accrochée par les pieds, la tête ballante, incapable de me redresser sur mes deux jambes. Le sol a disparu et sans support, comment tenir debout ?

Du fond de cet univers parallèle bruissent des voix et des sons familiers, qui ne me sont perceptibles que voilés. Minorés. Des bourdonnements insignifiants dans un désert de silence.

Je me laisse emporter, apathique. Je devine les mouvements d'une voiture, mais je ne vois rien, n'entends rien, exclusivement concentrée sur les battements réguliers, assourdissants d'un cœur imperturbable qui continue à fonctionner. L'air s'infiltre dans mes narines, pénètre jusqu'à mes poumons avant d'être expulsé au profit d'une nouvelle dose d'oxygène. Et alors que le ronflement du myocarde et le murmure du souffle s'allient pour jouer leur symphonie existentielle, je me dis que c'est là que réside l'énigme de la vie, dans cette association de la mécanique du corps et du mysticisme de l'âme, profondément dissemblables, irrémédiablement complémentaires.

Tony est mort.

Je marche. On me porte quasiment, mais mon corps avance. Je ne vois pas davantage que je n'entends. Les accès sur l'extérieur se ferment dans un réflexe de survie où la souffrance essaie de se contenir elle-même. Dans cet état second, on m'allonge. J'ignore si je m'endors ou si je meurs, mais la pensée cesse quelque temps sa torture pour m'abandonner aux rêves.

Quand j'ouvre les paupières, il fait clair dans la pièce. Sommes-nous

aujourd'hui ou déjà demain ? Est-ce que savoir quel jour on est a encore un sens ? Le présent peut-il vraiment exister, si Tony ne lui appartient plus ?

Cette pensée me foudroie. Je gémis, mon corps se tord, se recroqueville, mes bras s'agitent pour chercher un bouton, un levier, n'importe quoi qu'il suffirait d'actionner pour remettre l'univers à l'endroit. Mais les draps sont lisses. Ma plainte enfle, elle s'accroche à mes viscères, les arrache en s'intensifiant, plus ça saigne et plus le cri s'abreuve, se renforce, gagne en puissance, et l'appartement tout entier vibre du mugissement qui coule hors de moi, hémorragique, en flots saccadés.

Ils sont là, le père et la mère, joliment unis au chevet de l'enfant fou.

Maman caresse ma main.

– Ma chérie, murmure-t-elle, on ne savait pas comment te le dire...

– Bien sûr, c'est dur aujourd'hui, ajoute papa, mais bientôt ça ira mieux, et tu comprendras que c'était préférable comme ça. Ce type était un malade... Tout ce qu'il t'a fait...

Et il fait mine d'essuyer une larme.

– Viens, insiste ma mère, il faut que tu avales quelque chose.

Ensemble, ils me sortent du lit, m'assoient à table, sont prêts à me faire manger comme un oisillon qui n'aurait qu'à ouvrir le bec pour recevoir sa ration. Je leur arrache la fourchette des mains. Je peux le faire.

La première bouchée me fait l'effet d'une gomme plastique dénuée de saveur. Par réflexe, je finis de la mâcher et l'avale.

– Cet homme, poursuit mon père, il s'est servi de toi, tu te rends compte de ça ?

Fais qu'il se taise.

Mais il continue. Tony a profité de ma jeunesse, de ma naïveté, pendant des mois, qu'est-ce que nous avons fait tous les deux, hein, alors que j'étais entièrement à sa merci à des milliers de kilomètres de chez moi ? Il insiste, il veut savoir. Je mastique un autre morceau tout aussi insipide que le premier. Qu'est-ce qu'il m'a fait ? Pourquoi est-ce que je le défends autant ? Je bois une gorgée d'eau, pose le verre le plus bruyamment possible pour lui signifier que son verbiage me tape sur les nerfs, mais rien à faire, ce sale type, ce pervers, et ma petite fille, si fragile, si jeune...

J'éclate. Mes deux poings s'abattent sur la table.

– Ta pauvre petite fille ? Si fragile et si jeune ? C'est toi qui dis ça ? Et quatre ans, ce n'est pas trop jeune pour voir son père se faire sucer la bite ? Ça ne t'a pas posé de problème de rejoindre ta maîtresse au parc et me laisser sans surveillance pendant que tu te faisais tailler des pipes ? C'est arrivé combien de fois avant que je te surprenne ? Est-ce que tu sais quel effet cette image-là a eu sur moi ? L'effet qu'elle a encore ?

Ma salive coule jusque sur mon menton. À moins que ce ne soit des larmes. Ma mère éclate en sanglots, mais rien ne me semble grave. Ce qui l'est, c'est que Tony soit mort.

Papa recule comme si je l'avais frappé.

– Elle a raison ! couine maman.

Je me tourne vers elle, hors de moi et lui jette à la figure, dans un sifflement :

– Toi, tu ne vaux pas mieux que lui. La seule chose qui t'a préoccupée, c'est qu'il te préfère toutes ces autres femmes. Ce n'est pas le fait que j'aille mal ou que mon comportement débloque qui t'inquiétait. Non, c'est toi. Juste toi et ton égoïsme. C'est sur toi que tu as pleurniché toutes ces années, sur ta condition de femme abandonnée.

Elle aussi fait un pas en arrière, tellement interloquée qu'elle en oublie de chialer. Mes yeux vont de l'un à l'autre, mes deux créateurs, mes deux geôliers, irréconciliables quand il s'agit de m'épauler, mais soudés pour me contraindre. Et maintenant que toute projection me paraît vaine, que tout avenir est impossible, qu'est-ce qu'ils veulent de moi ? Qu'est-ce qu'on attend d'un animal blessé, dont on ferme la porte de la cage pour le garder captif alors qu'il n'est déjà plus vraiment là ?

C'est maman qui revient vers moi la première. Elle essaie de me serrer contre elle, mais à son contact, mon corps s'arque, se rebiffe, elle insiste, ma main se dresse, s'abat au rythme de ce cri immonde que je ne maîtrise pas. Et je frappe et je crie. Ma mère hurle aussi, mon père s'y met à son tour pour un atroce concert familial. Rien de cela n'a de sens, ce ne sont que bruits et gesticulations, jusqu'à ce qu'on me jette au sol, que mes bras soient fermement maintenus et que je voie, allongée, ensanglantée, secouée de spasmes, ma mère lacérée des coups de fourchette que je lui ai portés.

OceanofPDF.com

L'enfer, c'est le temps qui passe. Les minutes sinistres s'étirent entre l'ennui et le néant, me frôlent et, alors que je les ai à peine senties, m'engloutissent déjà.

Je me suis réveillée d'un trou noir de plusieurs jours, hébétée, l'œil collant, incapable d'articuler une simple question ou de formuler le moindre besoin.

Le personnel se montre indifférent. Exécute machinalement les tâches qui lui reviennent. À heures fixes, il apporte le plateau-repas. Le récupère vingt minutes plus tard. Administre les médicaments, des gouttes à diluer dans un verre, ou qui tombent directement dans la bouche. Pas de comprimés, trop faciles à planquer sous la langue et à jeter, ensuite.

Après mon réveil, j'ai demandé la date. Mon dernier souvenir remontait à trois jours. *Trois jours*. Soixante-douze heures dans des limbes d'inconscience.

Aujourd'hui, pour la première fois, j'ai le droit de dîner dans la salle commune. Elle est neutre, avec des couleurs claires, un canapé et quelques fauteuils près d'une large télé, une grande table à l'autre extrémité, et des patients qui errent, pour la plupart, comme des zombies mal ressuscités. Je m'installe à l'écart avec mon plateau. Les yeux se posent sur moi, me traversent, m'interrogent. Je fixe mon assiette. Soudain, une fille d'environ quinze ou seize ans, les cheveux coupés de manière asymétrique, une mèche rose au milieu du crâne contrastant avec le reste de sa chevelure brune, s'assoit en face de moi. La tête quasiment posée sur la table, elle me jauge d'en bas, insistant pour établir un contact visuel, la langue sortie dans un drôle de sourire qui transpire à la fois la curiosité et l'excitation face à la nouveauté.

– Alors c'est toi ?

Je continue à mâcher sans répondre.

Elle se redresse, tend les bras jusqu'à ce qu'elle touche mon plateau du bout des doigts, puis penche démesurément la tête et me regarde ainsi, presque à l'envers :

– Eh, la nouvelle ! T'as une sale gueule, quand même.

Je me tais toujours. Je termine mon assiette, puis épluche une banane et, après en avoir croqué furieusement le bout je lance à la folle :

– Dégage.

Elle éclate d'un rire strident qui meurt rapidement pour devenir un cri de rage :

– Fais gaffe à comment tu me parles, toi ! T'as compris ? Salope !

Je lui crache à la gueule. Elle fait tout valser, mon plateau, mes couverts, mon verre d'eau à moitié plein qui se fracasse sur le carrelage dégueulasse, puis elle se jette sur moi. Je suis trop faible pour la repousser, et je me prends une beigne ou deux avant que des infirmiers assez costauds la maîtrisent. Une aide-soignante m'attrape par le bras et me conduit dans ma chambre.

– Eh, mais pourquoi on me ramène ? Je n'ai rien fait moi ! Je n'ai même pas fini ma banane !

Elle verrouille la porte, et pendant que la clé tourne dans la serrure je proteste encore :

– Ma banane ! Je veux manger ma banane, bordel !

Il faut deux jours de plus pour que l'on m'autorise à y retourner. La salle est calme. Je cherche la fille hystérique, mais ne la vois nulle part. Comme la première fois, je m'assois à l'écart des groupes, et de nouveau on me rejoint rapidement. C'est un garçon qui s'installe en face de moi.

– Tu es nouvelle ?

Je hoche la tête. Il me demande mon nom.

– Nina, fais-je d'un ton neutre.

– J'avais une souris blanche qui s'appelait Nina. Elle avait une fourrure si douce. Je l'ai disséquée un jour, pour regarder comment elle était faite à l'intérieur, me dit-il avec un sourire réjoui.

Comme je ne réagis pas, il démarre un monologue. C'est le genre de type capable de s'écouter parler des heures durant. Il s'appelle

Barthélemy. Il est hospitalisé dans cette unité psychiatrique depuis six mois, il n'est pas complètement sûr, si ça se trouve ça fait un an déjà, mais il va bientôt sortir. Son psy le lui a promis. Il me demande pourquoi je suis là.

– C'est parce que Tony est mort, dis-je à voix basse, comme si je me parlais à moi-même.

– Tony, c'est ton mec ?

– Oui.

– Et t'as voulu te foutre en l'air ?

– Non.

– Ben alors, qu'est-ce que tu fous là ?

– Ce n'est pas ton problème. Et toi, qu'est-ce que tu fous là ?

Il rit. Ses dents sont marron.

– Moi ? J'ai essayé de voler. Dans les airs, hein, pas dans les magasins. Un jour, je suis sorti par la fenêtre de ma chambre. Mais je n'ai pas réussi.

Il exhibe ensuite quelques-unes de ses cicatrices.

– Quel étage ?

– Troisième, répond-il en riant toujours comme si c'était très drôle. Mais je m'entraîne, hein, et la prochaine fois, ça marchera, tu verras.

Quel taré.

La psy qui s'occupe de moi est une femme d'une quarantaine d'années. Je ne lui dis pas grand-chose, elle m'apprend tout de même que ma mère a survécu, qu'elle est encore hospitalisée et que pour le moment, toute visite et tout contact avec l'extérieur sont proscrits pour moi. Comme si j'avais envie de voir quelqu'un.

Elle ne cherche pas à savoir ce qui m'a pris, elle se contente de me demander mes impressions, mes sentiments, si je ressens toujours la même colère.

– Vu comme je suis assommée par les médicaments, ça ne risque pas.

Elle acquiesce d'un mouvement de la tête.

Nous en restons là.

La nuit, avec le traitement, je dors à poings fermés, d'un sommeil

tellement lourd qu'il semble épuiser davantage qu'il ne repose. Je me réveille le corps lesté, tout engourdie, mais ce n'est rien à côté du poids de la souffrance.

Dès que je ferme les yeux, je le vois. Des nuages de plus en plus épais s'invitent dans ma vision et l'océan déchaîné répond à la colère affichée par le ciel. Je suis prisonnière de la contemplation de cette falaise. Elle est devenue le bout d'existence qui me reste, une roche friable chargée par les flots, qui cède, morceau après morceau.

Moi, j'avais déjà déroulé mon avenir, et même si j'en ignorais toutes les étapes je savais qu'il me mènerait jusqu'à Tony. Je n'ai jamais marché que pour aller à sa rencontre. Nous aurions pu nous perdre cent fois, mille fois, nos routes auraient fini par se recroiser. Maintenant que Tony est mort, que reste-t-il ? Rien que l'océan et la terre caillouteuse. Entre les deux, il y a un instant seulement, une seconde suspendue, aussi brève qu'une vie humaine au milieu de l'éternité qui la précède et celle qui l'engloutit.

Et lui, à chaque fois que mes paupières se ferment, jour après jour, soir après soir, entre la brume et l'écume, il plonge.

OceanofPDF.com

– Je communique avec le maître des oiseaux, m’annonce Barthélemy en me rejoignant sur le canapé.

Devant nous, la télé est allumée, nous nous tournons vers l’écran par réflexe, mais personne ne la regarde.

– Super, fais-je.

– Il m’a dit que bientôt, je pourrai flotter dans les airs. Je suis presque prêt !

Et il fait de larges mouvements avec ses bras, les levant au-dessus de sa tête, les rabattant avec application, débordant d’enthousiasme.

La fille de l’autre fois s’approche. Elle s’assoit juste à côté de moi, colle sa cuisse à la mienne sans cacher son hostilité.

– À cause de toi, connasse, j’ai fait trois jours d’isolement. Tu sais ce que ça fait, trois jours là-dedans, hein ? s’énervait-elle.

Je l’ignore toujours, portée par mes pensées. Je donnerais tout pour être à Sesimbra, m’agripper à Tony et me blottir contre lui, sur le scooter rouge, tandis que le vent ferait voler des mèches de cheveux en dehors de mon casque. Mais à la place, je suis enfermée chez les tarés.

Les yeux dans le vague, je me mets à imiter le bruit d’une moto. Mes lèvres vibrent, la langue s’enroule, *vroum, vroum*. Je me représente le soleil, *vroum*, les murs orange, *vroum*, la rue étroite. Le camion.

Qu’est-ce qui s’est arrêté le premier ? Le moteur ou le cœur de Tony ?

La fille m’observe, interloquée, tandis que ma bouche vrombit encore.

– Désolée, lui dis-je finalement, sans la regarder.

Dans le petit jardin où j’ai maintenant le droit de me promener, je passe pas mal de temps sur un banc, toujours le même. Juste à côté il y a de la lavande, plantée sur un carré d’herbe, au pied d’un lampadaire. Elle sent bon.

Est-ce que Tony serait vivant s'il ne m'avait pas rencontré ? Est-ce moi qui, en faisant irruption dans sa vie, ai infléchi le cours de son destin ?

Bien sûr que oui. Tu le sais bien. Il serait dans son appartement à Montrouge, fumerait quelques joints, baiserait des blondes à gros cul et partirait de temps en temps se taper Isaura à Sesimbra. Tranquille.

Peut-être pas.

Mais qu'est-ce que tu racontes ? Ce qui l'a tué, c'est d'avoir fui la police à cause de toi. Il est devenu criminel, fugitif, et c'est ce qui l'a conduit sous un camion.

Mais tais-toi ! Tais-toi donc !

Si tu veux. Tu penses que le déni aide à guérir ?

Il fallait qu'on se rencontre. C'était écrit.

Tu délires. Vraiment folle, la Clarisse.

Je me bouche les oreilles et ferme les yeux aussi fort que possible en me recroquevillant sur mon banc.

– Est-ce que tout va bien ? me lance une aide-soignante depuis la terrasse.

J'ouvre une paupière. Elle tient un plateau et me sourit de loin.

– Oui, oui, ça va ! dis-je en faisant un signe de la main rassurant.

Que tu le veuilles ou non, c'est toi qui l'as tué.

Je me mets à pleurer dans l'odeur de lavande, avec retenue, pour que personne n'ait l'idée d'augmenter ma dose quotidienne de médicaments.

La fille folle qui ne cesse de me provoquer s'appelle Farida et elle a seize ans. Quand elle a eu dix ans, elle a été violée par le fils de son beau-père, dix-neuf ans, qui habitait avec elle un week-end sur deux. Lorsqu'elle s'est confiée à sa mère, celle-ci a minimisé l'affaire, et n'a rien fait. Pas étonnant que Farida se soit retrouvée enceinte à treize ans.

Comme personne ne la croyait jamais, elle a cessé de parler, et s'est probablement convaincue qu'il ne se passait rien de particulier. Ni sa famille, ni ses professeurs ou encore ses camarades de classe n'ont remarqué quoi que ce soit, ni prise de poids ni proéminence abdominale, rien qui puisse être révélateur d'une grossesse avancée.

Pour finir, elle accoucha seule dans sa chambre, en faisant bien attention à ne pas faire de bruit pour ne pas réveiller sa mère et son beau-

père qui dormaient dans la pièce à côté. Mais l'enfant gonflé et rougeaud qui sortit d'elle après lui avoir déchiré les entrailles était moins enclin à se montrer discret. Quand il se mit à pleurer, Farida, paniquée, le saisit par les pieds sans précautions particulières et, en un éclair, elle le jeta par la fenêtre entrouverte.

Neuf étages.

Puis elle se doucha, soucieuse d'effacer les traces de sang sur ses jambes, nettoya la chambre et s'attabla normalement, à l'heure du petit-déjeuner, avec le reste de la famille. Tout le monde fut surpris lorsque la police sonna à la porte.

Je ne sais pas si elle avait déjà un pet au casque avant cette histoire, mais ce qui est certain c'est qu'elle est bien fêlée. Et agressive en plus, toujours à chercher des embrouilles. Barthélemy l'aime bien, pourtant. Il veut lui apprendre à voler et ne se vexe pas quand Farida le traite de débile sans ménagement, tandis que je me demande, dans un soupir, combien de temps je vais rester coincée là.

Mais il n'y a plus d'autre endroit pour moi. Il n'y a plus personne. Désormais, les visites me sont autorisées, mais qui viendrait ? Ma mère ? Je ris seule rien qu'à cette idée. Mon père ? Je n'y crois pas une seconde. Il doit être occupé à tringler sa Tatiana, et j'imagine que, de son côté, la Brésilienne n'a pas très envie que je fasse partie de sa vie.

En attendant, je serre les poings. Quand je sortirai, bande d'enculés, je trouverai Tony, où qu'il soit, et je creuserai la terre à mains nues jusqu'à ce que mes doigts saignent et que mes ongles s'arrachent. Puis, toute sale de boue et de sang, je l'extraurai de sa tombe et j'obligerai mon père, ma mère, ainsi que tous les connards de flics et de médecins à s'agenouiller à ses pieds, à lui demander pardon et à baiser sa main décharnée. Je serai le nouveau Pedro, qui exhamera, dans un élan vengeur, Tony Castro, nouvelle Inês, et je ferai construire deux sarcophages en dentelle de pierre dans lesquels nous reposerons ensemble tandis que les visiteurs, émus par notre histoire d'amour à la fois impossible et sublime, en célèbreront à jamais le souvenir.

Six mois plus tard, mes parents ne sont toujours pas venus me voir.

Barthélemy s'est enfui. Il est monté sur le toit d'un immeuble du quartier et s'est écrasé au sol, quelques dizaines de mètres plus bas. Il est mort sur le coup, comme le bébé de Farida.

OceanofPDF.com

L'hiver, presque personne ne fréquente le jardin. Je dois insister pour que l'on m'autorise à aller dehors. Les arbres nus frissonnent au vent, et parfois, quand une rafale siffle dans les branches, je crois entendre le cri des mouettes, ailes déployées, qui tournoient au-dessus des vagues de Sesimbra.

Elle m'obsède, la ville au bord de l'océan. C'est le décor dont Tony est désormais prisonnier, il n'appartiendra plus à aucune autre époque ni à aucun autre lieu, et tout ce qu'il a été les derniers mois de sa vie est figé de manière définitive, sans possibilité de changement ni d'évolution. Restent mes souvenirs, comme une boule à neige qu'il suffirait de secouer pour réanimer l'univers captif qu'elle renferme.

– Clarisse ! appelle un infirmier. De la visite pour toi !

Je lève la tête, surprise. Persuadée qu'il s'agit d'une erreur, je ne bouge pas tout de suite.

– Pour moi ? Vous êtes sûr ?

Il acquiesce.

– Certain ! Le docteur Sigmat a donné son accord. Viens.

Je le suis dans une petite salle équipée de plusieurs fauteuils et d'une table basse. Une large vitre permet au personnel de surveiller ce qui se passe à l'intérieur. C'est moi qui entre la première.

Je patiente, un peu agitée. Mes parents se seraient-ils souvenus qu'ils avaient une fille ?

Tu es gonflée, quand même. Pourquoi s'en souviendraient-ils, espèce de meurtrière ? Tu t'es rappelé, toi, que tu n'avais qu'une mère quand tu lui as planté plusieurs fois la fourchette dans le corps ?

Le bruit de la porte qui s'ouvre chasse cette pensée parasite. Une femme âgée entre, un peu courbée, mais elle avance d'un pas décidé. Elle s'assoit

en prenant soin de se positionner correctement, sans doute pour faire taire quelques douleurs articulaires.

– Bonjour, Clarisse, dit-elle.

Sans un mot, nous nous dévisageons.

– Je suis Yvette Delorme, reprend-elle.

Mon cœur bondit. La grand-mère de Tony.

Elle me demande si je sais qui elle est. Je réponds par l'affirmative, puis, après une hésitation, j'ajoute en la regardant fixement :

– Il avait les mêmes yeux que vous.

Elle esquisse un sourire triste. Étouffe un sanglot. Droite comme une statue, elle ouvre son sac à main, un Chanel, sort un mouchoir en tissu brodé qu'elle déplie soigneusement avant de s'essuyer avec. Puis elle le range et se met à parler.

Son mari est mort il y a trois mois. Depuis le décès de Tony, il était inconsolable. Quand il ne reste plus rien, à quoi bon continuer à vivre ? Je hoche la tête. S'il y a un sentiment que je partage, c'est bien celui-là.

– Il était tout ce que nous avons, vous savez. Tout. Est-ce que... est-ce qu'il a parlé de nous ?

– Oui, dis-je d'une voix étranglée. Souvent.

– Lui aussi m'a parlé de vous.

Je l'observe sans comprendre.

– Mais je croyais que vous n'aviez plus de contact ?

Sa lèvre inférieure tremble.

– Nous n'en avons plus. Et puis quelques jours avant... avant de... mourir, il m'a écrit.

– Oh.

C'est tout ce que je trouve à dire.

– S'il vous plaît, Clarisse... Je peux vous appeler Clarisse ? Depuis des semaines, je ne pense qu'à ça, et ça me rend folle. Est-ce qu'Antoine... est-ce qu'il vous a fait du mal ?

J'approche mon fauteuil de celui de la vieille, prends sa main parcourue de veines saillantes et la serre doucement.

– Tony. Pas Antoine. Il s'appelait Tony. Et il n'a rien fait de mal, jamais. C'était la personne la plus extraordinaire du monde. Avant lui, je ne savais pas que la vie était si belle.

Elle respire profondément, soulagée. Une larme roule sur sa joue et se

perd dans les plis du visage.

– Il vous aimait, vous savez ? me dit-elle après quelques instants.

– Je sais.

– Quand j’ai reçu son message, je ne me doutais de rien. Il m’a prévenu qu’il risquait d’avoir des ennuis avec la police. Il m’a parlé de vous. J’ai senti qu’il voulait vous protéger. Je ne pensais pas que... vous étiez si jeune. Il a aussi contacté notre notaire, pour lui demander expressément que l’appartement du Portugal, qu’il tient de son père, vous revienne, s’il lui arrivait quelque chose. Bien sûr, il n’a pas eu le temps de rendre ça officiel, mais c’est très important pour moi, aujourd’hui, de faire respecter sa volonté... C’est ce qu’il voulait. Et maintenant il n’est plus là et vous... vous... Oh mon Dieu...

Elle reprend son mouchoir pour éponger ses paupières avec précaution.

– J’avais besoin de vous voir. D’être sûre. Est-ce que vous l’aimiez, vous aussi ?

Je fais oui de la tête.

Tout le temps qu’elle reste, nous parlons de Tony. Il n’y a plus qu’elle et moi pour activer sa mémoire. Finalement, elle s’en va, et alors que je lui dis au revoir je me perds dans la contemplation de ses yeux gris.

Parce que la fin du monde n'empêche jamais la terre de tourner, le printemps est revenu.

Farida a quitté l'hôpital. Les infirmières disent qu'elle sera bientôt de retour, comme à chaque fois.

Les médecins ont décrété que j'allais mieux et ont autorisé ma sortie. J'attends que le juge décide de l'endroit où je dois être placée.

Je n'ai pas revu mes parents. Mon père et moi avons échangé quelques SMS. Tatiana est enceinte et, compte tenu de la situation, elle ne souhaite pas que j'aille vivre avec eux. Ma mère ne m'a jamais contactée.

J'ai quinze ans.

La grand-mère Delorme est restée fidèle à ses promesses, et je suis maintenant propriétaire de l'appartement portugais, dont elle est l'administratrice désignée par la justice, tant que je suis mineure. Près de trois ans à attendre.

J'ai désormais une raison de tenir jusque-là, une échéance.

La première chose que je ferai quand je serai libre, c'est retourner au Portugal. Je marcherai sur la plage de Sesimbra pour retrouver, sous mes pieds, quelque chose de nous. J'irai embrasser la vieille Manuela et tous les pêcheurs de Fonte da Telha, je courrai avec les chiens derrière les tracteurs jusqu'à ce que les bateaux soient tous partis vers le large. Puis, lorsque viendra le soir, je me rendrai sur notre falaise et, sur le muret de la chapelle blanche, je m'abandonnerai au vent des rêves échoués.

OceanofPDF.com

ILS ONT COLLABORÉ À CE LIVRE :

PIERRE FOURNIAUD
DIRECTION ÉDITORIALE ET COORDINATION
ÉDITH NOUBLANCHE
CORRECTION
BRUNO RINGEVAL
COMPOSITION
YVAN CARDONA
IMPRESSION
MARIE-ANNE LACOMA
SUIVI COMMERCIAL ET PROMOTIONNEL
FLORA MORICET
RELATIONS PRESSE
LES ÉQUIPES DU CDE ET DE LA SODIS
DIFFUSION ET DISTRIBUTION
AGENCE TRAMES
CESSIONS DE DROITS
LES LIBRAIRES
COMMERCIALISATION ET PROMOTION

DÉPÔT LÉGAL : JUIN 2022

OceanofPDF.com